

Fantasmès

Rendell Ruth

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ruth Rendell

Fantasmès



RENDELL

RUTH RENDELL

FANTASMES

DU M ME AUTEUR

DANS LE MASqUE :

qUI A TU... CHARLIE HATTON?

FANTASMES

LE PASTEUR D...TECTIVE

L'ANALPHAB»TE

L'ENVELOPPE MAUVE

CES CHOSES-L¿ NE SE FONT PAS

...TRANGE CR...ATURE

LE PETIT ...T... DE LA SAINT-LUKE

REVIENS-MOI

LA BANqUE FERME ¿ MIDI

UN AMOUR IMPORTUN

LE LAC DES T...N»BRES

L'INSPECTEUR WEXFORD

LE MçTRE DE LA LANDE

(Prix du Roman d'Aventures 1982)

LA FILLE qUI VENAIT DE LOIN

LA FI»VRE DANS LE SANG

SON ¬ME AU DIABLE

MORTS CROIS...ES

UNE FILLE DANS UN CAVEAU

ET TOUT «A EN FAMILLE...

LES CORBEAUX ENTRE EUX

UNE AMIE qUI VOUS VEUT DU BIEN

LA POLICE CONDUIT LE DEUIL

LA MAISON DE LA MORT

LE JEUNE HOMME ET LA MORT

MEURTRE INDEX...

LES DESARROIS DU Pr. SANDERS

DANS LE CLUB DES MASqUES

qUI A TU... CHARLIE HATTON?

MORTS CROIS...ES

LE LAC DES T...N»BRES

UNE AMIE qUI VOUS VEUT DU BIEN

CES CHOSES-L¿ NE SE FONT PAS

LE PETIT ...T... DE LA SAINT-LUKE

L'ANALPHAB»TE

LA DANSE DE SALOM...

qUI NE TUERAIT LE MANDARIN?

SON ¬ME AU DIABLE

RUTH RENDELL

FANTASMES

Traduit de l'anglais par Marie-Louise Navarro LIBRAIRIE DES
CHAMPS-ELYS...ES

Ce roman a paru sous le titre original : VANITY DIES HARD

CHAPITRE PREMIER

La pluie cessa au moment où ils entraient en ville, mais il restait partout des flaques d'eau dont la surface était ridée par le vent. Des feuilles humides s'abattaient contre le pare-brise et jonchaient le sol.

- Est-ce que ça ira pour toi? demanda Hugo en arrêtant sa voiture, nous sommes un peu en retard, alors si tu crois que tu peux...

- Tu aurais pu la conduire jusqu'au bout, dit sa femme, c'est mesquin de déposer les gens n'importe où comme si tu conduisais un autobus. De plus, il va encore pleuvoir.

- J'ai dit que nous étions en retard, fit Hugo qui ajouta en se tournant vers sa sœur : O.K. Alice? Voici le programme : Jackie et moi allons faire une rapide visite de l'usine des Laques Agglomérées, ensuite il y aura une sorte de réception, mais tout cela ne devrait pas demander plus de trois heures et nous pourrons te retrouver ici à dix-sept heures.

- Parfait, dit Alice.

Elle rassembla son sac et son parapluie avant d'ouvrir la portière.

- Ne tiens pas compte de ce qu'il raconte, dit vivement Jackie, nous passerons te prendre chez Road,

Nesta. Rappelle-moi son adresse.

- Saulsby - S-a-u-l-s-b-y - Chelmsford mais je peux facilement...

- Il n'en est pas question, coupa Jackie, ses courtes boucles brunes vibrant comme des antennes, s'il avait le moindre esprit chevaleresque... Oh! à quoi bon!

Hugo avait déjà mis le moteur en marche. Dans un silence rageur, il consulta sa montre. Debout sur le trottoir, Alice agita la main.

- Mes amitiés à Nesta, cria Jackie, j'espère qu'elle ne sera pas dans une de ses humeurs mélancoliques.

Secoue-la un peu.

Une de ses humeurs mélancoliques... Ce n'était que trop vrai et expliquait son long silence, son refus apparent de répondre à la

plupart des lettres d'Alice. Peut-

être n'aurait-elle pas dû venir. En tout cas, elle aurait mieux fait de prendre sa voiture au lieu de demander impulsivement à son frère de l'accompagner puisqu'il se rendait là pour affaire. Chelmsford Road pouvait être de l'autre côté de la ville.

" Ainsi voilà donc Orphingham, pensa-t-elle en regardant autour d'elle : la grande rue encore intacte, avec des maisons considérées comme de style parce que la plupart avaient été construites avant le XIXe siècle, quelques nouveaux magasins, des platanes séculaires. Au loin, s'étendait une vallée verdoyante au milieu de laquelle se dressait le château. Par des trouées, on apercevait l'Orph qui serpentait entre des prairies mouillées. Alice songea que ce paysage avait peu changé depuis que Constable l'avait peint. C'était une jolie petite ville pour une femme de goût, ou un sanctuaire pour une jeune femme blessée. "

Devant la mairie, il y avait un plan de la ville. Alice n'eut aucun mal à situer Chelmsford Road. Elle sourit en se rendant compte que la rue de Nesta partait d'un carrefour non loin de l'endroit où elle se trouvait.

Elle comprit tout de suite que c'était un quartier résidentiel. Un grand nombre des maisons qui la bordaient disparaissaient derrière de hauts murs coupés de grilles imposantes. Ce n'était pas ce qu'elle avait imaginé pour Nesta. Elle aurait mieux compris un petit cottage avec des pommiers en espaliers " Une petite maison ", selon les mots d'Herrick, " dont l'humble toit est imperméable ". Rien de tel ici, mais d'imposantes demeures et des villas à tourelles. Nesta avait probablement loué un appartement dans l'une d'elles.

Une pluie glacée commençait à tomber. Alice enfila son imperméable et ouvrit son parapluie. Cela lui fit penser à quel point Nesta était toujours parfaite et si svelte! Le parapluie de Nesta avait la forme d'une pa-gode avec un manche en onyx. Alice soupira. Même sans miroir, elle savait exactement à quoi elle ressemblait : une Anglaise aux yeux bleus et au teint frais, plus très jeune et ne valant pas un second regard.

Elle leva la main pour repousser une mèche blonde indisciplinée. Une goutte de pluie tomba sur son alliance et le soupir devint sourire. qu'importait son

jeu, sa gaucherie, son manque de beauté puisqu'elle avait Andrew!

Comme elle l'avait supposé, d'après l'adresse, aucune maison ne

portait de numéro. Orphingham Lodge, El Kantara, Les Hêtres; de l'autre côté, elle nota une succession de noms du même genre. La dernière maison était suivie d'un bungalow entouré d'un jardin japonais. Au-delà, il ne restait qu'une longue rangée de maisons de style uniforme. Alice ouvrit de grands yeux.

Ces modestes maisons victoriennes semblaient si peu à leur place dans cette rue prospère! Au milieu de ce paysage de collines verdoyantes, elles faisaient penser à une cité ouvrière.

Chacune portait une plaque en stuc avec son nom et une date : 1872. Les intempéries et des couches de poussière avaient effacé les lettres. Pour lire le nom de la première maison, Alice dut s'approcher de la grille en fer et se pencher. La maison s'appelait Kirkby. Celle de Nesta devait se trouver par là. Pourtant, il semblait impossible qu'elle pût vivre ici après Salstead. Helicon Lane, où était située sa boutique de fleuriste, était un endroit si exquis! Des pins écossais abritaient le petit magasin avec ses marches de marbre et ses grilles de fer forgé. Devant, passait l'his-torique allée cavalière de Salstead Oak, bordée d'arbres dont pendaient des branches de gui. Alice se gourmanda en songeant qu'il ne fallait pas sauter à

des conclusions hâtives. Le côté sombre de son caractère, ce pessimisme latent qui la poussait toujours à

craindre le pire ne s'était plus manifesté depuis son mariage. Andrew lui avait appris à être gaie, presque frivole.

Kirkby, Garrowby, Sewerby et... oui, Revesby. Ainsi ce n'était pas là, constata-t-elle avec soulagement. Et cependant n'était-il pas curieux de trouver quatre maisons dont le nom se terminait de la même façon que Saulsby et que précisément Saulsby n'y figurât point?

Peut-être y avait-il d'autres habitations, moins modestes que celles-ci au prochain tournant? Mais cinquante mètres plus loin, la rue se transformait en un sentier bourbeux. Dans cette direction, il n'y avait plus que le château d'Orphingham qui dressait ses tours grises contre le ciel lourd de nuages. Elle était arrivée au bout de la ville.

- Excusez-moi...

Une femme vêtue d'un tailleur en tweed arrivait par le sentier. Elle s'arrêta avec ce regard chargé de suspicion qu'ont les gens quand ils sont abordés par des étrangers.

- Pouvez-vous m'indiquer une maison appelée Saulsby?

- Un peu plus loin dans Chelmsford Road.
 - J'en viens, je ne l'ai pas trouvée.
 - Mais si, la troisième sur votre gauche.
 - Le nom de cette maison est Sewerby.
- Faites-vous une tournée de propagande électorale? On se trompe souvent avec ces noms. Ce doit être Sewerby.
- Je ne suis pas propagandiste. Je cherche une amie, dit Alice en sortant son carnet d'adresses : Regardez : Saulsby. Elle m'a écrit pour me donner son adresse.
- Il doit y avoir une erreur, dit la femme. Si vous voulez un conseil, adressez-vous à Sewerby.

Si vous voulez un conseil... Eh bien, n'était-ce pas ce qu'elle avait demandé? Elle pouvait aussi bien le suivre. Il n'y avait pas de sonnette à la porte de Sewerby, mais seulement un heurtoir en cuivre. Alice frappa et attendit. Pendant trente secondes, elle n'entendit rien, puis il y eut un bruit de pas et de verrous tirés.

La porte s'ouvrit et elle vit un très vieil homme aussi p,le que s'il avait été enfermé dans l'obscurité pendant des années. Du hall sombre venait une odeur de chou, de vêtements sales et de camphre.

- Bonjour. Mrs. Drage est-elle là?
- qui ça?
- Mrs. Drage, Mrs. Nesta Drage.
- Il n'y a que moi ici, madame.

Il portait un vieux costume trop large et sa chemise sans col était fermée à l'encolure par un bouton en os. Il avait un visage ridé et une peau qui avait l'aspect d'un vieux fromage.

- Je vis tout seul depuis la mort de ma femme en cinquante-quatre.
- Mais Mrs. Drage a habité là, insista-t-elle. C'est une jeune femme blonde, très jolie. Elle est arrivée de Salstead il y a trois mois. Je pensais qu'elle avait loué... - elle s'interrompt subitement, s'apercevant que le standing de vie qu'elle avait imaginé pour Nesta

baissait de minute en minute - ... une chambre ici.

- Je n'ai jamais fait de location. Adressez-vous à

Mrs. Currie à Kirkby. Elle a une fille qui est infirmière à l'hôpital, mais elle ne prend que des jeunes gens.

Ainsi, ce n'était pas Sewerby, elle avait eu raison après tout. Elle relut l'adresse : Saulsby. Nesta lui avait écrit deux fois et bien qu'elle eût déchiré ses lettres, elle avait recopié l'adresse aussitôt. Tout cela était incompréhensible.

Lentement, elle rebroussa chemin : Les Hêtres, El Kantara, St. Andrew's, Orphingham Lodge et vingt autres noms, mais pas de Saulsby dans toute la rue.

Supposez que vous connaissiez le nom d'une mai-

son et de la rue mais que vous ne la trouviez pas, que faire? Faites-vous une tournée électorale? Voilà la solution : la liste des électeurs.

Le poste de police était au centre de la ville, entre une auberge et un hôpital. Le sergent de service n'avait jamais entendu parler de Saulsby, mais il sortit un exemplaire de la liste électorale.

- Elle ne peut y figurer si elle est là depuis peu de temps, dit-il, mais Saulsby devrait y être. Voici Chelmsford Road, Kirkby, Garrowby, Sewerby, Re-verby, lut-il à haute voix. Vous a-t-elle écrit de cette adresse, madame?

- Oui, à deux reprises.

- Eh bien, je ne sais que vous conseiller... - Il hésita et, soudain inspiré, demanda : - que fait-elle pour gagner sa vie?

- Elle est fleuriste. Elle avait une boutique à Salstead. Pensez-vous que je devrais m'adresser à tous les fleuristes?

- Il n'y en a que deux, ce sera vite fait.

Au premier, elle n'eut aucun résultat. Une vieille femme tenait seule la boutique. Le second magasin était plus grand et d'apparence plus prospère. A l'intérieur l'air était humide et frais avec ce parfum particulier fait d'un mélange de roses, de chrysanthèmes et d'oeillets qui lui rappela Nesta. Cela semblait aller de pair avec son joli visage, ses cheveux dorés et son éternel babillage.

Une cliente commandait une gerbe pour un mariage. En mai dernier, pour le mariage d'Alice et d'Andrew, Nesta leur avait offert toute la décoration florale comme présent de mariage, du bouquet d'orchidées blanches nouées par un long ruban de satin qu'Alice avait conservé dans un livre de prières, jusqu'aux fleurs du salon de Vair Place, chez oncle Justin, qu'elle avait décoré de lilas blancs.

- Mrs. Drage travaille-t-elle ici?

Elle sourit avec gratitude quand la femme répondit :

- Oui, elle s'occupe d'une commande, elle sera là

dans une minute.

La recherche était terminée. En attendant, elle se sentit envahie par un sentiment de honte et peut-être d'envie. Seule une femme qui n'avait jamais eu à

travailler pour gagner sa vie pouvait venir voir une amie au milieu de la semaine en s'attendant à la trouver chez elle. Naturellement Nesta travaillait et elle ne pourrait peut-être pas s'absenter longtemps du magasin. Avec un peu de chance, la patronne lui accor-

derait quelques minutes. Alice se promit de faire un geste extravagant. Elle glissa la main dans son sac pour s'assurer que l'épaisse liasse de billets qu'elle avait toujours sur elle était bien là. Elle offrirait des orchidées à Nesta, ou une douzaine de roses à longues tiges.

- Je vais l'appeler, je ne sais pas ce qui la retarde.

Alice se promena dans la boutique, formant des projets. " J'espère qu'elle est remise de sa dépression, pensa-t-elle, le changement d'air et d'environnement lui auront sûrement fait du bien. " Dans un instant, elle allait franchir le seuil de la porte, elle porterait une blouse en nylon noir et ses mains seraient humides. Elle aurait ce petit sourire triste qu'elle arbo-rait depuis quelque temps et elle lancerait une de ses phrases stéréotypées :

- Oh! quelle surprise, Alice, il y a longtemps que l'on ne s'est pas vues.

Une surprise? Non, elle ne dirait pas cela car Alice lui avait écrit pour la prévenir de sa visite. Dans quelques instants, le mystère serait éclairci.

De l'arrière-boutique on entendit un bruit de papier froissé, puis des pas retentirent. Un sourire aux lèvres, Alice s'avança :

- Nesta...

Elle s'interrompt en portant la main à sa bouche.

- Voici Mrs. Drake, navrée de vous avoir fait attendre.

Son désappointement fut si vif qu'elle sentit les muscles de son visage se détendre. Mrs. Drake était maigre, sans gr,ce et d',ge certain.

- J'ai demandé Mrs. Drage.

- Je m'excuse, j'avais mal compris.

Elle secoua la tête et sortit de la boutique. Debout sur le trottoir, son parapluie pendu à son bras, elle regarda les passants. Nesta pouvait être parmi eux. Justement... elle se mit à courir derrière une mince silhouette vêtue d'un imperméable noir. Des boucles blondes s'échappaient d'un foulard noué

autour de la tête. Mais lorsqu'elle posa la main sur le bras de la femme, un visage inconnu se présenta à elle.

Un sanglot noua sa gorge et avec lui se manifesta un commencement de panique. C'était un vieux sentiment familier, cette peur soudaine, cette terreur de quelque chose qui allait arriver. Familier, certes, et cependant à demi oublié après une année de bonheur.

Calme, froide, posée, tels étaient les qualificatifs dont les gens la gratifiaient. Brusquement, elle se sentit très jeune, presque enfantine et vulnérable. Elle avait envie de pleurer, de voir Andrew. Ces deux impulsions étaient pourtant contradictoires. Aux yeux de son mari, elle était une femme forte, calme, ma-ternelle. En reniflant un peu, elle se retourna et aper-

çut le reflet de son image dans une vitrine. Une grande femme avec de larges épaules contre lesquelles on pouvait venir pleurer.

Nesta ne s'en était pas privée. Lorsque vous êtes jeune et belle vous pouvez pleurer. Personne ne s'en étonnera et ne vous réprimandera. Pourquoi penser à cela maintenant? Elle consulta sa petite montre en platine sertie de diamants. Presque seize heures. Dans une heure, Hugo et Jackie viendraient à l'adresse qu'elle avait indiquée et Hugo s'impatientserait de ne pas la trouver. Elle ne pouvait pourtant pas

attendre sous une pluie battante.

Au cours de ses trente-huit années d'existence, Alice n'avait pour ainsi dire jamais utilisé une cabine téléphonique. Elle fut pourtant soulagée d'en trouver une. quel était donc le nom de cette usine que son frère était venu visiter? Aggloméré... Laques Agglomérées. D'un doigt incertain, elle composa le numéro. Dehors la pluie ruisselait contre les vitres de la cabine.

- Puis-je parler à Mrs. Whittaker, s'il vous plaît?

Elle dut fournir des explications et attendre impatiemment que la communication s'établisse.

- Allô? Est-ce toi, maman?

- C'est Alice.

- Oh! Seigneur! J'ai cru qu'il était arrivé quelque chose aux enfants. qu'y a-t-il?

Alice s'expliqua. Elle entendait un bruit de voix et de rires.

- Tu t'es certainement trompée d'adresse, dit Jackie, as-tu ses lettres sur toi?

- Je ne les ai plus. Je les ai déchirées.

- Là, tu vois bien, tu as commis une erreur.

- Ce n'est pas possible, Jackie. Nesta avait laissé

une bague chez Cropper pour la faire élargir. Je lui ai expédié cette bague à Saulsby. Elle l'a reçue et m'a répondu pour me remercier.

- Veux-tu dire que tu as envoyé un paquet et une lettre à une adresse qui n'existe pas et que tu as cependant reçu une réponse?... Ecoute, je vais te rejoindre et nous reviendrons ensemble chercher Hugo.

CHAPITRE II

- Voyons, elle a quitté Salstead début août en se montrant très vague sur ses projets. Elle prétendait n'avoir encore rien de définitif et elle t'a dit qu'elle t'écrirait dès qu'elle serait installée, c'est bien cela, n'est-ce pas?

Alice acquiesça :

- Je n'ai pas osé insister. Elle était si déprimée depuis quelque temps. Il y avait trois ans qu'elle était à Salstead et elle trouvait que c'était suffisant.

Ce ne doit pas être drôle tous les jours d'être veuve et de devoir gagner sa vie. Elle est si jeune!

- Jeune? s'écria Jackie, elle est plus vieille que moi! Elle a au moins vingt-huit ans. Pensivement, elle ajouta : le croisement d'une vache hollandaise et d'une poupée en porcelaine, voilà ce qu'elle m'a toujours paru être.

Ce n'était pas du tout ainsi qu'Alice la voyait. Elle se souvenait encore du jour où elle était entrée dans la boutique de fleuriste dont Nesta venait de prendre la gérance, trois ans plus tôt. Les pots de lierre et de plantes vertes avaient été remplacés par diverses espèces de fuschias et des vases d'orchidées dont les délicats pétales avaient une affinité avec le grain de sa peau. Alice revoyait encore sa souple silhouette vêtue de noir, comme elle l'était toujours, ce qui mettait en valeur la transparence de son teint et la blondeur de sa chevelure.

- Il y avait environ un mois qu'elle avait déménagé lorsque je suis allée chez Cropper acheter une montre pour Andrew. Nesta lui avait porté sa bague de fiançailles pour la faire élargir...

- «a ne m'étonne pas, coupa Jackie, elle grossissait à vue d'oeil, j'avais remarqué qu'elle avait les chevilles enflées quand elle trottait sur ses talons déme-surés.

- Bref, elle avait oublié de venir chercher sa bague avant son départ. J'ai dit à Cropper que je la lui aurais bien envoyée, mais que je ne connaissais pas son adresse.

- N'avais-tu pas eu l'intention de faire paraître une petite annonce dans le Times?

- Oui, mais j'hésitais parce que je savais que Nesta ne lisait pas régulièrement le Times. En fin de compte, je n'eus pas à le faire car je reçus une lettre d'elle. Juste quelques lignes. Je pus donc lui envoyer sa bague. Elle me répondit pour me remercier. Il y a des semaines de cela maintenant.

De son sac, Jackie sortit un paquet de cigarettes Sobranie Cocktail et en choisit une vert p,le qu'elle alluma. Une fumée blanche monta en

arabesque vers le toit de la voiture.

- Comment a-t-elle pu recevoir la bague si tu l'as adressée à un endroit qui n'existe pas?

- Je l'ignore.

Au-dessus de leurs têtes, la pluie continuait son flic-flac monotone.

- Tu devrais te recoiffer, dit Jackie en mettant le moteur en route, tu as l'air d'un diable qui sort d'une boîte.

Un an plus tôt, Alice aurait ressenti une réflexion de ce genre. Elle se contenta d'en sourire.

-Je n'ai jamais été une pin-up.

- En voilà une expression!

- Je n'ai pas besoin de me faire remarquer. J'ai un mari.

- Ton Andrew est un homme très séduisant.

- Je le sais.

- J'ai toujours pensé que les bruns avaient plus de sex-appeal que les blonds. Et toi?

- Oh! Jackie, je n'ai jamais pensé à ça.

- Eh bien, crois-moi, ils en ont. Franchement, chérie, je sais que tu ne m'en voudras pas de te le dire, mais je me suis souvent demandée comment tu avais réussi à pêcher Andrew. Je crois que tu l'as rencontré

au cours d'une compétition sportive inter-scolaire.

- Ce n'était pas une compétition sportive, mais une distribution de prix où j'accompagnais une amie qui avait son petit garçon dans ce collège. Je n'ai pas

" péché " Andrew. Mon amie s'est adressée au professeur d'anglais de son fils...

- qui se trouvait être Andrew!

- Jackie, mon chou, je croyais que tous les Whittaker du pays étaient

au courant de l'histoire. Nous nous sommes écrits et nous avons dîné ensemble.

N'est-ce pas ainsi que la plupart des femmes connaissent leur mari?

- J'ai rencontré Hugo dans un pub.

- Oui, je m'en souviens, mais pour l'amour du Ciel que l'oncle Justin ne le sache jamais!

Jackie éclata de rire. A environ deux kilomètres d'Orphingham, elle tourna sur la gauche pour prendre une route récemment asphaltée. L'usine où se trouvait Hugo ressemblait à une pièce montée au milieu des champs. Elle s'approcha aussitôt de la voiture et se lança avec exubérance dans le récit de ses premiers contacts avec la direction assurant que

" l'affaire était dans le sac ".

- qui s'en soucie, du reste? dit Jackie.

- C'est ton pain quotidien, ma chère et celui d'Alice par la même occasion. Laisse-moi conduire.

Tout ce que vous savez faire, c'est vous accrocher à

l'Entreprise Whittaker comme une bande de parasites, ajouta-t-il avec un grognement irascible.

Jackie alluma calmement une cigarette bleue et souffla une bouffée de fumée. Hugo huma l'air.

- Donne-m'en une, veux-tu? Pas une des tiennes, une vraie cigarette. Personne ne se soucie de l'Entreprise, n'est-ce pas? - tous les Whittaker disaient l'Entreprise en parlant de l'usine - Vous n'y pensez jamais. Vous êtes des cigales insouciantes pendant que les fourmis industrielles font tout le travail.

Ces fourmis étant représentées par Justin et moi.

Andrew aussi, naturellement, ajouta-t-il comme une concession faite à l'égard d'Alice.

Elle était habituée à ses sautes d'humeur et à ses accès de colère qui se dissipaient rapidement et ne tiraient pas à conséquence.

- Je regrette que Jackie ait dû venir me chercher, dit-elle, je suppose que tu sais que je n'ai pu trouver Nesta. Sa maison n'était pas là.

- qu'est-ce que cela veut dire? Hé! va donc, chauffard! cria-t-il au conducteur d'une voiture qui venait de le doubler au milieu d'une circulation intense.

- Il est inutile d'essayer de te parler, dit Jackie...

Oh! comment n'y avons-nous pas pensé? Nous aurions dû nous adresser à la poste. - Un brusque coup de frein pour éviter un camion la fit se récrier : - Hugo! qu'est-ce qui te prend? M'aimeras-tu encore quand j'aurai subi une opération de chirurgie plastique?

- Oh! Jackie, soupira Alice, que n'ai-je pensé à la poste! Bien sûr, c'est là qu'il fallait s'adresser au lieu de la police!

- Es-tu allée à la police? s'exclama Hugo.

- Seulement pour consulter les listes électorales.

Ne pouvons-nous retourner, Hugo? Je suis inquiète.

- Faire demi-tour au milieu de cette circulation?

As-tu perdu la tête? Du reste, la poste serait fermée.

- Tu as raison, je n'y avais pas réfléchi.

En fait, il aurait été difficile de s'extraire de la longue file de voitures qui ne diminuait pas jusqu'à l'embranchement de Brentwood où tournait une voiture sur quatre.

- Dieu merci, la circulation s'améliorera la semaine prochaine avec l'ouverture de la bretelle.

Cependant, les encombrements recommencèrent quand ils arrivèrent dans la grande rue de Salstead.

Au carrefour, ils tournèrent dans Station Road. La lumière était allumée à l'infirmerie du docteur. Un peu plus loin, Mr. Cropper fermait sa vitrine et tirait son rideau métallique. Des gens entraient au Boadicea. Il devait être dix-huit heures. La voiture roulait doucement dans ce nouveau quartier de villas. Elle passa sous le pont du chemin de fer et devant l'"Entreprise" Whittaker, créée en 1850. Les derniers ouvriers sortaient en voiture, à bicyclette, certains à pied. Hugo ralentit, esquissa un salut de la main et Alice reconnut sa secrétaire.

La Bentley de l'oncle Justin et la Sprite d'Andrew n'étaient plus au parking. Hugo accéléra sur la route humide et roula dans la campagne.

Vair House était une maison beaucoup plus petite que Vair Place, qui avait été construite à la même époque, en même brique rouge et qui se dressait à

côté tout en restant indépendante.

La grande maison dépassait toutes les autres alentour d'au moins trois mètres. Cette hauteur supplémentaire était constituée par un toit en pente d'où

émergeaient quatre mansardes. De ces fenêtres, comme de toutes les fenêtres des étages supérieurs des deux maisons, on avait une vue dégagée sur la campagne.

Justin Whittaker, qui habitait maintenant Vair Place, prétendait que tant qu'il n'y aurait rien de laid ou d'incongru dans ce qu'il appelait " le domaine ", la vue resterait belle.

La gare de Pollington était cachée par un rideau d'alisiers et de mélèzes. On apercevait seulement la flèche du clocher de l'église St. Jude qui s'élevait au-dessus des branches. En construisant leur usine près de la gare, les Whittaker avaient pour toujours gâché le paysage aux visiteurs de Salstead, mais ils s'étaient arrangés pour que leurs demeures fussent préservées de toute déprédation.

Orphelins dès leur enfance, Alice et Hugo avaient été élevés par le frère de leur père, l'actuel patron de la firme. Après son mariage, Hugo avait décidé de se faire construire une maison à environ deux cent cinquante mètres de là. Vair Place s'était trouvé vide à

la mort de la dernière tante Hinton et l'était resté

jusqu'à ce que oncle Justin l'offrît à Alice pour son mariage avec Andrew.

" Andrew... c'était bien la maison qui lui convenait ", pensa-t-elle comme Hugo la déposait à l'entrée de l'allée. Elle ne se souvenait pas d'un meilleur souvenir que celui du jour où elle lui avait fait visiter Vair House en lui annonçant que ce serait leur maison, au lieu du bungalow au fronton en stuc réservé

aux professeurs mariés de l'Ecole Pudsey... à moins que ce ne fût le jour

ou elle lui avait offert la petite Sprite rouge comme cadeau de mariage... ou encore la montre en or pour son anniversaire... ou la bibliothèque ancienne pour ranger ses livres de Trollope dans l'édition originale. Alice adorait lui faire des cadeaux.

La Sprite paraissait toute petite à côté de la Bentley de l'oncle Justin de l'autre côté de la haie. Naturellement, Andrew devait être à la maison. Alice consulta sa montre. Dix-huit heures trente. Elle aperçut son mari assis au salon. Elle savait qu'il l'attendait, bien qu'il ne regardât pas dans le jardin. Les rideaux n'étaient pas tirés et, à travers les vitres, elle voyait la lueur rose d'une lampe qui éclairait son visage et le livre qu'il lisait. Elle s'arrêta une seconde pour admirer l'image qu'il formait. Les mains fines d'Andrew tenant son livre lui rappelaient toujours celles de L'Homme au gant du Titien.

Elle entra sans bruit et fit une pause devant le miroir du hall. En venant s'installer à Vair House avec Andrew, elle avait pris une résolution : rien, dans son apparence, ne devait être changé. que les gens rient et jasant parce qu'Alice Whittaker avait enfin trouvé

un mari - et quel mari! - Ils auraient ri et jasé

bien davantage si elle s'était mise à porter des talons hauts et des jupes courtes.

Dans le grand hall de Pudsey, elle avait été cette même femme avec une silhouette épanouie, vêtue d'une robe de soie de chez Macclesfield, chaussée de sandales à talons plats, ses cheveux coiffés en bandeaux comme elle les portait depuis qu'elle avait défait ses nattes à l'âge de dix-sept ans. Andrew lui avait parlé, s'était assis près d'elle, était tombé amoureux d'elle telle qu'elle était. Pourquoi aurait-elle changé?

Cependant... elle se souvint des insinuations de Jackie. Un léger doute l'assaillit. Elle devrait peut-

être nouer une écharpe autour de son cou...

Une porte s'ouvrit. Elle sut qu'il se tenait derrière elle et ne fut pas surprise de voir surgir son visage dans le miroir au-dessus de son épaule.

- Elle connaissait le secret architectural de décorer une construction et de ne jamais condescendre à construire une décoration, cita-t-il en riant.

- Andrew chéri!

- Je commençais à m'inquiéter.

Il la prit dans ses bras comme s'ils avaient été séparés depuis des mois.

- Tu n'étais pas vraiment inquiet, n'est-ce pas?

- Je l'aurais été si tu avais tardé davantage. As-tu faim? J'ai envoyé Pernille au cinéma. Apparemment, un des derniers bijoux de Bergmann passe actuellement au Plaza. Elle sera de retour pour servir le dîner.

Il la suivit au salon. Le thé était servi sur une table basse avec des pâtisseries.

- Je t'ai attendue pour prendre le thé.

- Attendue? Oh! Andrew, c'est toi qui as tout préparé, n'est-ce pas?

- Madame est ravie.

Le feu se remit à flamber. Elle approcha ses mains des flammes en se rappelant le jour où pour la première fois il lui avait tendu une tasse de thé dans le hall de Pudsey. Lui non plus n'avait pas oublié ou alors il lisait dans ses pensées, car il dit avec gravité.

- Prenez-vous du lait, Miss Whittaker?

Elle se mit à rire, levant son visage vers celui d'Andrew où se lisait une tendresse partagée et elle s'émerveilla une fois de plus du miracle qui leur était arrivé.

Il lui était encore impossible de croire qu'il l'aimait autant qu'elle l'aimait, mais il était impossible aussi de douter de ce qu'elle lisait dans les yeux de son mari. L'amour était venu à elle tard et sans qu'elle l'eût cherché. " C'est si romantique, avait dit Nesta, cela me donne envie de pleurer " et ses yeux bleus s'étaient effectivement remplis de larmes. Nesta pleurerait-elle maintenant parce qu'Alice avait promis de venir la voir et n'était pas venue? Elle se redressa tenant toujours la main d'Andrew dans les siennes. Si Nesta l'avait attendue en vain, elle aurait sûrement téléphoné.

- Raconte-moi ce que tu as fait? fit-elle avec enjouement. que s'est-il passé? A-t-on téléphoné?

- Harry Blunder est venu sous le prétexte de me prêter quelque chose et pour me rendre un livre que je lui avais prêté. Regarde, il a déchiré la couverture. Ce garçon n'est vraiment pas soigneux pour un médecin. J'espère qu'il n'aura jamais à me faire une piqûre.

Ainsi Nesta, où qu'elle fût, avait gardé le silence.

- Je n'ai pas vu Harry depuis des semaines, dit-elle en songeant qu'Harry savait peut-être quelque chose, il était le médecin de Nesta. Au fait, que veux-tu dire " sous le prétexte " ?

- Parce qu'en réalité, il n'est venu que pour te voir, Bell.

Il l'appelait toujours " Bell ", qui était le diminutif victorien de son deuxième prénom. " Je vous appel-

lerai Bell ", lui avait-il déclaré en apprenant qu'elle s'appelait Alice, Christabel, " Alice est trop dur pour vous. C'est le nom d'une vieille fille et pas celui d'une jeune femme. "

- que voulait Harry?

Il se mit à rire :

- Seulement te voir, je suppose. Il est resté là une demi-heure, agitant ses grosses mains sans presque desserrer les dents, puis il a brusquement décidé

de retourner à son cabinet.

- Tu n'aimes pas Harry, n'est-ce pas?

- Il est assez naturel que je n'aime guère les hommes qui sont amoureux de ma femme, dit-il en souriant. Au fait, comment va ton amie Nesta?

- Je ne l'ai pas vue. Il s'est passé quelque chose de bizarre, chéri, je n'ai pu la trouver.

- que veux-tu dire, Bell?

Il écouta en silence les explications qu'elle lui donna.

- Comment s'appelle cette maison?

Elle prit une p'tisserie au massepain et mordit dedans :

- Saulsby. Jackie pense que j'ai fait une erreur, mais elle se trompe. C'est sur mon carnet d'adresses.

Attends, je vais le chercher.

- Ne te lève pas maintenant, dit-il en posant la tête sur ses genoux, je sais que tu ne fais pas d'erreur semblable. - Il lui sourit en ajoutant : - Tu as les genoux les plus confortables que je connaisse.

- En as-tu connu beaucoup?

- Des centaines.

Elle sourit. Elle plaignait les femmes qui avaient été rejetées alors qu'elle avait été choisie.

- que dois-je faire pour Nesta?

- Pourquoi devrais-tu faire quelque chose?

- Cela paraît si étrange.

- Il y a probablement une explication toute simple.

- Je l'espère. Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle a des ennuis. Te rappelles-tu combien elle était déprimée ces derniers temps?

- Je me souviens qu'elle a fait le tour de toutes ses relations pour leur dire au revoir en secouant métaphoriquement une boîte de quêteuse.

- Oh! chéri!

- Elle s'est imposée ici parce que, prétendait-elle, tout était emballé et qu'elle ne pouvait se préparer un repas.

- Pernille était malade ce soir-là et j'ai dû faire la cuisine. Le soufflé au fromage n'est pas monté et le dîner a été raté.

- Il n'était pas si raté que ça, dit Andrew en ajoutant pour la taquiner : tu aurais dû inviter Harry.

Je suis sûr qu'il gèrerait des fourmis enrobées de chocolat si c'était toi qui les lui préparais.

- quelle horreur! Ensuite Nesta a eu une crise de larmes et tu l'as reconduite chez elle. Dieu sait pourquoi puisqu'elle devait passer la

nuît chez les Feast.

On devait commencer à déménager les vieilles tombes du cimetière à côté de chez elle pour permettre la construction de la bretelle rejoignant l'autoroute. Nesta supportait mal cette idée.

- L'imagination incontrôlée des gens peu instruits me confondra toujours, dit Andrew.

- Ne sois pas méchant. Tu aurais toi-même éprouvé ce malaise si tu avais dû dormir à moins de cent mètres d'un endroit où on déterrait des morts. Le vicaire et un policier étaient venus et cela rendait la chose encore plus lugubre. Heureusement, elle n'était pas là. Je souhaiterais seulement savoir où elle est maintenant.

- Bell, dit-il en se redressant, ne pourrions-nous parler d'autre chose?

Elle le regarda avec surprise.

- J'ai été heureux qu'elle s'en aille, poursuivit-il, je n'ai jamais compris ce que tu lui trouvais. Lorsque tu m'as avoué que tu lui avais prêté de l'argent, cela ne m'a pas plu... - Voyant son geste de dénégation, il reprit : -Oui, je sais qu'elle t'a remboursée. Aujourd'hui quand tu es partie pour Orphingham, j'avoue que j'ai pensé que tu reviendrais plus pauvre de plusieurs centaines de livres et associée à l'une de ces entreprises sans espoir comme la dernière fois. Tu ne l'as pas vue. Chérie, je ne crois guère aux signes du destin, mais je ne peux m'empêcher de penser que cette erreur d'adresse est une manifestation de la di-vine Providence.

- J'ai l'intention de retourner à Orphingham demain.

- A ta place, je ne le ferais pas. - Elle n'avait jamais su dissimuler ses pensées et sa déception dut se lire sur son visage car il ajouta : - Tout ceci t'inquiète beaucoup, n'est-ce pas?

Elle acquiesça.

S'agenouillant devant elle, il lui prit les mains en souriant avec tendresse.

- Je crains tellement que tu ne sois déçue. Ne peux-tu attendre jusqu'à samedi pour que je puisse y aller avec toi?

- Oh! Andrew, je n'ai pas besoin d'un garde du corps.

Il continua à la dévisager avec ce mélange de sollicitude et d'amusement.

- Ce n'est pas d'un garde du corps que tu as besoin. Il existe d'autres formes de vulnérabilité.

Haussant les épaules, Alice monta dans sa chambre pour se déshabiller. Il était absurde de la part d'Andrew de se montrer aussi protecteur. Si l'un de ses familiers l'avait entendu, il n'aurait pu s'empêcher de rire, sachant à quel point elle était forte. Maternelle était le mot que l'on employait pour la qualifier, un adjectif qui convenait à une femme qui avait épousé

un homme plus jeune qu'elle de neuf années.

CHAPITRE III

- Et o' prétends-tu aller? demanda Oncle Justin En descendant de la Bentley, pourquoi ne déjeunes-tu pas?

Il s'approcha de la haie pour la regarder et ce qu'il vit ne dut pas lui plaire, car il n'eut pas l'ombre d'un sourire. Alice se rappela qu'un bel esprit avait prétendu un jour que les Whittaker ressemblaient aux descendants de l'union monstrueuse d'un cocker et d'une jument arabe. En fait, Justin Whittaker ressemblait vraiment à un cheval. Son front était bas et large. La distance entre ses yeux et sa bouche était grande. Ses longues dents jaunes lui appartenaient, mais il les montrait rarement, gardant sa lèvre supérieure dans une position qu'il appelait " déterminée " et que les autres taxaient de belliqueuse.

- Je vais assister au déjeuner de fromages au profit de l'Oxfam, dit courageusement Alice, il a lieu tous les vendredis.

- Idioties catholiques.

Il était inutile de discuter avec lui. Mieux valait lui laisser croire qu'elle flirtait avec l'église de Rome plutôt que de mériter son opprobre en se faisant qualifier de " socialiste ".

- J'espère que tu n'as rien à payer.

- Oui, bien s'r. C'est même le but de ces déjeuners. La recette va à l'Oxfam. Je te l'ai expliqué cent fois. En ce moment nous essayons de réunir une somme d'argent afin d'acheter des machines agricoles pour les envoyer dans un village indien.

Il fronça les sourcils avec désapprobation.

- Je me demande ce que tu comptes faire de tous ces gens que tu nourris. Je te prédis que tu n'apprécieras guère le jour où ils viendront vivre dans des maisons préfabriquées autour de Vair.

- Je ne peux discuter maintenant. Oncle Justin, je suis en retard.

- Il s'agit d'un tas de vieilles filles cancanières, je suppose.

Son regard indiquait qu'il l'incluait dans le lot. A son point de vue, les femmes pouvaient être vues et devaient valoir la peine d'être regardées mais elles ne devaient jamais se faire entendre.

- Je parie qu'il n'y a jamais d'homme à ces réunions.

- Mais si. Alice ne voulut pas lui donner raison et cita les noms des seuls hommes qui étaient jamais venus à ces déjeuners : il y a Mr. Feast, le crémier, notre trésorier. Harry Burden vient souvent. Le Vicaire est presque toujours là ainsi que le père Mulligan de Notre-Dame de Fatima.

- qu'est-ce que je disais! Tu ferais mieux de venir déjeuner avec moi.

Elle fut tentée d'accepter. Le déjeuner à Vair Place était toujours délicieux. Elle se représenta son oncle prenant le repas qui variait peu. Un petit verre de Man-zanilla le précédait, puis venait un bifteck accompagné d'une salade verte, suivi d'un morceau de camembert et d'une tarte aux pommes.

- Il faut que je me sauve. N'oublie pas que tu dînes avec nous ce soir.

Il était trop tard pour partir à pied. Après s'être Débattue au milieu de la circulation difficile de l'heure du déjeuner, elle eut du mal à trouver une place pour se garer et il était treize heures lorsqu'elle arriva. Cependant, les portes de St. Jude Hall n'étaient pas encore fermées.

Le sol de l'entrée était recouvert d'un linoléum qui avait perdu toute couleur. Près de la porte, devant une table sur laquelle étaient posées des boîtes contenant la collecte, se trouvait un homme très maigre.

Il était encore plus émacié que les enfants affamés dont les photographies ornaient les murs.

- Je suis navrée d'être en retard, Mr. Feast, dit Alice.

- Mieux vaut tard que jamais.

Une pomme d'Adam de proportion monstrueuse s'agita derrière son col. Si seulement on pouvait le Convaincre de se tenir à l'entrée du hall, revêtu de lin blanc et de probité candide, avait un jour suggéré Andrew, même l'hostilité de l'Oncle Justin fondrait.

Elle entra dans le vaste hall.

- Bonjour Miss Witt... Mrs. Fielding, devrais-je dire, fit le vicaire. Il l'avait mariée, mais il lui faudrait plus de six mois pour se défaire de vingt années d'habitude. Nous ne vous avons pas vue beaucoup dernièrement.

Il la conduisit vers l'une des tables et hésita entre les nombreuses chaises vides. Le regard d'Alice se posa sur le portrait de James Whittaker, fondateur de cette salle de réunions. Il était splendide dans son élégante redingote et formait un contraste saisissant avec les images qui l'entouraient. En effet, sous chaque fenêtre gothique avait été suspendu un poster représentant un enfant affamé tenant un bol vide entre ses mains si bien que, d'où elle se trouvait, Alice voyait une longue file d'enfants mal nourris qui la regardaient.

- Alice! Venez prendre une place au soleil!

Harry Blunden repoussa sa chaise et se leva : - Tenez, voici la chaise la plus confortable de la pièce.

Elle sourit en regardant son vilain visage, essayant de dissimuler l'embarras que lui causait l'expression d'adoration qui se lisait dans ses yeux.

- Merci, Harry.

Sa haute taille avait toujours été un handicap pour lui. Elle l'imaginait à l'hôpital, se penchant sur les lits des malades, ce qui expliquait qu'il fût prématurément voûté.

- qu'allez-vous prendre? demanda-t-il en lui retirant son manteau : du fromage à souris ou du savon de la meilleure qualité?

Cette plaisanterie usée qu'il faisait toujours en la rencontrant ici le vendredi n'était plus drôle.

- Du fromage à souris, mais pas celui qui a un gros trou au milieu.

La table était recouverte d'une toile cirée blanche.

Il y avait des tranches de pain dans un panier et des baguettes dans des bols en pyrex. Le fromage était aussi dur qu'un morceau de bois. Dans des pots à

confiture, des petits bouquets de cresson servaient de garniture. Tout le monde disposait d'un couteau, d'une assiette et d'un verre grossier.

- Bonjours, Mrs. Fielding.

- Oh! bonjour, Daphné, je désirais précisément vous voir.

- Je sais. J'ai vu votre belle-sœur.

- Jackie? Est-elle là?

Le doigt tendu, Daphné montra l'extrémité de la table où Jackie était assise entre ses deux enfants.

- Elle m'a expliqué que vous aviez cherché

Nesta Drage et qu'elle vous avait donné une fausse adresse.

- Ce n'est pas tout à fait cela...

Alice s'arrêta, interrompue par Harry. Elle aurait souhaité qu'il ne la monopolisât pas ainsi.

- Une fausse adresse? dit-il, êtes-vous allée la voir?

Elle prit son verre tandis que le vicaire approchait avec une carafe d'eau.

- Combien devons-nous payer pour cela? demanda une grosse femme.

Le visage du vicaire s'éclaira :

- Le prix que vous auriez payé pour votre repas à la maison.

- Mais, je ne déjeune pas à la maison. Ma belle-mère ne me le permet pas. Elle prétend que si je grossis encore j'aurais une maladie coronarienne. Est-ce exact, docteur Blunden?

Harry se tourna vers elle à contrecœur.

- Il vaut mieux être prudente.

- J'aimerais que vous veniez vous asseoir près de moi, docteur, vous

pourrez ainsi me préciser ce que je dois faire pour que je puisse le répéter à ma belle-mère.

Alice vit qu'il n'avait pas envie de bouger. Pendant un instant il hésita. Puis il se leva et, souriant d'un air distrait, il fit le tour de la table en tenant son assiette.

- Je pensais que vous sauriez où était Nesta, dit Alice à Daphné, vous étiez si bonnes amies.

- Oh! je ne sais pas. Nous aimions rire ensemble, c'est tout.

- Ne vous a-t-elle pas laissé son adresse afin que vous puissiez lui écrire?

- Elle savait que je n'écrirais pas. Voyez-vous, Mrs. Fielding, nous étions... comment dit-on? deux bateaux qui se croisent dans la nuit. Elle ne m'a même pas dit au revoir, mais cela ne m'a pas brisé le cœur.

Alice fut stupéfaite :

- Je pensais que vous aviez convenu...

- Oh! ce n'était pas formellement entendu. Elle avait dit qu'elle viendrait. Papa et moi l'avons attendue.

Il y avait une pièce de théâtre à la télévision et comme son téléphone était coupé, on ne pouvait la joindre.

- N'êtes-vous pas allée à sa boutique voir ce qu'il en était?

- Je vous ai expliqué que nous regardions cette pièce à la télé. Ensuite, papa s'est rendu au Boadicea pour boire une bière. Je lui ai recommandé de se renseigner pour savoir si Nesta n'était pas là, mais il ne l'a pas vue. A vingt-deux heures je me suis couchée.

Franchement, Mrs. Fielding, je ne me souciais pas d'aller dans Helicon Lane le soir, avec ces morts que l'on déterrait.

- Eh bien, soupira Alice, c'est un vrai mystère.

Avant d'envoyer la bague à Nesta et ignorant où elle se trouvait, j'ai demandé à tout le monde à Salstead.

Personne ne connaissait son adresse.

De l'autre côté de la table, la patience d'Harry semblait être à rude épreuve. La grosse femme déclara :

- Je suppose que rien ne pourra m'empêcher d'aller au Boadicea pour y prendre un repas convenable en sortant d'ici.

- A vos risques et périls, dit Harry en se levant pour revenir près d'Alice. - Il lui tapota l'épaule :

- A votre place, je ne m'inquiéterais pas trop de tout cela, murmura-t-il. En revanche, vous avez besoin d'un véritable repas. Je vous trouve une petite mine depuis quelque temps.

- Je me sens bien.

Se penchant un peu plus, il lui prit la main en la serrant et dit à voix basse :

- Si quelque chose n'allait pas -n'importe quoi -

vous viendriez me voir, n'est-ce pas, Alice?

- Vous savez bien que je ne suis jamais malade, Harry.

Il secoua la tête, accentua la pression de sa main et la relâcha. Etonnée, elle le regarda se diriger vers la table où Mr. Feast encaissait les repas. Harry était médecin. Son médecin. Pourquoi avait-elle eu l'impression qu'il ne faisait pas du tout allusion à quelque chose de physique dans ce qu'il semblait craindre pour elle?

- Vous disiez que c'était un mystère, reprit Daphné

Feast, eh bien, je vais vous confier quelque chose : il y avait beaucoup de mystères dans la vie de Nesta.

Alice répugnait toujours à prêter l'oreille à des racontars. Elle désirait seulement savoir où était Nesta et pourquoi elle se cachait.

- D'abord, il y avait un homme dans sa vie.

- Allons donc!

Nesta avait été fidèle à la mémoire de son mari au point de continuer à porter le deuil trois ans après sa mort. Un jour, bien sûr, elle se remarierait, une femme aussi jolie et aussi jeune ne pouvait rester seule éternellement, mais une aventure sordide?

Nesta avait été très solitaire. C'était même pour cela et pour la sauver de la compagnie de gens comme Mr. Feast qu'Alice s'était fait un devoir de la fréquenter.

- Elle n'a pas voulu me dire qui c'était, poursuit Daphné, elle a seulement précisé que c'était quelqu'un d'important à Salstead et que les gens auraient un choc quand ils le sauraient. Je suppose qu'il était marié et qu'il avait une bonne raison pour que cette liaison ne fût pas connue. Nesta affirmait qu'il serait obligé de l'épouser un jour. Nous en avons souvent ri ensemble.

- Cela paraît vraiment incroyable, protesta Alice.

- Il y avait autre chose de curieux. Rien à voir avec sa vie amoureuse. Avez-vous jamais remarqué

ses sourcils?

- Ses sourcils?

- Vous pensez que je suis folle, hein? Non, vous n'avez pas dû le remarquer. Eh bien, quand elle est arrivée ici, elle avait d'épais sourcils blonds et de très longs cils.

Oui, Nesta avait des sourcils bien arqués et de longs cils retroussés. Ses cheveux blonds étaient également abondants et très souples.

- Naturellement, elle s'épilait les sourcils. Un jour, je lui fis remarquer qu'elle avait eu la main un peu lourde. Elle prétendit qu'elle allait les laisser repousser.

- Eh bien?

- Ils n'ont pas repoussé. C'est tout. Elle les dessina au crayon. Un jour je suis allée la voir alors qu'elle ne m'attendait pas et ça m'a fait une drôle d'impression. Elle s'était démaquillée et elle n'avait plus de cils ni de sourcils. Je peux vous avouer que cela m'a donné la chair de poule, Mrs. Fielding.

Daphné avait manqué sa vocation, pensa Alice, elle aurait eu sa chance sur les planches dans un rôle de Boris Karloff femelle.

- Mais ses cils étaient très longs et fournis.

- Ils étaient faux, déclara Daphné, je ne plaisante pas.

Ainsi, la pauvre Nesta souffrait d'alopécie. C'était affreux quand on songeait à quel point elle était fière de son apparence.

- Merci, Daphné. J'espère qu'elle va revenir, dit Alice en enfilant ses gants.

- Lorsque vous la verrez, vous pourrez lui dire de venir chercher ses affaires.

- quelles affaires?

- Elle a demandé à Snow de porter une malle chez nous avant son départ. Je suppose qu'elle contient des vieilleries et de ces puzzles pour enfants dont elle raffolait, mais vous pouvez lui dire que ça m'embarrasse.

- Je lui ferai la commission.

L'ennui d'être une Whittaker était que tout le

monde s'attendait toujours à vous voir prodiguer des largesses. Heureuse de penser que l'Oncle Justin ne connaîtrait jamais l'étendue de sa générosité, Alice prit deux billets d'une livre dans son portefeuille et les déposa sur la table devant Mr. Feast.

- Il y avait beaucoup de monde aujourd'hui, Mr. Feast.

Aussitôt, il se lança dans une longue diatribe sur le mode funèbre.

- C'est toujours la haute société et la classe laborieuse, comme vous avez pu le constater, Mrs. Fielding. La bourgeoisie préfère rester chez elle, bien au chaud, les deux pieds sous la table. C'est pourquoi j'ai toujours affirmé que le Front Populaire était irréalisable. La haute société et la classe ouvrière...

- Dites-moi, Mr. Feast, dans quelle classe me situez-vous? - Au son de la voix moqueuse de Jackie, Alice se retourna. -Je ne savais que faire des gosses, alors je les ai amenés pour leur montrer comment vivent les autres.

Alice se pencha et prit dans ses bras son neveu ,gé
de trois ans.

- Il devient lourd, Jackie! Alors, chéri, que penses-tu de ce drôle de déjeuner.

L'enfant lui mit ses bras potelés autour du cou :

- Je suis partial pour le fromage, hein maman?
- Partial?
- C'est le dernier mot qu'il a appris. Pose-le, Alice, il va te fatiguer.
- J'ai bien réfléchi, dit Alice, je vais retourner à Orphingham cet après-midi.
- Nous venons avec toi, crièrent ensemble Mark et Christopher.
- Vous le pouvez si vous le voulez, dit Alice en souriant, je serais ravie d'avoir une si charmante compagnie.
- Non, il faut d'abord qu'ils aillent chez le dentiste.

Se tournant vers sa belle-sœur, elle ajouta : - quel dommage que tu n'aies pas d'enfant, Alice. Si tu t'étais mariée il y a dix ans, tu aurais toute la compagnie que tu pourrais souhaiter!

Dix ans plus tôt, Andrew avait dix-neuf ans et était en deuxième année à Cambridge. Alice se demanda si Jackie s'était rendue compte de ce qu'elle disait, mais tandis qu'elle sentait le rouge monter à ses joues, sa belle-sœur ne montrait aucun embarras. Jackie, Hugo, Oncle Justin et tous les autres ne pensaient qu'à la chance d'Andrew, au pas rapide qu'il avait fait vers la fortune. Ils n'avaient jamais considéré ce qu'il avait perdu en épousant une femme au seuil de la maturité.

Elle prit les enfants par la main :

- Si vous êtes bien sages chez le dentiste, je vous promets qu'il y aura quelque chose de bon pour vous à Vair. Demandez à maman de vous y conduire à...

dix-sept heures trente.

- quel cercle vicieux, soupira Jackie, on passe son temps à leur remplir le ventre.

Alice se hâta vers sa voiture. Si elle se dépêchait, elle serait à Orphingham à quinze heures.

CHAPITRE IV

Il y avait foule à la poste. Alice dut faire la queue à l'un des trois

guichets. On avançait lentement. Son tour arriva enfin.

- J'ai adressé des lettres à une maison dans Chelmsford Road, expliqua-t-elle, mais en y allant hier, je n'ai pas trouvé cette maison qui s'appelle Saulsby et qui semble ne pas exister dans cette rue.

- Vous voulez dire que votre lettre s'est égarée, dit un jeune employé sans la regarder, s'il y a une erreur d'adresse, les lettres vous seront retournées si vous avez eu la précaution d'indiquer votre propre adresse au dos de l'enveloppe.

- Je ne pense pas que mes lettres se soient égarées.

J'ai reçu des réponses.

Il se décida à lever la tête.

- Dans ce cas, ce n'est pas à nous qu'il faut vous adresser. Le suivant, s'il vous plaît.

- Je connais le nom de la rue, insista Alice, je regrette que vous soyez aussi occupé.

- Il y a toujours beaucoup de monde le vendredi parce que les gens craignent la foule du samedi.

Cette logique acheva de la désarçonner.

- N'y a-t-il personne à qui je puisse m'adresser?

demanda-t-elle encore.

- Voyez Mr. Robson au guichet à côté.

Elle compta quinze personnes dans la queue de ce guichet et attendit cinq minutes sans que personne ait bougé.

Découragée, elle retourna à sa voiture et partit pour Chelmsford Road. La rue était déserte. Des feuilles mortes couraient dans le caniveau, poussées par le vent. Elle remonta la rue à pied, s'arrêtant pour exa-

miner toutes les plaques. Aucune maison ne portait de numéro et aucune ne s'appelait Saulsby. Un bruit venant d'une allée de la maison appelée El Kantara attira son attention. Une femme balayait des feuilles.

La grille était ouverte et elle lut une plaque en cuivre : Annexe de l'hôpital d'Orphingham. Maison des Infirmières.

- Je cherche une maison appelée Saulsby, dit Alice.

- Saulsby? Non, je ne connais pas, dit la femme d'une voix si basse qu'Alice dut s'avancer pour l'entendre; à moins que ce ne soit l'une des quatre maisons fermées qui sont promises à la démolition depuis si longtemps, chuchota-t-elle.

Pourquoi s'exprimait-elle de cette façon en se retournant pour regarder furtivement derrière elle vers les volets clos? Alice éprouva un petit frisson désa-gréable. Si seulement elle avait attendu jusqu'au lendemain pour venir avec Andrew.

- Non, ce n'est pas l'une des maisons, répondit-elle en regardant à son tour derrière elle, si bien qu'elle sursauta lorsque la femme reprit :

- Je m'excuse de parler si bas, mais nos infirmières du service de nuit dorment.

Alice faillit éclater de rire en revenant dans la rue.

Cette histoire lui montait vraiment à la tête. Bien s'ô, il y avait une explication toute simple. Il était ridicule de s'inquiéter.

Pendant qu'elle était entrée à l'intérieur des grilles, quelqu'un avait garé une bicyclette rouge près de sa voiture. Une bicyclette de facteur. O' était-il? Au même instant un portail s'ouvrit et le préposé sortit.

Il était jeune avec des cheveux blonds et un visage rouge.

- Dites-moi, demanda-t-elle, est-ce vous qui dis-tribuez régulièrement le courrier dans cette rue?

- Je suis affecté à ce secteur depuis deux mois, répondit-il.

- Avez-vous distribué des lettres à une Mrs. Nesta Drage adressée à une maison appelée Saulsby?

- Pas vraiment distribué. Il y a une demande d'avis de faire suivre le courrier, déposée à la poste à propos de Saulsby.

Elle le dévisagea, son cœur battant soudain plus vite. Enfin ce nom avait un sens pour quelqu'un.

- Pouvez-vous me dire o' les lettres de Mrs. Drage sont ré-expédiées?

- Eh bien, mais... je ne suis pas censé le répéter...

si cela se savait...

- Je ne veux pas vous causer d'ennuis, mais j'ai écrit à Mrs. Drage, je crains qu'elle ne soit malade et je voudrais seulement savoir o' vont mes lettres.

- C'est facile, dit-il, il est arrivé une lettre hier.

Alice acquiesça, elle l'avait postée le mardi soir.

-Je l'ai fait suivre au 193, Dorcas Street à Paddington.

Je le sais par cúur car le nom de ma mère est Dorcas.

Alice le remercia et inscrivit l'adresse. De Paddington, elle ne connaissait que la station de métro et ce joli coin appelé Petite Venise. Elle avait traversé

ce quartier ouest de la capitale en prenant le train pour la Cornouaille et se souvenait de rues qui n'avaient rien de résidentiel.

C'était sans doute l'explication la plus vraisemblable.

Nesta s'était installée dans un des quartiers les plus sordides de Londres et n'avait pas voulu le reconnaître.

Un certain snobisme, un désir de jeter de la poudre aux yeux de ses amis l'avait poussée à donner à Alice une adresse un peu plus reluisante.

Son cúur se serra en jetant un dernier regard sur Chelmsford Road. Nesta devait être venue à Orphingham en espérant y trouver un refuge. Chelmsford Road était l'endroit même qu'elle aurait choisi d'habiter si les circonstances avaient été différentes. Peut-être cela expliquait-il sa langueur et sa dépression.

Soudain, Alice se sentit toute excitée. Nesta devait être sauvée. L'amitié était un vain mot si elle s'arrêtait devant une aide matérielle. Alice sentit son carnet de chèques dans son sac. Pourquoi, oh! pourquoi, au lieu de faire de tels efforts pour sauver les apparences, Nesta ne s'était-elle pas confiée à elle?

- Je préférerais que tu n'y ailles pas.

- Mais pourquoi donc, chéri?

Elle était devant sa coiffeuse et se brossait les cheveux quand Andrew était entré, déjà prêt et un peu impatient. Dès qu'il eut appris son intention de se rendre à Paddington, il déclara qu'il l'accompagnerait, mais elle s'était récriée. Nesta avait sa fierté. Elle tolérerait qu'Alice se mêlât de ses affaires, mais pas Andrew.

- Fais comme tu voudras, mais tu seras bien avancée, Bell, si tu apprends qu'elle vit avec un homme.

- Nesta?

Il s'approcha d'elle et son visage apparut dans le miroir tandis qu'il posait la main sur son épaule.

- Tu es une telle enfant par certains côtés. Cela ne signifie pas que tu n'as pas de maturité et Dieu sait au contraire combien tu exagères ton âge, mais tu es innocente. Je me demande ce que tu feras si tu la trouves dans une chambre minable avec un homme.

Imagine Nesta en déshabillé noir et son amant qui ne prendra même pas la peine de se cacher.

- Tu n'es pas drôle, Andrew.

- Chérie, pardonne-moi, mais ne pourrais-tu oublier pour une fois ton carnet de chèques. L'argent ne guérit pas tous les maux.

Elle fut blessée et le montra.

- Veux-tu dire que j'ai une femme mercenaire et que je fais un Dieu de l'argent?

- Pas un Dieu, une clef pour ouvrir toutes les portes. Bell, pardonne-moi de te dire cela, mais tu te conduis comme une enfant. A propos, Jackie a amené

Mark et Christopher.

Soudain distraite, elle arrêta de se coiffer et fut honteuse de les avoir oubliés.

- Ne t'inquiète pas, je leur ai donné des bonbons.

Mark ne voulait pas s'en aller. Sais-tu ce qu'il a dit?

Restons, maman, je te donnerai six pence si tu me laisses ici.

- Suis-je ainsi?

- Tu es un ange.

Il se pencha pour l'embrasser sur le front. Troublée, elle leva la tête et leurs regards se croisèrent dans le miroir. Puis, tandis qu'elle soulevait à deux mains la masse abondante de sa chevelure, cherchant une façon plus flatteuse de se coiffer, il s'éloigna.

- qu'y a-t-il?

- Ne te coiffe pas ainsi, cela ne me plaît pas.

- Je pensais que cela me ferait paraître plus jeune.

- Je t'en prie, Bell, ne parle pas toujours comme si tu avais un ,ge canonique!

Tenant toujours ses cheveux en un souple chignon au-dessus de sa tête, elle se retourna pour lui faire face. A sa surprise, il poussa un soupir :

- Ce n'est pas si mal. Je suppose que je pourrais m'y habituer.

- Tu n'en auras pas besoin, l'ancienne coiffure est plus facile à réaliser. Rapidement, elle laissa retomber ses bandeaux et fixa ses cheveux avec quelques épingles.

Ecoute, chéri, est-ce que tu te sentiras mieux si je te promettais, quand j'aurai retrouvé Nesta, de l'aider sans lui donner d'argent?

- quelle autre aide pourrais-tu lui apporter?

- Si elle est dans le besoin, je pourrais la ramener ici.

- La ramener ici? Je préfère encore que tu lui donnes de l'argent plutôt que de l'adopter!

- Andrew! Tu as de ces mots! que veux-tu dire?

- Rien. Oublie ça.

Elle pressa ses mains sur son corps vieillissant.

Jackie était venue avec ses deux fils. Il n'était pas difficile d'imaginer le cheminement de son subconscient.

- Je suis prête, dit-elle d'une voix neutre, descen-dons.
- Dieu tout-puissant, dit Oncle Justin, cela prouve bien jusqu'où le service des postes est tombé. Si tu avais le moindre sens civique, Alice, tu irais rapporter cette histoire au directeur des postes. D'où avez-vous tiré ce sherry, Andrew? Je me trompe peut-être, mais je lui trouve un bouquet particulier à l'hémisphère sud.
- Eh bien, ce n'est pas possible, déclara Alice qui avait retrouvé son sang-froid, car il vient de Jerez. A ton avis, que dois-je faire pour Nesta?
- Ah! oui, Mrs. Drage. - Alice se souvint avec exaspération qu'il devait connaître les gens depuis au moins vingt ans avant d'utiliser un prénom. - Une jolie femme agréable à regarder. Pas du tout le genre de personne que l'on s'attend à trouver dans une boutique.
- J'imagine qu'elle avait des difficultés à joindre les deux bouts.
- Elle a emprunté de l'argent à Alice, dit Andrew et elle s'en voulut de le lui avoir confié, c'était avant notre mariage. Je crains qu'il n'y ait une répétition et c'est l'une des raisons pour lesquelles je pense qu'il vaut mieux qu'Alice ne la voie pas.
- Elle m'a remboursée, dit Alice, de plus, ce n'était pas une somme importante.
- Deux cents livres, tu trouves que ce n'était pas important!
- Il n'y a pas de quoi en faire un plat, déclara Oncle Justin de façon inattendue. Je suis heureux de pouvoir dire qu'il m'est arrivé de lui fournir une petite aide à l'occasion.

Stupéfaite, Alice le dévisagea. Il se tenait très droit, sans s'appuyer au dossier de son fauteuil. Sa mai-greur et ses épaules carrées le faisaient paraître dix ans plus jeune que son âge. Ses cheveux étaient gris mais abondants. Le temps avait eu peu de prise sur son visage émacié. Il avait des poches sous les yeux, mais pas de rides. De tous les hommes de Salstead, il était le plus grand. Comme elle se demandait si elle oserait lui poser la question, Andrew demanda :

- Et peut-on savoir si vous avez récupéré vos avances?

La réponse ferait toute la différence. Tandis qu'elle attendait, partagée entre la terreur et la curiosité, la porte s'ouvrit et Pernille apparut toute souriante.

- Ah! s'écria Oncle Justin, le dîner est prêt. J'espère que vous nous avez préparé une de vos spécialités Scandinaves, j'aime beaucoup ces petites choses crous-tillantes avec des asperges.

- Des Krustaders, Mr. Whittaker.

- C'est cela, des crustathers. Il faudra en donner la recette à Mrs. Johnson.

Trop loin de lui pour le prévenir de ne plus poser de questions indiscrètes, Alice lança à Andrew un regard chargé d'affectueuse colère. Mais il ne dit plus rien et son oncle semblait se délecter à l'avance du repas.

Elle ressentit un brusque désir de voir passer cette soirée et cette nuit afin de pouvoir se rendre au 193, Dorcas Street à Paddington.

CHAPITRE V

Un kaléidoscope vert, gris et rose se mit à tourner devant ses yeux de plus en plus vite et, comme elle pensait perdre son équilibre, les couleurs se réajustèrent dans le décor de la salle de bain. Le carrelage gris, un rectangle de savon vert, trois serviettes roses posées sur une barre de métal brillant. La fenêtre ressemblait à un carré de tissu avec ses barreaux blancs coupant le ciel sombre du petit matin. Tout était en place maintenant, mais le malaise persistait.

Alice s'assit au bord de la baignoire. Elle ne se rappelait pas avoir jamais été aussi malade.

Il devait être très tôt. Le froid qu'elle ressentait pouvait n'avoir aucun rapport avec la véritable température. Les frissons qui la secouaient parurent s'accroître lorsqu'elle posa les mains sur les éléments du chauffage central. Dans le miroir au-dessus du lavabo, son visage lui parut vieilli et elle sentit la bile lui remonter à la gorge. Elle n'eut que le temps de se pencher.

Lorsque le spasme se fut apaisé, la laissant pâle et tremblante, elle retourna dans la chambre. Andrew dormait. Le petit jour de ce matin hivernal lui permit de distinguer un visage juvénile avec une main qui s'enroulait autour de l'oreiller comme celle d'un enfant. Elle se glissa doucement près de lui, effrayée à l'idée de lui laisser voir l'ignominie de son état.

Alice n'était jamais malade. quelque chose dans le dîner de Pernille devait l'avoir incommodée. La salade de crevettes peut-être ou les

Krustaders. Andrew avait ouvert une bouteille de bordeaux sec " Entre deux Mers " mais elle n'en avait bu qu'un demi-verre.

Ensuite, ils avaient mangé des chocolats apportés par Oncle Justin.

Elle s'écarta d'Andrew. L'idée même de la nourriture lui soulevait le cœur et des frissons lui faisaient claquer des dents. Elle pressa les mains sur son dia-phragme, espérant calmer la nausée. Peut-être était-ce le yaourt dont elle était devenue si friande dernièrement et qu'elle mangeait tous les soirs avant d'aller se coucher.

En se remémorant l'aspect gélatineux du pot dans lequel elle avait plongé la cuillère, elle dut repousser les draps et courir à travers la pièce pour gagner la salle de bain.

Naturellement, elle avait réveillé Andrew. Elle s'accrocha au lavabo, consciente de sa présence derrière elle.

- Retourne te coucher, dit-elle d'une voix rauque, je ne veux pas que tu ne me voies ainsi.

- Ne sois pas stupide.

- Cela va se passer.

- Pourquoi ne m'as-tu pas appelé, Bell? Depuis combien de temps es-tu malade?

Elle fit couler l'eau froide et s'en aspergea les mains et le visage.

- Des heures, dit-elle, je ne sais plus...

- Viens, dit-il en la prenant par la taille, je vais demander à Pernille de te préparer du thé.

- Laisse-moi seule, Andrew, fit-elle en se laissant tomber sur le lit, je ne veux pas que tu assistes à cette déchéance.

- Chérie, ne sois pas absurde! N'es-tu pas ma femme, c'est-à-dire la chair de ma chair?

C'était une phrase d'un de ses romans victoriens favoris qu'il prononçait souvent d'un ton mi-ironique mi-sincère.

- Je vais chercher Pernille.

Elle ne put boire le thé. Il refroidit dans la tasse posée sur la table de

chevet.

- Pernille, demanda-t-elle d'une voix faible, d'où venait ce yaourt que j'ai mangé hier soir?

La jeune Danoise redressa les oreillers.

- J'en ai pris un paquet chez Mr. Feast.

- En avez-vous mangé?

- Moi? Non, merci bien. Personne n'en mange que vous à la maison.

Andrew entra doucement avec les journaux du matin.

- Te sens-tu mieux, chérie?

- Non, ça ne va pas, Andrew. Pourrais-tu télé-

phoner à Harry?

- Juste parce que tu es un peu fatiguée!

Il s'assit au bord du lit et écarta une mèche blonde du front de sa femme.

- Tu vas aller mieux dans un moment.

- Je dois me rendre à Londres cet après-midi.

- Dans ce cas, mieux vaut appeler Harry. Je suis sûr qu'il ne te permettra pas de sortir, chérie. Il fait très froid.

- Il ne pourra probablement pas venir avant la fin de ses consultations.

- Ne t'inquiète pas, dit-il ironiquement, il viendra.

Tu sais fort bien que s'il y avait une épidémie de peste bubonique dans le pays, c'est ici qu'il accourerait en premier.

La jalousie que montrait Andrew était plus salulaire que le meilleur des remèdes.

Andrew l'embrassa sur le front. Il se baissa pour ramasser le livre qu'il lisait la veille et descendit.

Harry vint en fin de matinée. Elle rougit un peu en le voyant entrer. La prophétie d'Andrew se véri-fiait. La peste était une exagération, mais nul doute qu'il n'ait commencé ses visites par elle.

- Comment vous sentez-vous, Alice?

- Plutôt mieux maintenant, mais j'ai été terriblement malade cette nuit, Andrew a dû vous le dire.

Il la regarda sans rien manifester.

- Il m'en a touché un mot au téléphone. Je ne l'ai pas dérangé en arrivant. Il lisait au salon.

" On dirait qu'il parle de Néron se distrayant pendant que Rome brûlait ", pensa-t-elle avec rancœur.

La jalousie d'Andrew était la réaction naturelle d'un mari amoureux. Celle d'Harry était pathétique.

- Je suppose que le dîner de Pernille était trop riche, dit-elle.

Il lui plaça le thermomètre dans la bouche et lui prit le pouls; puis il enleva le thermomètre et s'approcha de la fenêtre.

- Ce n'est rien de sérieux, n'est-ce pas, Harry? Je veux aller à Paddington cet après-midi.

Il secoua le thermomètre d'un geste sec.

- Paddington? J'espère que vous ne comptez pas partir en voyage?

Curieux comme pour tout le monde Paddington représentait une gare.

- Vous ne devez pas songer à sortir aujourd'hui.

Restez au lit, je viendrai vous voir demain. Vous avez probablement un virus quelconque. Je vous ai trouvée pâlotte hier.

- Est-ce pour cela que vous m'avez demandé de venir vous voir si quelque chose n'allait pas?

Il rougit comme un adolescent.

- Naturellement.

Dans ses meilleurs moments, Harry était toujours gauche. En le regardant ranger ses instruments, Alice songea qu'il était à Salstead depuis dix ans. Elle avait perdu le compte du nombre de fois où il lui avait demandé de l'épouser et cependant, malgré cela, leurs relations n'avaient pas été au-delà d'une franche amitié.

Jamais il ne l'avait embrassée ou prise dans ses bras.

Elle eut envie de sourire en pensant qu'en dépit de son amour et de ses offres de mariage, leur amitié

n'avait pas changé de nature. Ayant toujours joui d'une bonne santé, Alice n'avait jamais eu à faire appel à lui professionnellement.

- J'espère que je ne vais pas être malade longtemps, dit-elle.

- Voici une visite, fit-il en se retournant.

C'était Hugo; emmitouflé dans une grosse écharpe, il entra sur la pointe des pieds dans la chambre de sa sœur et lui posa un paquet sur l'estomac.

- Des raisins, déclara-t-il. Bonjour, Harry.

- Comment as-tu su que j'étais malade?

- Les nouvelles courent vite dans notre bonne ville. Jackie a rencontré Pernille Madsen en faisant ses courses. - Il se frotta les mains en se laissant lourdement tomber au pied du lit : - Tu es mieux là. Il fait un froid à vous geler les...

- Très bien, Hugo, dit Alice en riant, nous avons compris. Au revoir, Harry, je vous remercie d'être venu. - Il hésita, sembla attendre... quoi? qu'espérait-il lui entendre dire? Il ne faut pas penser que parce que je suis une amie... voyant son sourire se figer, elle bafouilla : - Je veux dire, il ne faut pas négliger vos autres malades pour moi.

Il ne répondit pas tout de suite, puis il dit sèchement :

- qu'est-ce qui vous fait penser que vous êtes différente de mes autres patients, Alice?

Hugo se mit à tousser bruyamment en retirant son écharpe. Alice était horrifiée.

- Je ne voulais pas... vous savez ce que je...

- Je regrette. Oubliez cela. - Il eut un sourire con-traint : -Je vais laisser l'ordonnance à Miss Madsen.

Soignez-vous bien, ajouta-t-il avant de sortir.

- qu'est-ce qui lui prend? demanda Hugo.

- Je l'ignore.

- Il est toujours aussi épris de toi. C'est clair comme de l'eau de roche.

- Peu importe, fit-elle avec impatience. Oh! Hugo j'ai tellement envie de me lever pour aller à Londres, crois-tu...

- Non. Ce serait aller au-devant d'une bonne pneu-monie.

- Tu n'accepterais pas d'y aller à ma place, je suppose.

- Il n'en est pas question. Nous avons quelqu'un pour déjeuner. Pourquoi diable tiens-tu tellement à y aller?

Elle lui expliqua ce qu'elle avait appris du facteur et il se mit à rire de la ruse de Nesta.

- C'est bien d'une femme! Vous tirez toujours des conclusions d'une simple adresse. Jackie choisit nos hôtels de vacances d'après leur nom et quand nous arrivons le Miramar se trouve être un hôtel de troisième ordre.

- Mais Saulsby n'existait même pas!

- Je ne vois pas pourquoi elle s'est donnée la peine d'écrire. Elle aurait aussi bien pu disparaître sans donner signe de vie.

Oui, pourquoi pas? La seconde lettre s'expliquait par la réception du paquet, mais pourquoi Nesta avait-elle écrit une première fois? Elle ignorait qu'Alice eût sa bague. Il était bizarre qu'après un mois de silence, elle se fût manifestée juste au moment où Alice avait eu l'intention de faire paraître un avis de recherche.

C'était, en tout cas, une remarquable coïncidence.

- Je n'ai gardé aucune de ses lettres, mais je me souviens de ce qu'elle écrivait. La première disait quelque chose comme ça : Chère Alice, juste quelques lignes pour vous dire que je suis provisoirement installée, mais je ne compte pas rester longtemps ici. Je ne pense pas que nous nous reverrons, mais je vous remercie pour ce dernier dîner

et pour tout le reste.

Mon bon souvenir à Andrew et à votre oncle.

- Une lettre tout à fait ordinaire. Elle te dit l'essentiel.

- Elle ne m'apprend rien du tout, soupira Alice.

La seconde était encore plus laconique : Merci pour la bague, ci-joint deux livres pour couvrir vos frais.

Il y a même une autre anomalie dont je viens de m'aviser, Hugo. J'avais réglé Cropper, mais n'en avais pas parlé dans ma lettre. La facture était de deux livres et c'est exactement la somme que Nesta m'a envoyée!

- Coïncidence?

- Eh bien... oui, sans doute. Elle poursuivait en disant : Ne prenez pas la peine de me répondre, car je n'ai jamais été une bonne correspondante. C'était exprimé avec plus de tact, naturellement, et elle terminait avec ses amitiés pour Andrew et Oncle Justin.

- Elle avait un faible pour lui.

quelque chose se noua au creux de son estomac.

- que veux-tu dire?

- Je parle de Justin.

- Oh! fit-elle en s'efforçant de sourire, qu'est-ce qui te fait penser cela?

- Elle lui envoyait une fleur pour sa boutonnière tous les matins.

- Là, tu fais du roman, Hugo. Les fleurs de l'Oncle Justin proviennent du jardin.

- Penses-tu! En tout cas, pas depuis deux ans. Ta chère petite Nesta aimait bien les hommes. - Il eut un petit sourire vaniteux pour ajouter : - Elle m'a fait des avances une fois.

- quoi!

- Allons, Alice, tu sais ce qu'il en est. Elle avait gardé les enfants un soir et je l'ai raccompagnée chez elle en voiture. Elle a insisté pour que je descende parce qu'elle avait peur dans le noir. Tu n'ignores pas à

quel point elle se montrait toujours languissante.

Elle s'est accrochée à mon bras et j'ai dû la soutenir pour l'empêcher de tomber, alors elle a versé quelques larmes en me confiant combien elle se sentait malheureuse et m'a supplié de ne pas la laisser seule. Je l'ai aidée à monter jusqu'à son appartement, puis j'ai allumé toutes les lumières, après quoi je peux bien t'avouer que je me suis sauvé en vitesse.

Comme Alice le dévisageait sans répondre, il se hâta d'ajouter :

- Le plus drôle, c'est qu'après cela, chaque fois que nous nous trouvions seuls - par exemple, si nous nous rencontrions par hasard dans la rue -

elle me parlait... Ah! bon sang! c'est difficile à expliquer... elle se conduisait comme si nous avions eu une aventure ensemble et que nous voulions la garder secrète. Elle y faisait allusion et insistait en prétendant que Jackie ne devait jamais l'apprendre. Et pourtant, il ne s'était rien passé. Je me suis souvent demandé ce qui serait arrivé si elle s'était trouvé un jour seule avec Jackie dans un de ses moments de dépression malade.

Alice fut choquée.

- Dépression malade? Entends-tu par là qu'elle avait l'esprit dérangé? Oh! non, Hugo, je pense que cela venait seulement de sa solitude et peut-être d'une sorte d'envie. - Voyant qu'il haussait les épaules, elle poursuivit : - Je crois que nous n'avons jamais mesuré à quel point elle était seule. Un jour, elle m'a confié que la mort de son mari avait été pour elle une véritable amputation et qu'une partie d'elle-même était maintenant dans la tombe avec lui.

- que de grands mots! Elle avait l'art de manier les clichés!

La porte s'était ouverte et Andrew se tenait sur le seuil, un plateau à la main. Alice se redressa, surprise par cette entrée inopinée.

- Oh! chéri, tu es méchant!

- Tu as meilleure mine, Bell, dit-il en s'approchant du lit, tes joues sont moins pâles.

D'un mot, il pouvait lui donner l'impression qu'elle était une beauté. Elle sentait son sang couler plus vite.

Machinalement, elle effleura ce dont elle était le plus fière : son cou blanc, sans ride, et ses longs cheveux défaits.

- Je crois que je boirais bien un peu de café.

- Je t'ai amené un autre visiteur.

Il se pencha pour l'embrasser. Embarrassé, Hugo se détourna.

- que t'arrive-t-il donc? demanda de la porte Oncle Justin.

Alice remarqua le bouton de chrysanthème à son revers et se souvint des roses aux tiges enrobées de papier d'argent qui avaient orné sa boutonnière l'été

dernier.

- Il paraît que j'ai attrapé un virus.

- Un virus? Je me demande ce que nous faisons tous ici!

Avec ostentation, il sortit un mouchoir blanc qu'il déploya et posa sur son nez et sa bouche.

- Je suppose qu'un virus est le nouveau nom à la mode pour désigner la grippe.

- Je vais me lever dès que j'aurai bu mon café, déclara-t-elle.

La réponse de son oncle l'étonna :

- A ta place, je ne le ferais pas, fit-il en s'asseyant sur la chaise placée devant la coiffeuse, le plus loin possible du lit. Tu as Andrew pour veiller sur toi et Pernille pour s'occuper de la maison. Ce n'est pas comme si tu avais quelque chose à faire.

Peut-être valait-il mieux en effet rester chez elle.

Tout le monde s'accordait pour lui conseiller de garder le lit. Le café était fort et amer. Elle les regarda par-dessus le bord de sa tasse.

Harry n'avait pas affirmé qu'elle avait un virus. Il avait seulement insinué qu'elle pouvait en avoir un.

Il n'avait pas non plus prétendu qu'elle avait de la température. Oncle Justin avait raison d'assimiler le virus à la grippe. Bien entendu, ces nausées qui lui soulevaient le cœur n'étaient pas naturelles mais

maintenant qu'elles étaient passées, elle se sentait bien et presque gaie.

En buvant son café, une pensée étrange lui vint.

C'était ainsi que Nesta avait été, alternativement malade et bien portante. Seulement la maladie de Nesta s'était portée sur son esprit et non sur son corps. Nesta souffrait d'une dépression malade, avait dit Hugo. Pourquoi Alice était-elle soudain tombée malade alors qu'elle était sur le point de retrouver Nesta?

Le malaise revint comme une vague de fond, drainant tout le sang de son visage. Elle sentit un grand frisson la parcourir.

Hugo et son oncle discutaient au sujet de l'usine.

Seul Andrew remarqua sa p,leur. Il lui prit la main et la tint dans les siennes jusqu'à ce que le spasme se f't calmé.

Elle se laissa aller contre ses oreillers, épuisée et inexplicablement effrayée.

CHAPITRE VI

Le lundi matin, dès qu'Andrew fut parti, elle se leva.

Après deux jours de lit, elle se sentait encore fatiguée, mais en dépit de sa lassitude, elle n'éprouvait aucune envie de dormir. Les malaises s'étaient dissipés la laissant languide et proche des larmes. Elle n'avait aucun appétit et ne désirait que des aliments liquides, et encore, même les yaourts, dont elle était devenue si friande depuis quelque temps, lui paraissaient amers et le thé lui br'lait la gorge.

Cependant, elle n'était pas vraiment malade. Harry était revenu le dimanche et avait apaisé ses craintes.

Ce n'était qu'un méchant petit virus qui n'osait pas se manifester, avait-il prétendu. Malgré ces paroles ras-surantes, elle n'avait pas aimé son regard. Elle y lisait la surprise, un doute et de l'inquiétude.

L'air lui ferait du bien. Il était regrettable que le vent f't aussi fort. Il soufflait en rafale sur les plus hautes branches de Vair. Elle mettrait un vêtement chaud et porterait une écharpe sur la tête. De plus, il faisait toujours moins froid et on était mieux abrité à Londres qu'à la campagne.

La pensée que dans moins de deux heures elle reverrait Nesta lui insuffla une nouvelle énergie. Bien entendu, la maison de Dorcas Street ne devait pas être bien reluisante. Sans doute, Nesta n'y avait-elle qu'une chambre modeste. Dans ce cas, Alice devrait faire un effort pour cacher sa consternation. Si Nesta était à son travail, comme ce serait probablement le cas, elle demanderait l'adresse à sa propriétaire et irait chercher Nesta pour l'emmener déjeuner. Elle songea vaguement à prendre un taxi pour se faire conduire au Savoy où elles seraient servies par un sommelier déferent.

- quand je serai partie, dit-elle à Pernille, vous téléphonez au Dr Blunden pour l'informer que je me sens si bien qu'il n'a pas besoin de revenir.

- Je ne sais pas très bien me servir du téléphone, Mrs. Fielding.

La jeune Danoise avait le teint mat, plus foncé que ses cheveux et des yeux aussi bleus que ceux d'un chat siamois.

- Alors vous avez besoin de vous entraîner, dit Alice d'un ton ferme. Je vais vous ramener des timbres pour votre frère. Est-il toujours collectionneur?

Un frais sourire détendit le joli visage :

- Oh! oui, Knud est un fameux philatéliste.

Le dernier mot fut prononcé avec emphase.

- Dans ce cas, je n'oublierai pas.

Elle devrait aussi faire un cadeau à Nesta. Elle se demanda pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt.

Cela ne lui ressemblait pas de rendre visite à quelqu'un les mains vides.

Alice croyait sincèrement connaître Londres parce qu'elle avait vécu toute sa vie à trente kilomètres de la capitale. En réalité, elle connaissait moins cette ville que certains touristes. Elle n'avait vu le centre de Londres que de la vitre d'une voiture. Certains quartiers lui étaient familiers, ceux où se trouvaient les théâtres et d'où l'on voyait la Tamise, entre la Tour de Londres et Westminster Bridge.

À l'âge de dix ans, elle avait su le nom de tous les ponts dans l'ordre, comme elle savait compter jusqu'à vingt en français.

En fait, elle connaissait Londres aussi bien que la plupart des Anglais. Cette connaissance se limitait aux deux ou trois rues où elle faisait ses achats.

Elle prit le métro à Liverpool Street en se souvenant qu'elle avait souvent fait ce trajet avec Nesta.

Elles descendaient toujours à Marble Arch et conti-nuaient à pied en regardant les vitrines.

Les goûts de Nesta étaient coûteux. Le noir qu'elle portait toujours ne permettait pas la médiocrité et parfois, Alice lui avait glissé quelques livres en pre-

nant soin que la vendeuse ne le vît pas. Il semblait si cruel de ne pouvoir acheter les robes sombres qu'elle continuait à porter par respect pour la mémoire de son mari. En ces occasions, Alice ne s'achetait rien pour elle et se contentait de suivre Nesta.

Aujourd'hui, elle n'avait pas de guide. Cependant, il était facile d'offrir un cadeau à quelqu'un d'aussi joli que Nesta. Un flacon de parfum, une écharpe en soie blanche avec des dessins noirs.

Alice sortit de la boutique de luxe et arrêta un taxi.

C'était la deuxième fois de sa vie que cela lui arrivait à Londres. Le chauffeur accepta ses directives sans broncher. Elle se sentit brave et plutôt sophistiquée.

Londres n'était qu'une ville comme une autre.

Une fois Marble Arch franchi, elle fut perdue, ne sachant plus où elle se trouvait. Elle s'appuya contre les coussins et ferma les yeux. La fatigue se faisait sentir et en même temps une sorte de vertige encore trop faible pour annoncer le retour de ses malaises.

Elle se redressa et regarda par la vitre.

Elle était presque arrivée à destination. Au tournant d'une rue, elle aperçut une plaque avec le nom Dorcas Street. C'était donc là que vivait Nesta.

Le quartier n'était ni sordide, ni romantique. Des maisons hautes s'alignaient en longue file, avec un toit terrasse. Toutes avaient un portique et de petits balcons en fer forgé. Cette rue sans arbre était

d'un gris uniforme rendu plus triste par un ciel bas.

Le taxi s'arrêta devant le 193. Elle aperçut deux gros piliers et quelques marches. Après avoir réglé

la course, elle descendit et ce ne fut qu'en voyant s'éloigner le taxi qu'elle songea qu'elle aurait dû lui demander d'attendre.

Avec un soupir, elle s'approcha des marches. Lentement, elle leva la tête et son regard tomba sur un tube de néon où brillait le nom Endymion Hôtel.

Tout recommençait. Pendant un bref instant son esprit enregistra l'image folle d'une nouvelle note de réexpédition, toute une série de notes, la renvoyant d'une maison à une autre, en long et en large dans tout le pays. Non, c'était impossible, elle cédait stupidement à la panique.

Debout devant la porte, elle regardait toujours le nom de l'hôtel lorsque subitement un spasme lui souleva l'estomac avec une violence telle qu'elle dut s'accrocher à la rampe pour ne pas tomber.

Elle se raidit, prit une aspiration et gravit les marches avant de pousser la porte vitrée.

Parce qu'elle s'était attendue au pire, sa première impression fut une agréable surprise. L'hôtel avait été modernisé récemment. Les portes victoriennes avaient été doublées de panneaux en bois, les tapisseries du plafond avaient disparu sous un coffrage en polystyrène et le sol était recouvert d'un nouveau revêtement de carreaux noirs et blancs.

Derrière un bureau en plastique jaune se tenait un homme penché sur un registre. Les portes s'étaient ouvertes silencieusement et il ne vit pas Alice tout de suite. Comme elle hésitait, quelqu'un entra par une porte du fond. Une femme à l'opulente chevelure blonde.

Son malaise et sa timidité cédèrent la place à l'excitation et Alice s'approcha du bureau.

- Pouvez-vous me dire si Mrs. Drage est là?
- Pas pour le moment. Elle ne réside pas ici.
- Mais vous la connaissez. Elle est venue dans votre hôtel, n'est-ce pas?

Il regarda son sac en crocodile et le paquet élégant contenant le

cadeau de Nesta.

- Je n'ai pas vu Mrs. Drage depuis... environ trois mois. Il est curieux que vous le demandiez. Je ne me serais pas souvenu d'elle avec tout ce va-et-vient que nous avons ici, mais Mr. Drage est venu lui-même il y a moins d'une demi-heure.

Alice dut s'accrocher au bord du bureau pour ne pas tomber et ne put s'empêcher de s'écrier :

- Mr. Drage? Mais, elle est veuve! Il n'y a pas de Mr. Drage.

L'employé ne sourcilla pas. Etouffant un b,illement, il haussa les épaules en disant avec philosophie :

- Pas possible! Eh bien, vivons et laissons vivre les autres. Elle s'est peut-être remariée. «a la regarde, n'est-ce pas?

Le téléphone sonna. Il décrocha et répondit tandis qu'Alice le regardait avec désarroi. Nesta n'était pas venue à l'hôtel Endymion depuis trois mois, mais son courrier l'avait suivie d'Orphingham à l'hôtel Endymion.

Pendant que l'employé parlait au téléphone, Alice sortit son carnet et tourna les feuillets. Ao^ot. Nesta avait quitté Salstead le 8 ao^ot. Elle mit ses lunettes et lut :

Vendredi 7 ao^ot : Pernille fatiguée. Harry prétend qu'elle a le mal du pays et que je dois essayer de la distraire. Nesta pour dîner. Temps très chaud.

Samedi 8 ao^ot : Départ de Nesta. Il pleut.

- Mrs. Drage est-elle venue ici le 8 ao^ot?

Il raccrocha et demanda :

- Faites-vous partie de la police?

- En ai-je l'air?

Peut-être que les auxiliaires féminines de la police s'habillaient comme elle quand elles n'étaient pas en uniforme. Dès qu'elle eut posé la question, elle regretta de ne pas avoir bluffé. Au fait, combien pouvait-on offrir à un homme pareil pour lui soutirer des renseignements?

- Si c'est son adresse que vous désirez, je l'ignore.

Mr. Drage est venu pour retirer son courrier.

- Son courrier?

La voix d'Alice parut rauque, comme si quelqu'un d'autre s'exprimait à sa place.

- Oui. Eh bien, si c'est tout, veuillez m'excuser, j'ai du travail.

Le malaise revenait. S'efforçant de le surmonter, elle insista :

- Je vous en prie...

Sortant son portefeuille, elle se refusa à voir l'image d'Andrew et de l'Oncle Justin et posa un billet de cinq livres sur le bureau.

Pendant un instant, le jeune homme ne bougea pas, puis il eut un sourire complice :

- qu'a-t-elle fait?

- Rien du tout. Je cherche seulement à la retrouver.

- Ah bon!...

Il ouvrit le registre sur lequel il écrivait quand Alice était arrivée et le compulsa.

- Le 8 août, dites-vous? Mrs. Drage avait retenu une chambre pour la nuit, mais elle n'est pas venue.

Mr. Drage a téléphoné pour annuler la réservation.

Nous ne l'avons pas vue depuis, mais nous avons reçu du courrier pour elle. quatre lettres et un petit paquet.

- Est-ce cela que vous avez remis à l'homme qui est venu tout à l'heure?

- J'ai tout remis à Mr. Drage, oui.

Un homme important de Salstead avait dit Daphné...

si seulement elle pouvait avoir une description de ce Mr. Drage...

- Je suppose que vous le connaissez, dit-elle.

- Bien s'ê. Il vient ici pour le week-end avec sa femme depuis je ne sais combien de temps. Ils arri-vaient de la campagne, quelque part dans l'Essex.

Le cúur d'Alice se mit à battre plus fort. Cet homme devait être quelqu'un qu'elle connaissait.

- Alors, vous devez l'avoir bien regardé, vous étiez seul avec lui ce matin...

Soudain, elle s'interrompit. Il venait de se lever d'un air agressif. Il était petit et avait un visage déli-

cat de fille.

- O' voulez-vous en venir, cria-t-il d'une curieuse voix de fausset, qu'est-ce que vous voulez insinuer?

Alice n'avait aucune idée de ce qu'il voulait dire, mais elle sentit qu'il se passait quelque chose d'étran-ge et de terrible. Avec un petit cri apeuré, elle s'éloigna à reculons, poussa la porte et sortit précipitamment.

Un taxi. Il lui fallait trouver un taxi, s'éloigner au plus vite de cet endroit horrible. Serrant le cadeau de Nesta entre ses mains moites, elle remonta Dorcas Street en courant et arriva enfin dans une rue plus passante.

Après la réaction extraordinaire de l'employé de l'hôtel, ce fut un réconfort de se retrouver au milieu de gens ordinaires. Cependant, il était étrange et même effrayant de constater combien de femmes ressemblaient à Nesta. Les mêmes hauts talons claquaient sur le trottoir. Partout, c'étaient les mêmes jolis mi-nois de poupée aux lèvres bien dessinées, encadrés de cheveux blonds coiffés " à l'ange ", les mêmes yeux aux paupières enduites de mascara bleu. Elle prit alors conscience de ce qu'elle avait plus ou moins su depuis longtemps. C'était là ce qui était supposé être le type idéal de beauté féminine : cette blondeur, cette fragilité, ce teint de porcelaine. Voilà ce qui séduisait la majorité des hommes, même si parfois ils en plai-santaient.

Elle se mêla à la foule des petits fantômes blonds.

Fantômes? qu'est-ce qui lui avait fait penser à ce mot? Elle frissonna.

Le premier taxi qui passa était occupé: Le second s'arrêta. Après cette matinée désastreuse, elle ne pouvait se résoudre à prendre le métro.

- Pouvez-vous me conduire à Liverpool Street?

Dans son portefeuille, les billets étaient aussi réconfortants qu'une drogue.

Ma pauvre Bell, dit Andrew en souriant, j'aurais souhaité être là. J'aurais voulu voir ta tête quand il t'a prise pour une auxiliaire de la police!

- Ce fut un moment affreux.

Elle alla tirer les rideaux, écartant de son univers, le jardin, la nuit sombre et la lune rousse qui se levait sur Vair Place.

- Je suppose qu'il va falloir que j'abandonne les recherches.

Andrew poussa le sofa devant le feu et glissa un coussin sous la tête de sa femme avant de s'asseoir près d'elle.

- Tu " supposes "? Je croyais le mystère résolu.

- Il ne l'est pas vraiment. En tout cas, pas entièrement. Comment Nesta a-t-elle pu m'écrire et me remercier de lui avoir envoyé une bague qu'elle n'avait pas encore reçue? Et pourquoi cet homme n'est-il passé

à l'hôtel Endymion que ce matin pour chercher le courrier? C'est... une coïncidence par trop fantastique.

- Ce le serait si tu n'oubliais quelque chose.

Elle leva la tête pour le regarder et il se pencha pour lui embrasser le bout du nez.

- Tu ignores si les lettres et le paquet étaient les tiens, n'est-ce pas?

- Mais je... naturellement, je n'ai pas demandé d'où

ils provenaient, j'ai seulement présumé...

- C'est bien ce que je dis. Si elle se sert de cet hôtel comme d'une boîte aux lettres, il a pu y avoir des dizaines de lettres. Son bon ami peut fort bien passer une fois par semaine pour prendre son courrier.

- Ce n'est pas l'impression que j'ai eue, chéri.

Je suis certaine qu'il voulait dire que c'était sa première visite et qu'il lui avait remis toutes les lettres.

Andrew eut un geste d'impatience qu'il contrôla aussitôt.

- Comment peux-tu parler d'impression alors que tu reconnais toi-même que tu étais fort mal à l'aise.

Ton jugement a pu être faussé.

Comme la lumière des chandelles, un feu de bois est flatteur. Elle sentait les flammes jouer sur son visage, puis elle se rappela qu'elle ne s'était pas re-poudrée et n'avait pas remis de rouge à lèvres depuis le matin. Pourquoi Andrew la scrutait-il ainsi?

- Tu étais malade et nerveuse. Ne sous-estime pas ton imagination, Bell.

- Oui, tu as raison. Tu as toujours raison.

Elle replia ses jambes sous elle et laissa aller sa tête sur l'épaule de son mari. Le livre qu'il lisait reposait sur les coussins. C'était un livre avec une couverture en cuir brun et le titre gravé en lettres bleu-vert.

Elle regarda la main d'Andrew s'en emparer. Il y avait de l'amour et en même temps quelque chose de furtif dans la façon dont il le posa sur ses genoux.

- Vas-y, dit-elle en riant, tu peux lire si tu en as envie, je ne te dérangerai pas.

Ce besoin de lecture ressemblait à une évasion.

Pourquoi Andrew avait-il besoin de s'évader? " Il était fatigué, pensa-t-elle, ce n'était qu'un réflexe naturel. "

La cheminée était entourée d'étagères couvertes de livres. Les Trollope, chroniques cléricales et politiques, avaient la place d'honneur sur la troisième étagère. Toute la série politique avait la même couverture en cuir brun. Elle sourit en songeant qu'elle n'avait encore jamais vu la collection complète sur l'étagère. Andrew avait toujours au moins un livre en main ou sur sa table de chevet.

Elle le regarda, mais il était déjà plongé dans sa lecture. N'était-il pas bizarre de lire et relire les mêmes romans? Il devait les savoir par cœur. Elle se demanda quelle importance avait pour lui le monde que

ces livres représentaient? Ce monde devait être réel pour lui, et faire partie de ses pensées quotidiennes.

Ils lui fournissaient une source de métaphores et lui servaient de guide pour s'exprimer.

En se faisant ces réflexions, elle eut la soudaine conviction que pour être sa véritable compagne, elle devrait prendre connaissance de ce monde. Ce serait ce que les gens appelaient " avoir des choses en commun ". Il fallait bien cela pour compenser certains désavantages que vous ne pouvez surmonter, comme la différence d'âge ou le fait de ne pas avoir d'enfant.

Elle se leva. Il tourna une page en souriant à une phrase qui avait retenu son attention. Ainsi détendu, perdu dans un monde intérieur, indifférent à ce qui l'entourait, il paraissait terriblement jeune. Beaucoup plus jeune qu'il ne l'était réellement. Elle eut brusquement conscience de ses trente-huit ans.

La porte de la salle à manger était ouverte. En traversant le hall, elle regarda dans la pièce obscure dont la large baie vitrée donnait sur le verger. Il était désagréable de penser qu'elle s'était assise sur cette pelouse, sous ces arbres, déjà une grande fille lisant des livres d'adultes alors qu'Andrew n'était pas encore né.

Elle monta dans sa chambre et alluma la lumière au-dessus du miroir de sa coiffeuse, puis elle chercha dans le tiroir le seul b,ton de rouge qu'elle posséd,t.

Levant la tête, son regard rencontra son image dans le miroir. La pièce n'était pas très éclairée, derrière elle les meubles étaient dans l'ombre. A part son visage, le miroir ne reflétait que des formes vagues.

Ses cheveux étaient décoiffés et tombaient en mèches blondes sur son front. Etonnée, un peu alarmée, elle recula en fermant les yeux. Au bout d'un moment, elle les ouvrit et ressentit la même impression étrange. Son propre visage semblait à la fois dif-

férent et familier. Il paraissait plus rond, plus p,le, dénué d'intelligence et en même temps plus jeune car le teint était clair et les yeux brillants.

- Ressaisis-toi, dit-elle à haute voix.

Mais ces mots ne firent qu'accentuer la... la quoi?

L'hallucination? La ressemblance?

Elle repoussa ses cheveux et se recoiffa. En dessinant ses lèvres, l'illusion s'estompa. Avec un soupir de soulagement, elle se redressa.

Elle était à nouveau elle-même.

CHAPITRE VII

Un vent mauvais soufflait du nord et s'engouffrait en sifflant sous les arches du pont. A l'entrée de la bretelle, les barricades avaient été retirées et à

leur place un long ruban de satin blanc était tendu.

Malgré le froid, une foule s'était rassemblée pour assister à l'ouverture officielle de la route : des enfants de l'école primaire dirigés par un instituteur harassé, des vendeuses et des employés profitant de la pose du déjeuner, quelques ménagères avec leur panier à provisions.

Derrière le ruban se tenaient : le délégué du ministère des Transports qui se trouvait être une femme, Justin Whittaker qui était président du Comité de l'autoroute, le président du conseil municipal et un invité d'honneur qui n'était là que pour regarder, applaudir et, plus tard, déguster le saumon fumé et le poulet rôti avec les personnalités officielles au Boadicea.

- Il n'est aucun habitant de Salstead, disait Justin Whittaker, qui ne considère l'ouverture de cette bretelle comme une bénédiction. Au nom de la population tout entière, je n'hésite pas à déclarer que nous assistions, avec une crainte sans cesse grandissante, au passage quotidien des voitures et camions qui ébranlaient nos monuments historiques justement fameux.

Andrew pressa le bras d'Alice en chuchotant :

- Abrégeons, abrégeons!

- Chut!

- Or, cette bretelle ne nous privera pas de la circulation nécessaire à la prospérité de notre ville puis-que la route ainsi détournée conduit au centre de la ville. La création de cette nouvelle voie fait honneur à nos ingénieurs. Non seulement c'est une des plus modernes qui soit, mais elle a permis de conser-

ver à Helicon Lane sa beauté originelle dont nous pouvons à juste titre nous enorgueillir.

Une pluie glacée s'était mise à tomber. Justin Whittaker releva le col de son pardessus tandis qu'à côté

de lui, la déléguée du ministère des Transports s'em-mitouflait dans ses fourrures en serrant le bouquet de violettes qui lui avait été remis par les enfants des écoles. Elle prit les ciseaux qu'on lui tendait et coupa le ruban.

- Je déclare la nouvelle route de Salstead ouverte, fit-elle d'une voix curieusement haut per-chée.

Andrew murmura à l'oreille d'Alice :

- Dieu la protège et tous ceux qui circuleront dessus.

Elle se mit à rire en lui serrant la main.

La représentante du gouvernement retourna vers son automobile. Le chauffeur lui ouvrit la portière, retourna s'asseoir à son siège et démarra aussitôt, suivi par la Bentley de Justin Whittaker, la Rolls du président du conseil municipal et ainsi de suite jusqu'à

la mini de l'assistant de l'Inspecteur de la Santé Publique.

- Allez-vous assister au déjeuner? demanda Alice à Harry Blunden.

- Je ne fais pas partie des dignitaires. Les médecins généralistes n'ont droit à aucune considération particulière.

- J'ai deux invitations, dit Alice, c'est du véritable népotisme car je suis une Whittaker, mais Andrew doit retourner à l'usine. - Elle s'avisa soudain que sa réflexion ressemblait étrangement à une invitation à prendre la place d'Andrew et elle déclara précipitamment : - Naturellement, je n'y vais pas.

- Allez-vous mieux, Alice? demanda Harry d'un ton plein de sollicitude, Miss Madsen m'a téléphoné

hier pour me dire que vous vous sentiez bien.

- Mes malaises sont presque passés.

- Je reviendrai vous voir dans un jour ou deux si vous le permettez.

Andrew ouvrit la portière de la Sprite en disant :

- Je ne crois pas que ce sera nécessaire. -Voyant Harry rougir, il enchaîna : - Nous pourrons toujours vous appeler si... ma femme a besoin d'une autre ordonnance. - Il poussa Alice dans la voiture avec quelque brusquerie et conclut : - Nous allons apprécier le triomphe de nos jeunes ingénieurs.

La bretelle conduisait à l'autoroute par un angle aigu. A l'intérieur de cet angle on apercevait l'extré-

mité d'Helicon Lane. Se disant qu'elle n'était pas venue là depuis le départ de Nesta, Alice se retourna.

Les branches de Salstead Oak balayaient le ciel comme les crins d'un gigantesque balai. Elle eut juste le temps de distinguer la boutique avec ses doubles vitrines. L'enseigne avait été enlevée. Elle soupira en voyant l'image s'estomper dans la buée qui se formait sur la vitre.

La route s'étendait entre des portions de terre nue.

Une barrière avait été dressée contre la nef de l'Eglise St. Jude et il ne restait plus rien du vieux cimetière.

Il était déplaisant de penser que la nouvelle route passait sur ce qui avait été une terre consacrée. Alice secoua la tête :

- Je ne peux plus aller à ce déjeuner maintenant.

- Je ne vois pas pourquoi.

- Comment le pourrais-je après ce que j'ai dit à

Harry? " Et après ce que tu lui as dit ", pensa-t-elle avec rancune.

- Tu peux très bien avoir changé d'avis au dernier moment. Pernille n'aura rien préparé pour toi. -

Jetant un coup d'oeil dans le rétroviseur, il ajouta :

- Il faut que je me dépêche si je veux éviter les embouteillages.

Toujours indécise, elle descendit dans High Street.

Il y avait beaucoup de monde. que lui importait qu'on le vît la prendre dans ses bras et l'embrasser sur la bouche? Ils étaient encore en lune

de miel et cela conti-nuerait jusqu'à ce que tous les deux soient vieux, si vieux que leurs neuf années de différence d'âge n'aient plus la moindre importance. Encore radieuse du baiser reçu, elle entra au Boadicea.

Il y avait déjà foule dans le hall. Un serveur s'approcha avec un plateau. Elle prit un verre contenant un liquide ambré dans lequel flottait un zeste de citron. A travers la porte vitrée, elle aperçut les tables avec leur nappe blanche et leur décoration de dahlias. Une porte s'ouvrit et une serveuse entra. En même temps une odeur d'ail lui parvint.

Alice posa son verre, le cœur soudain retourné. Elle dut se retenir à une table et se détourna pour éviter la sollicitude de Mrs. Graham dont le mari dirigeait l'établissement.

Comment pouvait-elle envisager de déjeuner en compagnie dans l'état où elle se trouvait? Avant d'avoir terminé le premier service, elle serait obligée de se lever, la serviette sur ses lèvres. Mieux valait partir avant qu'on ne lui posât des questions.

Elle se fraya un chemin jusqu'à la porte. Dehors, un vent violent l'assailait. Elle venait de se mettre à l'abri sous le porche de la boutique de Mr. Cropper quand l'Oncle Justin et les personnalités officielles arrivèrent et descendirent de voiture. Il ne la vit pas. Elle garda le dos tourné, regardant sans les voir les bagues et les bracelets dans la vitrine.

Dès qu'elle se sentit un peu mieux, elle se mit à remonter High Street. Le vent continuait à souffler par rafale. Il y avait plus de huit cents mètres pour gagner Vair House et Andrew avait gardé la voiture.

L'autobus qui desservait le quartier avait été dévié

pendant les travaux de l'autoroute et n'avait pas encore repris son service régulier. La seule personne qui aurait pu l'aider était Harry, mais elle ne pouvait aller le voir maintenant. Elle devait rentrer à pied.

Elle parcourut encore une vingtaine de mètres et eut l'impression que ses jambes ne pouvaient plus la porter. Des frissons la secouaient. Alice n'avait jamais été sérieusement malade et ce qu'elle ressentait aujourd'hui la remplissait de panique. Haletante, elle s'arrêta devant la pelouse du monument aux morts et se laissa tomber sur un banc. Il n'y avait qu'une chose à faire : louer une voiture. Après quelques minutes

de repos, elle irait jusque chez Snow.

Le bourdonnement de ses oreilles cessa. Elle se leva et reprit sa marche.

SALSTEAD AUTOMOBILES

avec ou sans chauffeur.

Location de voiture

C'était là qu'elle avait loué les voitures pour son mariage.

Le bureau consistait en une hutte en bois entourée de grosses voitures luxueuses. Perché sur un tabouret, son chapeau repoussé en arrière, le propriétaire mangeait un sandwich en lisant un exemplaire du Daily Mirror. Il se leva en la voyant entrer.

- Oh! Mr. Snow, je ne me sens pas très bien, je me suis demandée si...

- Prenez une chaise, Mrs. Fielding, vous êtes p,le comme un linge. Là, asseyez-vous... et maintenant, si vous voulez m'en croire, vous prendrez un petit verre de cognac.

- Oh! non, jamais je ne...

- C'est radical pour l'estomac.

Sans tenir compte de ses objections, il prit une bouteille sur une étagère et un verre remarquablement propre.

- Tenez, cela va vous réchauffer le cúur.

- Merci, vous êtes très aimable.

L'effet fut immédiat. Contre toute attente, le cognac ne lui br°la pas l'estomac mais lui apporta une chaleur apaisante qui lui parcourut tout le corps.

Mr. Snow avait escamoté son sandwich et se tenait près de la fenêtre en sifflotant.

- N'avez-vous pas eu des nouvelles de Mrs. Drage dernièrement?
demanda-t-il tout à coup.

- Eh bien...

- Vous étiez si amies que je me demandais... Vous sentez-vous mieux?
- Beaucoup mieux, merci. Pourquoi me parlez-vous de Mrs. Drage?
- Oh! c'est une question d'affaires, Mrs. Fielding, mais je ne voudrais pas vous ennuyer avec cela maintenant.
- Nullement, racontez-moi tout.

Il ouvrit un registre sur son bureau.

- C'était le 7 ou le 8 août... elle avait loué un de nos véhicules pour transporter des affaires chez Feast.

Elle nous avait également demandé de venir la chercher le 8 août à huit heures du matin précises pour la conduire à la gare. Elle devait passer la nuit chez les Feast et revenir chez elle de bonne heure pour surveiller le déménagement. Je me suis rendu moi-même à sa boutique, mais elle était déjà partie sans laisser d'explication.

- En êtes-vous certain?
- Les déménageurs étaient là. Cox de York Street.

Les portes étaient ouvertes et je suis monté. Len Cox était là. Il m'a appris qu'il était arrivé à sept heures et avait trouvé les clefs sur la porte. Tout était préparé et prêt à être emporté. Je n'étais pas très content, je peux vous l'avouer car j'avais refusé

deux courses pour lui rendre service. Le samedi est toujours une journée très chargée. De plus, elle me devait le transport de ses affaires chez Feast.

- Je vais vous régler cela tout de suite, dit Alice en sortant son carnet de chèques. Je suppose que Mrs. Drage aura changé d'idée et aura oublié qu'elle avait retenu une voiture.
- Sans doute. Je ne pense pas qu'elle ait agi de propos délibéré. Ce qui est curieux, c'est qu'elle m'avait téléphoné à dix-sept heures pour me recommander d'être à l'heure. Ah! non, je n'étais vraiment pas content.
- Je vous comprends, balbutia Alice.

Ce nouvel incident était tout à fait imprévu. Bien entendu, il était possible que Nesta ait oublié. Sa dépression nerveuse la rendait instable. Mais cela ne plaisait guère à Alice. Elle-même perdait un peu la tête, car ce ne fut qu'en se retrouvant dans la rue qu'elle se souvint

du but de sa visite à Mr. Snow.

Elle s'arrêta devant un magasin et sortit son carnet.

Le 8 août : départ de Nesta. Il pleut. Elle se souvint que le 7 août avait vu la fin d'une longue période de sécheresse. Ce jour-là, elle s'était levée tôt. La pluie l'avait réveillée. Ecartant les rideaux, elle avait dit à Andrew :

- Il pleut à verse, l'allée est complètement noyée.

Comment pouvait-elle être certaine que c'était bien ce samedi-là? Parce qu'Andrew avait répondu :

- Les meubles de Nesta vont être mouillés.

Si l'allée était noyée sous l'eau, il devait avoir plu depuis des heures. Helicon Lane était loin de la gare.

Nesta n'avait pu y aller à pied. Et, cependant, elle n'avait pas attendu Cox à sept heures.

Alice se remit à marcher. Elle reconstruisait dans sa tête l'emploi du temps de Nesta ce dernier soir.

Au milieu de l'après-midi, Mr. Snow avait transporté

" les affaires " de Nesta chez Mr. Feast. A dix-sept heures, Nesta avait téléphoné pour lui recommander d'être à l'heure le lendemain matin. Elle avait dû passer ensuite le reste de l'après-midi à préparer le déménagement. Puis elle était sortie faire ses visites d'adieu.

Mr. et Mrs. Graham au Boadicea, Harry, sans doute -

il avait été son médecin - Hugo et Jackie. Oncle Justin pour finir à Vair House où elle avait dîné.

Elle avait paru très fatiguée et plus déprimée que jamais. Il faisait chaud et elle ne portait pas de veste sur sa robe plissée noire. Alice se souvenait que ses chevilles étaient enflées au-dessus de ses chaussures en vernis noir. Elle était montée pour aller dire au revoir à Pernille dans sa chambre, puis elle était revenue partager le soufflé raté avec eux. Peu après vingt heures, Andrew l'avait raccompagnée chez elle.

- Pourquoi ne pas rester ici cette nuit, avait proposé Alice en voyant Nesta si fatiguée et les larmes aux yeux.

- Il est trop tard pour changer mes dispositions.

J'ai convenu de coucher chez les Feast.

Cette nuit-là, on avait procédé à l'exhumation des cercueils. La discrétion même avec laquelle ce travail était effectué la nuit ajoutait à l'atmosphère macabre.

De sa chambre, Nesta aurait vu les b,ches tendues et entendu les coups de pioche. Et pourtant, elle n'était pas allée chez les Feast. Etait-il possible qu'elle ait oublié cet arrangement comme elle avait oublié la voiture qu'elle avait commandée? Daphné avait précisé

que son téléphone était coupé.

- Je vais chez les Feast, avait-elle déclaré avant de partir avec Andrew.

Mr. Feast était occupé à empiler des cartons de crème contre un mur tapissé, comme la station de métro de Covent Garden, avec des carreaux blancs et kakis.

Il paraissait plus maigre que jamais avec sa blouse de travail. Pour la première fois, elle s'avisa de sa ressemblance avec Abraham Lincoln.

- Puis-je dire un mot à Daphné, Mr. Feast?

- Si c'est au sujet de la campagne pour la faim dans le monde... - Il regarda autour de lui avec un geste d'excuse. - Ceci est davantage mon rayon.

- Non, c'est quelque chose de personnel.

- J'espère que les nouveaux yaourts vous con-viennent. Nous avons changé de marques, mais ils sont très bons.

- Oh! oui, ils sont parfaits.

Se tournant vers l'arrière-boutique, il cria :

- Daph! Mrs. Fielding veut te voir. Montez, Mrs. Fielding, je m'excuse d'avance pour le désordre. Désirez-vous prendre des yaourts aujourd'hui? Je vais vous en préparer un paquet. C'est excellent pour la santé. Je l'ai toujours affirmé : mangez peu et vous vivrez vieux.

Daphné apparut à la porte.

- Voilà papa relancé!

- Il me donne l'impression d'être vertueuse car je n'ai pas assisté au déjeuner officiel.

- Voulez-vous prendre quelque chose avec moi?

Alice secoua la tête. La seule vue du p,té de porc entamé lui soulevait le cúur.

- Vous m'avez dit que vous aviez des affaires de Nesta et je pensais... Daphné, pourriez-vous me les montrer?

- Il s'agit d'une sorte de caisse... En fait, elle est dans la chambre de papa qui s'en sert comme d'une table de nuit.

La chambre de Mr. Feast était une pièce longue et étroite donnant dans High Street. La rue était anor-

malement calme et dénuée de toute circulation. Bien s'òr! L'autoroute était ouverte et le plan fonction-nait!

- La voici, dit Daphné.

Alice se retourna. Elle vit seulement un divan bas avec ce qui ressemblait à une table recouverte d'une nappe sur laquelle étaient posés quelques magazines, La Chine d'aujourd'hui; le journal de l'Association des Nations Unies, un réveille-matin, une lampe de chevet et quelques fioles de médicament.

Elle fit un pas en avant et sursauta. Dehors, une sirène s'était mise à hurler.

- C'est seulement une ambulance. Encore un chauff-fard sur l'autoroute.

Seulement une ambulance? Pourquoi cette sirène lui avait-elle semblé être un lubugre avertissement?

Elle regarda le véhicule blanc tourner en direction de l'autoroute. Un peu assourdie, elle retourna son attention vers la table.

- Mais c'est une malle, s'exclama-t-elle, une grosse malle.

- Je vous ai prévenue qu'elle avait laissé beaucoup d'affaires?

En effet, c'était une vieille malle en bois, démodée, qui, à l'origine,

avait été peinte en brun. Sous la nappe, on distinguait une grosse serrure.

- Est-elle fermée à clef?

- Je l'ignore. Daphné se pencha pour examiner la serrure. Oui, je ne peux pas l'ouvrir.

- Je me demande si nous ne devrions pas...

Elle hésita et tout ce qui l'avait alarmée lui revint à l'esprit : ces lettres qui n'avaient pas été reçues et auxquelles on avait répondu. L'hôtel Endymion, l'homme qui se faisait appeler Mr. Drage, la voiture commandée qui était venue en vain.

- Je suppose qu'elle n'a pas besoin de tout cela, dit Daphné, autrement elle ne l'aurait pas laissé ici.

que peut-il bien y avoir là-dedans? - Elle essaya de soulever la malle par ses poignées de cuir sur le côté.

- Oh! que c'est lourd!

- Nous pourrions faire venir un serrurier... à

moins que votre père...

- Papa ne peut pas laisser le magasin, mais je peux toujours essayer...

- Vous?

A Vair quand on avait besoin d'un ouvrier, on faisait appel au chauffeur de l'Oncle Justin. Si c'était un travail nécessitant un spécialiste, celui-ci était appelé de Salstead. Personne, et surtout pas une femme, n'aurait eu l'idée d'essayer de crocheter une serrure.

- Il suffit d'avoir un tournevis, déclara Daphné.

Alice s'assit sur le lit et la regarda fouiller dans la boîte à outils qu'elle était allée chercher. Les yeux de furet de Daphné la troublaient.

- qu'a-t-il bien pu lui arriver? -Les premières vis étaient déjà enlevées par les mains expertes de la jeune fille. Là, Daphné s'arrêta, les yeux brillants : -

Vous ne croyez pas qu'elle est là-dedans, coupée en morceaux comme dans les films d'horreur?

- Bien s'œr que non, dit Alice avec fermeté, ne soyez pas sotte.

Une nausée lui souleva le cúur. L'appartement de Mr. Feast sentait le lait aigre.

- Allons-y, dit Daphné, s'il y a quelque chose de f,cheux je vous préviens que je serai malade. Vous n'avez pas l'air d'aller très bien vous-même.

Alice respirait un peu plus vite en se frottant ses mains glacées. Pourquoi Daphné avait-elle de si horribles pensées? Il ne pouvait y avoir rien de " f,cheux "

dans cette malle.

Daphné poussa un petit grognement moqueur et souleva le couvercle.

CHAPITRE VIII

Alice eut un petit rire nerveux. La malle était remplie de vêtements.

Sur le dessus, il y avait une chemise de nuit noire et du linge. Daphné en sortit une brassée qu'elle jeta sur le lit. Venaient ensuite des robes, des jupes, des blouses, un costume tailleur à carreaux blancs et noirs, quatre manteaux.

- Toutes ses affaires, s'étonna Alice, mais... c'est impossible!

Daphné continuait à fouiller au fond de la malle.

Elle sortit plusieurs paires de chaussures soigneusement enveloppées dans des étuis en plastique.

- Regardez, Mrs. Fielding, il y a là toutes ses chaussures! Ah! non, elle en avait une paire en vernis noir.

Elles ne sont pas là.

- Elle les portait le soir o' elle est venue à la maison. Je les ai remarquées parce que les talons étaient très hauts et qu'elle avait les chevilles enflées.

Daphné se pencha encore et sortit une boîte plate recouverte de chevreau noir marquée aux initiales N.D. Avant qu'Alice ait pu l'en empêcher, Daphné avait ouvert la boîte et un subtil parfum vint chatouiller les narines d'Alice. Ensemble, elles contemplèrent des rangées de flacons, de pots contenant crèmes, lotions, fards pour les

yeux, laque pour les cheveux, vernis à

ongle, limes.

- C'est ce que nous appelions autrefois un " vanity-case ", dit Alice, sa boîte à maquillage.

- C'est curieux qu'elle ait laissé tout cela. Ses plus belles chaussures ainsi que ses manteaux. Auriez-vous jamais imaginé qu'elle partirait avec sa petite robe d'été sans même prendre son manteau en orlon blanc?

- Alors, quel manteau a-t-elle mis le samedi matin?

- Elle n'a pas d° en mettre. Elle n'en avait que quatre. Mrs. Fielding, je connais la garde-robe de Nesta aussi bien que la mienne. Il nous arrivait d'échan-ger des affaires.

- Mais alors... Daphné, qu'a-t-elle emporté avec elle?

- Si vous voulez mon avis, rien d'autre que ce qu'elle avait sur le dos. Il ne manque que sa robe plissée noire qu'elle portait le vendredi. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle a laissé ses plus jolis vêtements. Elle avait mis de l'argent de côté

pour s'acheter ce costume tailleur à carreaux et l'avait payé trente livres.

- Pourquoi aussi avoir tout envoyé ici? J'aurais compris qu'elle emporte une robe ou un tailleur pour le lendemain puisqu'elle devait passer la nuit ici.

- Eh bien, c'est facile à comprendre. Je vous ai dit que nous échangeons nos vêtements. Je suppose qu'elle voulait que nous fassions un tri. Vous savez combien elle aimait le noir.

- Elle était en deuil, Daphné.

- Mon úil! Elle prétendait qu'elle avait trouvé

le noir si seyant aux obsèques de son mari qu'elle ne l'avait plus quitté. Si vous me permettez de vous le dire, Mrs. Fielding, vous êtes bien naÔve. Comme je vous l'expliquais, elle avait l'intention de faire des échanges. J'ai une petite robe en lurex noir sur laquelle Nesta avait jeté son dévolu depuis longtemps.

Comme elle n'est pas venue, j'ai pensé qu'elle avait changé d'idée.

- Mais que porte-t-elle en ce moment? Elle n'a pas pu vivre pendant près de trois mois avec une seule robe et une seule paire de chaussures!

Vivre? Il fallait des vêtements pour vivre et, si vous étiez Nesta, il fallait surtout ce précieux coffret à maquillage qui sentait le musc et les lilas.

Elle referma brusquement le couvercle.

- A moins, dit Daphné, qu'elle n'ait trouvé un riche ami qui lui ait entièrement renouvelé sa garde-robe.

" Dans ce cas, songea Alice, elle aurait s'rement donné l'ancienne à Daphné et elle n'aurait pas essayé

de marchander pour avoir cette malheureuse petite robe en lurex. "

- Sa lingerie est dans un drôle d'état, remarqua Daphné en fourrageant dans les sous-vêtements.

Alice avait déjà remarqué combien ce linge était mal tenu : dentelles h,tivement reprises, coutures dé-faites, bretelles dé cousues, retenues

par des épingles, élastiques détendus...

- Nesta ne se souciait que de ce qui se voyait, reprit Daphné, je ne regrette pas qu'elle ne soit pas devenue ma belle-mère, bien que nous ayons bien ri de ce projet à l'époque.

- Votre belle-mère? s'étonna Alice, je ne me suis jamais doutée...

Jusque-là Mr. Feast lui avait semblé appartenir à

une autre génération et voilà qu'elle s'avisait, sans plaisir, qu'il n'avait peut-être pas plus de dix ans de plus qu'elle.

- Je suppose que personne n'a rien soupçonné.

Nous avons connu Nesta aux réunions de la Chambre de Commerce. Papa avait pris l'habitude de la reconduire chez elle après chaque assemblée. Elle lui plaisait beaucoup, mais ça n'a pas marché pour une raison ou une autre. Personnellement, je ne crois pas aux mariages où il y a de grandes différences d'âge.

Alice se détourna en espérant que Daphné n'avait pas remarqué qu'elle rougissait.

- On ne s'est pas fâché pour cela. En tout cas, Nesta et moi sommes restées bonnes amies. A mon avis, elle avait en vue quelqu'un de plus huppé que papa. Il en a éprouvé quelque dépit. C'est drôle d'être jaloux à son âge. que croyez-vous que je doive faire de ces affaires, Mrs. Fielding?

- Les conserver, que pouvez-vous faire d'autre?

Daphné se méprit sur sa pensée. Saisissant un des manteaux, elle l'enfila et parada dans la pièce. Horrifiée, Alice balbutia :

- Je ne voulais pas dire...

Elle se tut. Une pile de soutiens-gorge et de jupons venaient de tomber par terre. Au même instant, Mr. Feast surgit sur le seuil de la chambre et les consi-

déra avec colère.

- Comment me trouvez-vous? demanda Daphné

en pirouettant. Elle n'avait pas vu son père et sursauta en se trouvant

nez à nez avec lui.

- O' as-tu trouvé ces affaires qui sont à eux autres?

demanda-t-il avec sévérité.

" Il doit éprouver une vive émotion pour s'expliquer si vulgairement " pensa Alice.

- Et que fais-tu avec ma table de nuit?

- Ce n'est pas une table, papa, c'est la malle de Nesta Drage. Nous l'avons ouverte, elle est remplie de vêtements.

Il s'agenouilla et se mit à entasser le linge et les robes, pêle-mêle dans la malle.

- N'as-tu aucun respect pour le bien d'autrui?

cria-t-il, cette malle nous a été confiée. Nous en sommes responsables. Voilà pourquoi le monde e'st dans cet état. Les riches se soucient peu des sentiments des petites gens. - Glacée d'horreur, Alice recula contre le mur. - Hitler et sa clique, hurla-t-il, le visage rouge de colère, tripotaient de leurs mains sales le bien des autres.

Avec un geste maladroit, Daphné retira le manteau.

Son père le saisit et le lui arracha.

- N'as-tu aucun sens moral? Est-ce ainsi que je t'ai élevée? Tu ne vaux pas mieux qu'une sale petite fasciste!

Il jeta le manteau dans la malle, rabattit le couvercle et remplaça la nappe et un exemplaire de La paix dans le monde en continuant à vitupérer :

- Voler des vêtements, si tu t'imagines que je vais tolérer cela dans ma maison.

- Calme-toi, pour l'amour du Ciel, dit Daphné, qu'est-ce que Mrs. Fielding va penser de toi?

- Mrs. Fielding?

Il parut seulement la remarquer pour la première fois.

- Allons, viens papa, tu sais que l'on t'attend à

Orphingham à quinze heures trente.

Le nom frappa Alice en plein désarroi. Sa tête se mit à tourner. Elle voulut se retenir, ses mains bat-tirent l'air, ses jambes fléchirent et elle perdit connaissance.

Les enfants étaient assis dans un coin de la grande pièce en désordre, occupés à manger des bonbons. Au-dessus de la cheminée le tableau abstrait semblait pendu de travers. C'était peut-être un effet d'optique.

La clarté de cette pièce familière lui fit mal aux yeux.

Sur le tapis, traînaient des jouets.

- Jackie?

- «a va mieux, Alice, ne t'inquiète pas. Mr. Feast m'a téléphoné et je t'ai amenée ici parce que c'était plus près.

- O' est Andrew?

- Au travail, bien entendu. Je voulais l'appeler mais tu as insisté pour que je ne le dérange pas.

- Oui, je me rappelle maintenant. Je pensais qu'il pourrait s'alarmer.

Elle essaya de sourire à Christopher qui recula.

Elle avait chaud dans sa robe froissée. Soudain, elle désira désespérément la présence d'Andrew et les larmes lui montèrent aux yeux.

- Cet affreux Mr. Feast a pris une colère terrible parce que nous avons ouvert une malle contenant toutes les affaires de Nesta. Oh! Jackie, je ne peux m'enlever de l'esprit son visage furieux avec son cou rouge qui se gonflait...

- C'est sa thyroïde, dit placidement Jackie, c'est pourquoi il est si maigre et si agité. Tu sais que je n'ai fait qu'une année d'internat à l'école d'infirmière, mais j'ai appris qu'avec une glande thyroïde trop active, vous deveniez comme Mr. Feast, et qu'en revanche, une hypertrophie de la glande thyroïde, -

ce que l'on appelle un myxédème - vous rend gras et adipeux.

- Il devait se rendre à Orphingham, dit Alice, savais-tu qu'il avait une

succursale là-bas? Je l'ignorais. Cela signifie qu'il connaît bien cette ville. Oh!

Jackie...

Elle s'interrompt en regardant les enfants.

- Va chercher un verre d'eau pour tante Alice, dit leur mère à son fils aîné.

- Jackie, je pense que Nesta est morte. Non, je ne le pense pas. Je le sais. J'en suis certaine. Une femme ne quitte pas sa maison le soir tard ou très tôt le matin avec une robe légère, sans manteau. C'était une vieille robe et Nesta était vaniteuse. Aussi misérable qu'elle ait pu être, elle ne serait pas partie ainsi vêtue.

De plus, il pleuvait à verse. Je ne crois pas qu'elle ait jamais quitté sa maison.

- Mais ses lettres!

- Ce n'est pas elle qui les a écrites. Pour commencer, elles étaient dactylographiées. Je n'y avais pas pensé, mais je crois que Nesta ne savait pas taper à la machine. Certes, ces lettres étaient signées, mais il est facile d'imiter une signature, surtout lorsqu'il s'agit d'un prénom.

- Cela signifierait...

Jackie hésita et se força à sourire en voyant Mark revenir avec un verre d'eau.

- Merci, mon chéri. Maintenant tu peux aller jouer dans ta chambre. Emmène ton frère avec toi et soyez sages.

Alice se redressa, prit son sac. Les visages moroses des enfants s'éclairèrent à la vue du billet.

- Tenez, allez vous acheter quelque chose.

- Et faites attention en traversant!

Après leur départ, les deux femmes se regardèrent avec l'embarras provoqué par l'incroyable suggestion de Jackie. C'était impossible. De telles choses ne pouvaient se produire dans un monde qui contenait également des tableaux abstraits et les jouets des gar-

çons sur le tapis.

- Suicide? suggéra Jackie.

- Elle n'aurait pas disparu. Cox ou Mr. Snow l'auraient trouvée le matin. De plus, si elle s'était tuée, pourquoi ces lettres?

- Crois-tu que quelqu'un l'a tuée?

Avant de répondre, Alice but un peu d'eau.

- Daphné m'a raconté que son père avait été amoureux de Nesta. Il était jaloux. Dans ce cas, il devait y avoir un autre homme. J'ai maintenant l'impression que Nesta jouait un jeu dangereux et se complaisait à les aguicher. C'est affreux, je le sais et je déteste ce genre de femmes, mais Nesta était ainsi. J'ai découvert des choses si horribles sur elle.

- quel genre de choses? demanda timidement Jackie avec un regard inquiet vers la porte.

- Elle avait beaucoup de toilettes élégantes mais des dessous dans un état épouvantable. Elle souffrait aussi d'alopécie et cela je ne le comprends pas car elle avait de si beaux cheveux. Tu m'as même conseillé un jour de me coiffer comme elle.

- Veux-tu dire que tu l'ignorais? Son chignon n'était pas à elle. C'était un postiche. On en trouve de semblable dans tous les grands magasins.

Alice ne répondit pas. Elle se demandait pourquoi elle avait toujours trouvé Nesta jolie. La beauté ne pouvait consister en une perruque, de faux cils et un maquillage savant! Était-ce seulement le désir désespéré de Nesta d'être belle, sa confiance en sa propre apparence qui avait poussé Alice à y croire aussi?

- Alice, demanda Jackie en allumant une de ses cigarettes de couleur, qu'a-t-il pu arriver à Nesta?

- Elle n'a confié à personne où elle allait. A l'épo-

que cela ne m'a pas paru bizarre et pourtant... Peut-

être partait-elle avec un homme. Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle a été tuée par quelqu'un de jaloux.

Tandis qu'elle parlait, son regard tomba sur une photographie

encadrée de Hugo. " Elle m'a fait des avances une fois ", avait dit Hugo, mais supposons que cela ait été le contraire? Oh! c'était absurde, ridicule. Comment pouvait-elle penser cela de son propre frère? Les gens mentaient toujours à propos de questions sexuelles. Elle avait lu cela quelque part et ça l'avait choquée, peut-être parce que c'était si vrai.

- Jackie, dit-elle d'une voix ferme, raconte-moi exactement ce qui s'est passé quand Nesta est venue ici vous dire au revoir.

- Je ne m'en souviens pas très bien, dit Jackie en fronçant les sourcils. J'étais en train de coucher les gosses et elle est restée seule avec Hugo.

Alice but un peu d'eau. Avaient-ils projeté de se sauver ensemble? Hugo avait souvent paru fatigué de son mariage et de ses enfants. Par son travail, il connaissait bien Orphingham. Elle se rappela qu'il avait refusé

de retourner à la poste.

- Elle avait l'air bouleversée en me disant au revoir, continua Jackie. Elle m'a embrassée ce qui était curieux car nous ne nous connaissions pas tellement, puis elle s'est sauvée en courant.

Mince et d'allure un peu garçonnière, le visage expressif et peu fardé, Jackie offrait un contraste complet avec Nesta.

- Je ne comprends pas pourquoi elle avait l'air si ému, répéta-t-elle.

- Peut-être se disait-elle que nous la jugerions sévèrement en apprenant la vérité.

Jackie haussa les épaules.

- Puisqu'elle partait, que lui importait ce que nous penserions. Après nous avoir quittés, elle est allée voir l'Oncle Justin.

- Elle m'a semblé calme quand elle est arrivée à

la maison, dit Alice. Pendant que je préparais le dîner, elle est montée voir Pernille avec Andrew. Elle est redescendue avant lui et j'ai remarqué qu'elle se tenait à la rampe. Je lui ai demandé si elle se sentait bien. Elle m'a répondu qu'elle avait pris deux comprimés d'aspirine. Je savais qu'elle était allée consulter Harry au sujet de sa dépression, mais il ne lui avait rien ordonné. Elle souffrait d'un mal psychologique.

Je l'ai vue glisser un petit flacon brun dans son sac.

En réalité, je n'y ai pas attaché d'importance. J'ai pensé que c'était de l'aspirine.

- Je me demande si cela n'aurait pas été plutôt des tranquillisants.

- Harry lui en avait prescrit il y a quelques mois

- ou du moins, elle l'avait prétendu -, mais cela ne lui avait pas réussi et elle ne les avait pas continués.

- quelqu'un d'autre avait pu lui en conseiller. Les gens sont souvent terribles, aussi bien les donneurs de conseils que ceux qui les suivent et avalent n'importe quoi. Je me souviens, par exemple, que ma mère prenait des comprimés quand elle est venue ici après la mort de mon père. Elle était très déprimée et son docteur lui avait ordonné un remontant. Eh bien, figure-toi que Hugo voulait prendre un de ces comprimés un soir où il avait eu des difficultés à l'usine. J'y ai mis bon ordre. D'abord, c'était un médicament avec lequel on ne pouvait manger de fromage.

- Du fromage? Jackie, qu'est-ce que cette histoire?

- Je sais que cela paraît curieux, mais c'est vrai.

C'est une drogue très connue dont j'ai oublié le nom et qui a pour caractéristique de faire monter la tension. Le fromage également.

- Nous avions un soufflé au fromage ce soir-là, murmura Alice, Nesta avait toujours bon appétit, mais elle n'en a pas mangé beaucoup. Du reste, il était raté

et j'étais gênée. Après le repas, elle est restée assise en posant la main sur sa poitrine. Elle a prétendu qu'elle avait des battements de cœur.

- Tachycardie.

- quoi?

- C'est quand le cœur bat trop vite. Et ensuite?

- Eh bien, c'est à peu près tout. Je lui ai encore demandé où elle comptait aller, mais elle a seulement vaguement parlé de vacances. Puis Andrew l'a raccompagnée chez elle. J'ai remarqué qu'elle avait du mal à marcher droit.

Alice ne savait comment poser la question, mais elle était trop préoccupée pour la formuler avec tact.

- que sont devenues les pilules de ta mère, Jackie?

- Je l'ignore. Je suppose qu'on les a jetées. De toute façon, je ne les ai plus. Hugo a dû s'en débarrasser. Tu connais la manie de rangement de ta famille.

Ecoute, Alice, je ne prétend pas qu'elle avait pris ce médicament-là. Ce n'était qu'une suggestion.

- Je suppose que n'importe qui à Salstead pouvait en avoir. Tant de gens sont déprimés de nos jours...

Mr. Feast est terriblement nerveux... Si seulement j'osais poser la question à Harry... Non, Jackie, ce n'est pas possible, personne ne pouvait deviner que Nesta allait manger du fromage chez moi ce soir-là.

Jackie alluma une autre cigarette. Elle fumait décidément beaucoup depuis quelque temps. A la lueur du briquet, son visage parut tendu.

- Beaucoup de gens mangent du fromage après le repas, remarqua-t-elle. Seigneur! Alice j'y pense, c'était un vendredi et Nesta allait souvent au déjeuner de fromages. Elle prétendait que ça l'aidait à perdre du poids. On a pu lui donner le médicament le matin et elle a pu ne le prendre que le soir.

C'était exact, mais c'était plutôt réconfortant de penser que des trois hommes associés à Nesta, seul Mr. Feast l'avait probablement rencontrée le vendredi matin, Mr. Feast était jaloux de Nesta, sa fille l'avait déclaré. Il possédait une boutique à Orphingham et devait bien connaître la ville. De plus, il était absurde de penser que des hommes aussi équilibrés et normaux que Hugo et l'Oncle Justin pussent devenir des meur-triers. En revanche si les hypothèses de Jackie se révélèrent exactes, la maladie de Mr. Feast ne faisait qu'accentuer le côté violent de sa nature.

- Ainsi, Nesta a été empoisonnée, reprit-elle à haute voix.

Empoisonnée? Le mot lui était venu spontanément.

Elle avait voulu dire " droguée ". C'était elle, et non Nesta, qui ressentait ces affreuses brûlures d'estomac, ces nausées qui lui soulevaient constamment le cœur.

Les enfants revinrent avec des sacs de chips.

- Au fromage et à l'oignon, annonça triomphalement Mark en lui mettant le paquet sous le nez, tu peux en prendre si tu veux.

L'odeur de graisse et surtout d'oignon était si écœurante qu'elle eut un geste de répulsion. Sur un regard de sa mère, l'enfant écarta son paquet en se tenant gauchement sur une jambe. Alice voyait qu'il ressentait la tension entre les deux adultes. Un silence plana sur la pièce.

Mark ressemblait tellement à Hugo aussi bien qu'à

son grand-oncle que l'on ne pouvait s'empêcher de penser que Jackie n'avait contribué en rien à son apparence et n'avait été que le véhicule pour donner naissance à un autre Whittaker. Parce qu'elle eut soudain honte de ses soupçons et parce qu'elle ne pouvait plus supporter cette tension, elle prit l'enfant dans ses bras. C'était une façon de faire amende honorable, mais Mark l'ignorait. Il se débattit. Son recul blessa plus Alice que n'importe quoi d'autre.

Elle eut l'impression d'être rejetée par toute la famille.

- Pourquoi tante Alice est-elle malade? demanda-t-il.

- Je ne sais pas, répondit sa mère, les gens sont parfois malades, tu le sais.

- Grand-père a été malade et il est mort.

Alice voulut couvrir le sourire embarrassé de Jackie d'un rire rassurant, mais ses lèvres glacées refusèrent d'obéir.

- Il vaut mieux que je te reconduise chez toi, dit Jackie.

Andrew posa la pile de romans sur la table de chevet.

- Es-tu certaine d'avoir envie de lire cela? Tu vas probablement trouver cette lecture bien ingrate.

- N'aimes-tu pas ces livres?

- Oui, bien sûr, fit-il avec un sourire poli.

Comment ne voyait-il pas qu'elle essayait de créer un nouveau lien entre eux?

- Tous les Trollope politiques sont-ils là, Andrew?

- Pas tous. J'en ai gardé deux pour moi en bas.

Cela signifiait qu'il n'allait pas rester près d'elle.

Cependant, elle ne devait pas manifester d'amertume.

Un lecteur acharné comme Andrew avait besoin de lire comme d'autres ont besoin de drogue.

- quels livres manque-t-il?

- Deux volumes de Phineas Finn. Il te faudra des jours avant d'en arriver là.

- Mais je n'ai pas l'intention de rester couchée des jours, Andrew; je vais me lever dès demain pour aller à la police. Non, ne proteste pas. Je l'ai décidé. Il faut faire quelque chose au sujet de Nesta.

Le visage d'Andrew prit une expression exaspérée :

- Oh! Bell! que vas-tu leur dire? Ne comprends-tu pas que tu ne peux rien prouver sans ses lettres et tu ne les as pas conservées. Nesta a simplement essayé de te faire croire qu'elle était à Orphingham alors qu'en réalité, elle était à Londres. - Elle eut un geste de dénégation, il n'en tint pas compte et enchaîna : - Mais si, elle est à Londres. Essaie d'être réaliste. Ce que tu ressens est de l'orgueil blessé. Au mieux, le fait d'aller à la police te conduira à comparaître devant un tribunal comme témoin quand on aura retrouvé Nesta Drage pour l'accuser d'avoir fourni des renseignements erronés à la poste. Et on ne pourra même pas le faire sans ces fameuses lettres!

Ce n'était que trop vrai. Cette logique masculine était évidente. Néanmoins, elle et Jackie étaient convaincues de la mort de Nesta pour des raisons faisant appel à l'instinct féminin.

Où Nesta pouvait-elle être enterrée? On avait commencé les exhumations la nuit de sa disparition et l'on avait facilement accès au vieux cimetière par la cour de Nesta. Au milieu de la nuit, Dieu sait ce qui avait pu se passer!

Elle hésita, convaincue au fond d'elle-même, mais redoutant de traduire sa pensée par des mots. Formuler de semblables accusations ne servirait qu'à la faire paraître névrosée. En regardant son mari si jeune avec ses cheveux noirs ébouriffés, elle eut une fois de plus

conscience de leur différence d',ge.

Il sortit sans rien ajouter. Elle ferma les yeux.

Lorsqu'elle les ouvrit, Pernille se tenait au pied de son lit avec le yaourt accompagné de pain bis et de beurre sur un plateau.

- Mrs. Fielding, je ne voulais pas vous le demander parce que vous êtes malade, mais... et les timbres?

Elle les avait oubliés. Alice eut envie de rire. Songer à de telles trivialités alors que tant d'éléments tumultueux se précipitaient!

- Je suis navrée, j'ai oublié. J'irai les chercher dès que je pourrai sortir.

- Knud sera si content! Ils ont plus de valeur quand ils ne sont pas oblitérés, vous savez.

Des oblitérations. En l'absence des lettres elles-mêmes, cela pourrait aider si seulement elle avait gardé les enveloppes.

- Pernille, dit-elle impulsivement, vous rappelez-vous, en septembre dernier, j'ai reçu deux lettres de Mrs. Drage. Par hasard, n'auriez-vous pas remarqué

l'oblitération?

Le visage expressif de Pernille reflétait comiquement la honte, la culpabilité et sa propre justification :

- J'ai gardé l'enveloppe de la seconde lettre, Mrs. Fielding. Vous l'aviez jetée dans la corbeille à

papier et il y avait un de ces jolis nouveaux timbres.

- L'avez-vous conservée pour votre frère?

- Oui, j'espère que vous n'êtes pas f,chée.

- Pas du tout. Au contraire. L'avez-vous envoyée à Copenhague.

- Non. Knud doit venir la semaine prochaine pour les vacances et je lui donnerai les timbres que j'ai récoltés pour lui. J'ai h,te de le revoir, Mrs. Fielding;

- avec une voix mouillée de pleurs elle ajouta : -j'ai la maladie du pays.

- Le mal du pays, corrigea machinalement Alice.

Soudain, elle s'émut.

Elle avait été si heureuse avec Andrew qu'elle n'avait pas remarqué la solitude de cette jeune fille.

Sans hésiter, elle se leva et enfila sa robe de chambre.

- Allons chercher cette enveloppe, dit-elle, nous en profiterons pour voir si nous pouvons égayer un peu votre chambre.

Peut-être n'avait-elle pas pris assez de soin en meublant la pièce. Le sol était recouvert d'une peau de chèvre. Les rideaux n'étaient pas assortis au dessus-de-lit et il n'y avait ni livre, ni bibelot. Le petit transistor de Pernille était posé sur une table entre une fiole brune et un pot de crème pour les mains.

L'enveloppe qu'elles étaient venues chercher était rangée dans un sous-main placé sous l'oreiller de la jeune fille.

Alice prit l'enveloppe et regarda. La marque pos-tale Orphinghatn se détachait nettement. Pourtant, Nesta n'avait jamais habité Orphingham. La personne qui avait posté cette lettre ne l'avait fait que pour ren-forcer cette présomption.

Dès demain, elle irait porter cette enveloppe à la police. Il serait sûrement possible d'en déduire quelque chose, peut-être pourrait-on retrouver la machine à

écrire qui avait servi à la taper ou même déceler des empreintes digitales. Elle tenait l'enveloppe du bout des doigts.

- Pernille, je suis honteuse de vous laisser dormir dans cette pièce triste. Nous pourrions peut-être mettre un tapis convenable et... aimeriez-vous avoir un poste de télévision dans votre chambre?

Les yeux bleus rencontrèrent les siens et se détournèrent, puis Pernille sourit et remercia. Était-ce une idée ou bien la jeune fille était-elle un peu p,lotte?

- Est-ce que vous avez bon appétit? Buvez-vous du lait? Mangez-vous suffisamment de viande et de fromage?

- Oh! oui, je mange de la viande, mais le lait et les yaourts, non merci, je n'aime pas ça!

Alice sourit en lui disant bonsoir. Il était curieux qu'une Danoise manifestât ce dégoût des produits laitiers que l'on associait généralement à son pays.

Elle fit un tel effort pour réprimer son envie de rire qu'elle entendit mal les derniers mots de Pernille...

quelque chose à propos des fromages qu'il était heureux qu'elle n'aimât point.

Alice retourna se coucher et goûta un peu de yaourt.

Tout lui paraissait avoir un goût bizarre depuis quel-

que temps. Elle repoussa le plateau et ouvrit le premier des romans victoriens.

La maison était parfaitement silencieuse, mais en tournant les pages, elle entendit un tapement répété

qui semblait venir d'en bas. Elle écouta. Non, pas directement de la pièce en dessous, mais de l'autre côté de la maison où se trouvaient la salle à manger, un petit salon et la cuisine. Il est toujours difficile de localiser exactement la provenance d'un bruit. Ce devait être un des équipements électriques de la cuisine, car il n'y avait pas de machine à écrire à Vair House.

CHAPITRE IX

Le soleil était aussi brillant qu'en un jour de printemps. Le feuillage vert des buissons de l'allée contri-buait à accentuer cette impression, mais sur les haies perlait la première gelée blanche.

Alice se détourna de la fenêtre et se mit à descendre l'escalier. Un rayon de soleil mettait des notes de couleurs vives sur le tapis de Turquie du hall. Elle arrivait sur le palier à mi-étage quand elle entendit des voix venant de la cuisine dont la porte n'était pas fermée.

-... Naturellement, elle a des années de plus que lui, disait la voix de Mrs. Johnson et Alice s'immobilisa.

- Je ne le savais pas, dit Pernille - " Chère Pernille! " pensa Alice - Et je crois que personne ne s'en douterait. Elle est si jolie et elle a un si beau corps.

- Nous ne disons pas cela ici, ma chère. Une jolie silhouette, si vous

voulez. Oui, et elle a aussi une belle chevelure, je vous l'accorde. Elle a toujours eu de beaux cheveux, même étant enfant.

Alice descendit une marche et se préparait à signaler sa présence quand Mrs. Johnson reprit :

- Remarquez que je n'ai rien contre lui.
- Mr. Fielding?
- Ne prononcez pas de nom, ma chère, nous savons de qui il est question. Ils s'entendent bien, je ne le nie pas, mais ce fut une erreur de le faire entrer à

l'Entreprise. Mr. Whittaker n'a pas besoin de lui.

Alice s'arrêta de nouveau.

- Mr. Whittaker n'a jamais rien dit, mais je l'ai compris à une ou deux réflexions qu'il a laissées échapper. Je suis un peu psychologue à ma façon, Miss Madsen, et j'ai appris à comprendre à demi-mots.

Chaque fois qu'il y a des revendications des professeurs dans les journaux, Mr. Whittaker pique une colère.

Alice ne put en supporter davantage. Sa grand-mère serait intervenue de verte façon. Les temps avaient changé. Elle remonta l'escalier et redescendit en faisant du bruit. La voix de Mrs. Johnson s'éleva d'un degré.

- Je suis juste venue déposer ce flan pour Mrs. Fielding. C'est léger et nourrissant. Je n'ai rien contre la cuisine étrangère, mais elle est un peu lourde quand on souffre de l'estomac.

Alice ouvrit la porte.

- Bonjour Mrs. Johnson.
- Oh! Madame, quelle surprise.

Alice connaissait Mrs. Johnson depuis plus de trente ans, mais quand elle était revenue de pension à dix-huit ans, son prénom avait été remplacé par " Miss "

et dès après la cérémonie de son mariage, Mrs. Johnson l'avait appelée " Madame ".

- Nous pensions que vous dormiez et vous voilà

toute habillée!

- Je me sens beaucoup mieux ce matin.

- Tant mieux, il ne faut pas se laisser aller. quand j'ai eu des ennuis au sujet de mon cousin, j'étais si déprimée que le Dr Blunden voulait me tenir sous morphine nuit et jour. Je lui ai dit, non, docteur, je continuerai avec mon habituel...

- Je sors, Pernille, culpa Alice.

Maintenant qu'elle était sur le point d'aller à la police, quelque chose la retenait. La conversation qu'elle venait de surprendre l'avait émue et elle éprouvait un amer ressentiment contre son oncle. quelle raison avait-il de réagir comme si Andrew était un mercenaire? La colère la faisait trembler. Même dehors avec le vent, elle sentit ses joues br°ler.

Remettant sa démarche, elle alla d'abord à la poste acheter des timbres, puis dans un magasin de tapis d'o~ elle ressortit avec un catalogue.

De l'autre côté de la rue, Harry sortit de son dispen-saire. Il agita la main et sourit en montant dans sa voiture. Devant sa boutique, Mr. Cropper, le bijoutier, bavardait avec Mr. Feast.

- Bonjour, Mrs. Fielding, dit ce dernier qui parut vouloir ajouter quelque chose, s'excuser peut-être, mais elle h,ta le pas après avoir répondu à son salut.

La vue de cet homme fébrile et jaloux était l'aiguil-lon dont elle avait besoin. Elle gravit les marches du poste de police avec détermination.

On l'adressa à un jeune détective constable du C.I.D.

Elle lui parla des lettres et expliqua que son état de santé ne lui avait pas permis de faire plus tôt les démarches qu'elle aurait souhaité.

- D'après ce que j'ai appris, je pense que Mrs. Drage fréquentait plusieurs hommes. Je suppose que l'un d'eux a voulu la tuer et lui a donné des comprimés en prétendant que c'était de l'aspirine. En réalité, il s'agissait d'un médicament dont l'effet se trouve accru par l'absorption de fromage. Tout le monde savait qu'elle allait au repas de fromages qui a lieu le vendredi, mais le hasard a fait qu'elle n'a mangé

de fromage ce jour-là qu'en venant chez moi.

Elle s'interrompit. Jusqu'à présent, elle ne s'était pas rendu compte que le repas qui avait provoqué la mort de Nesta avait été absorbé chez elle, et même, en fait, préparé de ses propres mains. En prenant conscience de cela, elle n'eut que davantage envie de savoir la vérité.

A l'expression sceptique du policier, elle comprit qu'elle avait parlé en vain. Désespérée, elle serra les poings et les posa sur la table. C'était une autre erreur.

- Ainsi vous avez été malade, Mrs. Fielding.
- Je ne suis nullement dérangée mentalement.
- Personne ne suggère une chose pareille. Mais...

ne pensez-vous pas que votre maladie a pu vous rendre... un peu trop imaginative?

- Je n'ai aucune imagination et je ne lis jamais de romans.
- Eh bien, si vous voulez bien me montrer les lettres que Mrs. Drage vous a adressées.
- Je vous ai expliqué que je ne les avais pas conservées. Toutefois, j'ai relevé l'adresse qui est inscrite sur mon carnet. Le nom de la maison était Saulsby, cela ressemble beaucoup à Sewerby et...
- Oui, c'est une erreur facile à commettre.
- Très bien, supposons que j'ai commis cette erreur. Mrs. Drage n'a pas davantage habité Sewerby.

J'ai vu le propriétaire de cette maison. Il n'a jamais entendu parler d'elle. Si vous voulez bien envoyer quelqu'un à Dorcas Street, à l'hôtel Endymion, on vous confirmera qu'un homme est venu chercher les lettres et le paquet au nom de Mrs. Drage.

- Des lettres et un paquet, Mrs. Fielding. Revenons au fromage et aux médicaments. Je m'intéresse aux médicaments. J'en tiens une liste. Voulez-vous me permettre de vous montrer quelque chose?

Il s'agissait d'un dossier contenant des coupures de journaux.

- Le médicament auquel vous pensez ne serait-il pas de la tranlylcypromine?

- C'est possible, je...

- On explique ici que si vous en prenez en man-geant du fromage, la combinaison des deux peut faire monter la tension de façon dangereuse.

Elle acquiesça, pleine d'espoir, enfin on arrivait à quelque chose.

- Mrs. Fielding, savez-vous combien de morts ont été provoquées dans ce pays par l'absorption de cette combinaison depuis 1960?

- Bien s'r que non.

- quatorze, dit-il en refermant le dossier.

- Elle pourrait être la quinzième.

Il eut une moue dubitative. Elle avait l'impression d'avoir assis en face d'elle un autre Andrew plus dur et plus jeune.

- Elle m'a écrit pour me donner son adresse, ou plutôt, quelqu'un m'a écrit. J'ai reçu une lettre d'Orphingham, mais l'adresse était fausse.

- Si elle vous a écrit, Mrs. Fielding, je ne comprends pas ce qui vous fait penser qu'elle a disparu.

- N'allèz-vous rien faire, implora-t-elle, si vous pouviez envoyer quelqu'un pour interroger Mr. Feast, si vous pouviez faire analyser cette enveloppe...

Il se leva et se tint près de la fenêtre. Elle pensa qu'elle avait fait une certaine impression sur lui et voulut tenter un dernier appel. Il se retourna et alors elle comprit qu'il gardait le silence, non parce qu'elle l'avait convaincu, mais par pitié et par égard pour la femme qu'elle représentait socialement. Elle baissa la tête et se saisit de ses gants.

- Mrs. Fielding.

- Cela importe peu. N'en parlons plus, dit-elle en glissant l'enveloppe dans la poche de son manteau de fourrure.

- Nous avons une liste de personnes disparues. Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'y porter le nom de Mrs. Drage, mais nous garderons les yeux ouverts, si quelque chose se précisait...

Devant tant d'incrédulité, comment lui parler des exhumations?

- A votre place, je rentrerais tranquillement chez moi, Mrs. Fielding, il y a de bonnes chances pour que vous receviez une lettre explicative de votre amie dans quelques jours.

Sa sollicitude était insupportable. quand elle serait partie, il dirait au sergent :

- C'est une folle. Ce sont des cas qui se produisent fréquemment chez les femmes sans enfant.

Vers qui pouvait-elle se tourner? Pas vers Andrew.

Sa réaction serait la même que celle du jeune détective, un mélange de mépris et de pitié. Oncle Justin et Hugo étaient à l'Entreprise. Il ne restait qu'Harry. Il l'écouterait et la croirait. Enfin et surtout, la police attacherait foi à ses paroles, à lui.

Elle devait aller le voir, lui exposer tout en détails.

Comme elle descendait les marches, l'horloge de St. Jude sonna treize heures. Il ne pouvait être aussi tard. Elle leva les yeux vers le clocher et son regard tomba sur les portes ouvertes de la salle de réunions de l'église. Bien sûr! On était vendredi, le jour du déjeuner de fromages. Harry serait là. Harry et Mr. Feast. Elle devait être brave et si nécessaire affronter ce dernier avec courage. Cependant, c'était le vicaire qui était assis devant la table à l'entrée, recevant l'argent.

- Bonjour, Miss Whitt... Mrs. Fielding. quel plaisir de vous avoir à nouveau parmi nous.

Elle ne trouva absolument rien à lui dire. Pour toute réponse elle fouilla dans son sac et déposa un billet d'une livre devant lui.

Daphné Feast était assise à côté de l'épouse du président du conseil municipal. Alice les salua de la tête.

Le père Mulligan lui offrit un verre d'eau.

Harry était assis tout seul, au milieu des posters, à l'extrémité de la table. Il voulut lui retirer son manteau, mais elle le serra frileusement autour d'elle.

- Harry, dit-elle en sautant dans le vif du sujet, avez-vous jamais prescrit de la tranlycypromine à

quelqu'un à Salstead.

- Si j'ai prescrit quoi? Alice, qu'est-ce que cela signifie?

- Répondez-moi par oui ou par non, c'est tout ce que je veux savoir.

- Oui, cela m'est arrivé, mais chère Alice, je ne peux discuter ce genre de chose, vous devez le comprendre. Pour un médecin...

- En avez-vous prescrit à Mr. Feast?

- Certainement pas. Ce serait la dernière... je vous en prie, Alice, dites-moi o' vous voulez en venir.

- C'est au sujet de Nesta, dit-elle, si vous ne me croyez pas, je ne sais pas ce que je ferai.

Tant qu'elle avait été la suppliante, il s'était montré

distant, s' de lui, peu désireux d'accorder une faveur.

Maintenant, elle avait l'impression qu'ils avaient changé

de place. Tout à coup, c'était lui qui la considérait avec la même expression anxieuse qu'elle avait eue un moment plus tôt.

- Nesta, fit-il avec une feinte indifférence, que vous a-t-elle raconté?

- Rien du tout. Comment l'aurait-elle pu? Ecoutez, Harry, personne ne me croit, sauf Jackie. Je me suis rongée les sangs à son sujet et Andrew ne veut pas m'écouter. Il refuse même de parler d'elle...

Elle allait poursuivre lorsqu'il l'interrompit avec une réflexion si étrange que pendant un moment, elle oublia tout des drogues, des lettres et de Mr. Feast.

- Ce n'est que trop naturel étant donné les circonstances.

Aussitôt, elle eut l'impression d'être sur le point de faire une découverte capitale.

- que voulez-vous dire?

- Alice, je ne peux discuter de cela avec vous, vous devez le comprendre. En épousant un homme tellement plus jeune que vous, vous deviez bien vous attendre à ce que ce genre de problème se posât,

tôt ou tard.

Le murmure des voix parut augmenter dans la pièce.

Un verre tinta. Elle se frotta les mains l'une contre l'autre, soudain sensible à de petits bruits qu'elle n'entendait pas un instant plus tôt. Près de la table du vicaire, quelqu'un fit tomber des pièces de monnaie.

- Je ne comprends pas.

- Nous en viendrons à Nesta tout à l'heure, mais Alice, je vous en prie, dans votre intérêt, cessez de la relier avec Andrew. C'est essentiel pour la paix de votre esprit.

- Andrew et Nesta? Mais... je n'ai jamais rien fait de tel, Harry!

Malgré elle, sa voix s'était élevée. Elle se leva en repoussant sa chaise.

- Je m'excuse, balbutia-t-il, si je n'avais pas pensé

que vous étiez au courant, jamais je n'aurais abordé

ce sujet. Oubliez tout cela comme un mauvais rêve...

Il avança la main, mais ses doigts ne saisirent que la manche de son manteau. - Oh! Alice, murmura-t-il, je donnerais n'importe quoi pour retirer ce que j'ai dit!

- Laissez-moi, dit-elle, je veux rentrer à la maison.

Il la regarda s'éloigner comme une aveugle en direction de la porte.

CHAPITRE X

Les pneus crissèrent sur le gravier. Elle avait conduit beaucoup trop vite, éraflant les ailes de la voiture contre les haies, mais elle était enfin arrivée à la maison sans avoir cédé à la terrible tentation de faire irruption à l'Entreprise en pleurant et en proférant de véhéments reproches.

- Allez-vous bien, madame?

Mrs. Johnson avait surgi à l'une des fenêtres et se penchait pour la regarder, un chiffon à la main.

- Je suis fatiguée et j'ai froid.

- Entrez vite et dites à Miss Madsen de vous préparer quelque chose de chaud. Les nerfs nous jouent de ces tours aujourd'hui.

Alice s'appuya contre le capot de la voiture, furieuse d'être obligée de rester là pour faire la conversation.

Mrs. Johnson secoua énergiquement son chiffon.

- Vous devriez avoir une conversation avec le docteur. Je puis vous assurer qu'il m'a apporté un véritable réconfort.

L'ironie inconsciente de la situation amena un sourire de dérision aux lèvres d'Alice.

- Attendez une minute, je vais vous apporter des pilules...

- Non, cria Alice, je vais me reposer.

Elle fouilla fébrilement dans son sac, sortit la clef et se précipita dans sa chambre où elle se laissa tomber sur son lit.

Un jaloux. Celui qui avait tué Nesta était un jaloux.

Un homme important de Salstead, avait dit Daphné

Feast. Aux yeux de Nesta, Andrew aurait pu passer pour tel avec le prestige de son passé académique, sa situation sociale et ses liens avec les Whittaker.

Mais Andrew l'aimait, elle, Alice. De cela, elle ne pouvait douter. " Pour la paix de votre esprit, cessez de relier Nesta avec Andrew ", avait dit Harry. Toutes ces soirées où Andrew l'avait reconduite chez elle, tous ces week-ends, avant leur mariage, où il était trop occupé pour venir à Vair. Et il connaissait déjà

Nesta, alors.

Mais dans ce cas, pourquoi l'avait-il épousée? Pourquoi avait-il abandonné une profession qu'il aimait, bouleversé toute son existence si ce n'était pour l'amour d'Alice? Parce que tu es une femme riche, dit une petite voix au fond d'elle-même et aussi parce que Nesta habitait Salstead.

Lorsqu'ils étaient sortis ensemble pour la première fois, il ignorait qu'elle était riche et pourtant il avait aussitôt manifesté des signes d'intérêt.

Pauvre sotte, répondit la voix intérieure, tout en toi proclamait ta richesse, tes vêtements co^oteux, tes bagues, les photographies de Vair Place que tu lui as si complaisamment montrées. A leur seconde rencontre, elle lui avait parlé de la Société Whittaker-Hin-ton. Elle s'en souvenait clairement et elle le revoyait encore à cet instant précis lever les yeux, sourire, lui prendre la main et commencer à lui marquer l'attention d'un homme épris.

C'était au cours de sa première visite à Vair qu'elle lui avait présenté Nesta. En prévision de cette rencontre, elle avait organisé une sortie au théâtre à

quatre, elle-même et Andrew, Nesta et Harry. Mais c'était Andrew et non Harry qui avait reconduit Nesta chez elle. Il avait été très long à revenir pendant qu'elle bavardait à bâtons rompus avec Harry. A son retour, il avait parlé des fleurs qu'il avait vues dans la boutique et avait ramené un cyclamen rose dans un pot.

C'était un présent que lui envoyait Nesta, avait-il précisé. Un présent? Ou un règlement pour service rendu?

Elle se retourna sur ses oreillers en étouffant un sanglot.

Il revint plus tôt que d'habitude, pâle et fatigué, ses cheveux ébouriffés par le vent dans un désordre romantique qui le faisait ressembler à Byron. Elle était étendue sur le dos, les yeux au plafond.

- Pourquoi est-ce arrivé, Andrew? dit-elle stupidement, l'esprit tellement hanté par l'image de son mari avec Nesta qu'elle ne pouvait penser à autre chose et ne doutait pas qu'il saurait immédiatement ce qu'elle voulait dire.

Apparemment ce n'était pas le cas. Il s'approcha du lit et se pencha sur elle.

- qu'est-il arrivé? que veux-tu dire, Bell?

- Toi et... toi et Nesta! balbutia-t-elle, Harry m'a tout dit.

- que soit maudit ce fils de chien!

Elle ne l'avait jamais entendu jurer auparavant. Il était pâle en arrivant, et cependant la colère le faisait pâlir encore plus.

- Tu étais amoureux d'elle, n'est-ce pas? murmura-t-elle.

Il se détourna. C'était un homme mince, mais en cet instant, ses épaules semblaient énormes, hostiles, bouchant la lumière. Elle se couvrit les yeux de ses mains. D'un pas souple, il alla jusqu'à la porte qu'il ferma d'un geste décidé. Le matelas s'affaissa lorsqu'il se laissa tomber de l'autre côté du lit.

- Andrew! fit-elle dans un sanglot.

Il allait se confesser, lui demander pardon et en même temps reconnaître ce qu'elle ne pourrait jamais lui pardonner : sa passion pour la femme morte qui avait été son amie. Avalant péniblement sa salive, elle ouvrit les yeux et attendit.

- Si je pouvais seulement te convaincre à quel point je la détestais! Je la trouvais répugnante, mais tu ne le voyais pas et je devais m'accommoder de la présence de cette limace avec ses faux cheveux, parce qu'elle était ton amie. Seigneur, Bell, je pensais parfois que j'allais la frapper si je l'entendais encore appeler une anémone, une anémone. Elle le vit serrer les poings en tremblant et sut que sa colère n'était pas simulée : ces poignets si gras avec des bourrelets comme des bracelets!

- Oh! mon chéri, pourquoi ne m'as-tu rien dit!

Mais, Andrew... il y avait pourtant quelque chose entre vous, quelque chose que tu voulais cacher...

- S'il n'y avait rien eu, dit-il amèrement, je suppose que je n'aurais jamais pu supporter cette aversion.

- Dis-moi ce que c'était.

- Te rappelles-tu cette soirée où nous sommes tous allés voir cette pièce de théâtre, Rain, et où tu m'as placé à côté de Nesta?

- Mais je l'avais invitée pour Harry!

- Tu ne l'as pas clairement exprimé, mon cœur.

Toi et Harry vous entendiez si bien que j'ai pensé que tu voulais m'apprendre en douceur que là se trouvait le mariage assorti. Aussi, lorsque tu m'as demandé de raccompagner Nesta, j'ai accepté et quand Nesta m'a invité à entrer au milieu de ses tulipes et de ses violettes, je l'ai suivie. Alors, ma chérie, elle a montré

par son attitude que de toute évidence elle s'attendait à ce que je

l'embrasse. Je n'ai pu m'esquiver sans avoir l'air d'un mufle. N'était-ce pas pour cela que j'avais été

invité ce soir-là?

- Et ensuite?

- Il n'y a pas eu de suite, je te le jure. Lorsque je l'ai rencontrée, nous étions fiancés.

Pendant tout le temps qu'il avait parlé, il avait attendu un signe de sa part. Elle le lui donna. D'abord en lui tendant les mains, puis avec le lent sourire qui éclaira tout son visage. Il se pencha pour la prendre dans ses bras.

- Oh! Bell, j'ai eu tellement peur pour nous! Je voulais oublier tout cela, le peu qu'il y avait. Mais Nesta ne le permettait pas. Lorsque nous étions seuls ensemble, elle me parlait comme si nous avions été

amants et comme si nous avions un secret à cacher puis elle assurait qu'il valait mieux que tu saches.

quand je l'ai vue sombrer dans cette dépression nerveuse, je n'ai cessé de me demander si elle allait laisser échapper ses fausses confidences, ses mensonges, ses excuses.

Alice hocha la tête en pressant sa joue contre celle d'Andrew.

- Elle s'est montrée ainsi avec Hugo, Andrew.

Combien d'autres hommes y avait-il dans sa vie?

Pourquoi se conduisait-elle ainsi et comment se fait-il qu'Harry était au courant?

- Je l'ignore, dit-il pensivement. Une vanité sans borne, peut-être. quant aux autres hommes... Bell, je vais te confier quelque chose. - Il lui fit face en la serrant par les épaules : -L'été dernier, j'étais dans le bureau de ton oncle, à l'usine. Tu sais comme il me traite, comme un subordonné, non sans raison, sans doute, car je ne suis pas un collaborateur très brillant, il devait rédiger un chèque et m'a lancé son chéquier en me demandant de vérifier s'il restait des chèques.

En fait, il n'y en avait plus qu'un, mais je n'ai pu m'empêcher de remarquer certains talons. Il utilise un nouveau carnet de chèques chaque quinzaine et au cours de ces deux semaines, il y avait deux

talons de dix livres au nom de N.D.

Les initiales de la boîte à maquillage!

- Oh! c'est affreux, Andrew!

Il répondit aussitôt :

- Il est peut-être aussi innocent que moi. Ne t'inquiète pas ma chérie. Nous ne la verrons plus jamais.

L'attirant contre lui il l'embrassa tendrement, puis il se redressa avec une expression plus détendue qu'elle lui avait jamais vue. - Je vais chercher du thé.

Nous ne la verrons plus jamais.

Depuis plus d'une semaine, toute son énergie avait été tournée dans une tentative pour retrouver Nesta, puis dans un effort pour découvrir qui l'avait tuée.

Rien ne l'avait arrêtée si ce n'était la maladie. Elle ne voulait plus jamais revoir ou entendre parler de cette silhouette vêtue de noir.

Andrew revint rapidement.

- Oh! chérie, c'est ennuyeux, mais ton oncle est en bas avec Hugo. Apparemment, Mrs. Johnson leur a raconté que tu étais de nouveau souffrante.

- Je descends.

Le thé était déjà servi quand elle entra au salon.

Justin Whittaker jeta un regard irrité sur ses yeux gonflés.

- qu'est-ce que c'est que cette histoire de nerfs?

Hugo lui tendit une tasse de thé et expliqua :

- Je venais de ramener Oncle Justin d'Orphingham et le déposais à sa porte, lorsque Mrs. Johnson est arrivée en courant pour nous déclarer que tu avais presque embouti les portes du garage.

Ne trouvant rien à expliquer, elle alla s'asseoir à

côté d'Andrew et se mit à boire son thé. Oncle Justin contemplait le

plafond.

- Dix mille ans de civilisation ont été perdus à

l'instant où on a placé une femme derrière un volant.

Il posa sa tasse comme s'il la remarquait pour la première fois : - qu'ai-je à faire de ce thé à cette heure de la journée, fit-il avec colère et se tournant vers Alice, il ajouta : je ne sais pas où tu as été

prendre ces habitudes prolétariennes.

Elle fut sur le point de répondre vertement. que venait-il faire ici et quel droit avait-il de critiquer son comportement? puis, elle se rendit compte que la sortie de son oncle cachait seulement son souci à son endroit.

- J'étais contrariée, dit-elle avec calme, et fatiguée par-dessus le marché. Il n'y a eu aucun dommage. Les portes du garage n'ont même pas été touchées.

- Tu as besoin d'un fortifiant, dit Justin Whittaker, quelque chose pour te remonter. - Ne voulant pas trahir son émotion, il continua avec brusquerie : -

J'aime autant te dire que tu m'inquiètes, Alice. Il y a quelque chose qui ne va pas et si Andrew n'y met pas bon ordre, il va se retrouver avec une invalide... ou pire, une névrosée.

Consternée, elle se leva d'un bond :

- Oncle Justin!

La douleur fulgurante qui lui brûla l'estomac était la plus violente qu'elle ait jamais ressentie. Ses jambes refusèrent de la porter tandis qu'un bruit de vagues retentissait à ses oreilles.

- qu'y a-t-il, Bell?

Elle sentit qu'elle allait s'évanouir, comme chez les Feast. Cette fois, Andrew était là pour la soutenir, mais elle se laissa aller si lourdement qu'ils perdirent tous deux l'équilibre et tombèrent en accrochant la table à thé. La dernière vision qu'elle eut fut celle du pot à

lait qui se répandait sur le tapis dans un grand tintement de porcelaine brisée.

Elle avait repris connaissance depuis longtemps, mais il ne semblait y avoir aucune raison pour ouvrir les yeux. Elle ne recherchait que l'obscurité et la soli-

tude. Elle s'était rendu compte des allées et venues autour d'elle et savait qu'il n'y avait plus dans la pièce qu'Harry et Andrew. Les deux hommes discutaient

,prement, d'une voix assourdie.

- Je sais parfaitement que je ne suis pas là parce que vous le désirez, disait Harry avec une colère conte-nue, mais étant donné que Mr. Whittaker m'a téléphoné

et qu'Alice est ma patiente, le moins que vous puissiez faire est de me permettre de l'examiner pour essayer d'établir un diagnostic.

Andrew répondit d'un ton sarcastique :

- Etant donné que vous avez vu ma femme presque tous les jours depuis que ses malaises ont commencé

et que, jusqu'à présent, vous n'avez parlé que d'un virus hypothétique, je pense que le mot " essayer "

est vraiment approprié.

- Ecoutez-moi, Fielding, un virus est la dernière chose que je considère en ce moment. Je soup-

çonne...

- Vous me fatiguez!

- Avant d'en être sûr, je dois procéder à un examen minutieux et poser quelques questions, aussi je vous demande de bien vouloir m'aider à la monter dans sa chambre.

Alice sentit une main passer sous son bras. Andrew la repoussa avec violence. Cependant, Harry ne perdit pas son sang-froid.

- Calmez-vous, Fielding. Alice ne refusera pas de me parler. Vous oubliez que nous sommes de vieux amis.

- Je ne n'ai que trop entendu parler de cette amitié. J'ai toujours pensé qu'il valait mieux qu'un médecin ne fût pas trop l'ami de ses patientes.

Il y eut un long silence. Lorsque Harry reprit la parole, sa voix était si basse qu'Alice dut faire un effort pour l'entendre.

- Si quiconque d'autre que le mari d'Alice avait proféré de telles insinuations, je n'aurais pas hésité à

le poursuivre pour diffamation... Pour l'amour du Ciel, laissons nos personnalités en dehors de ceci. Il est essentiel qu'Alice voie un médecin. Des analyses doivent être faites. Il faut qu'elle suive un régime. que diable a-t-elle mangé aujourd'hui? A-t-elle même déjeuné? Soudain sa voix s'éleva et il dit avec une sorte d'angoisse : Fielding, ne devinez-vous pas ce qu'elle a ou préférez-vous vous boucher les yeux pour ne pas regarder la vérité en face?

- Il se trouve que je suis un profane et non pas un petit médecin de province. Maintenant, je vous prie de vous retirer.

Elle ouvrit les yeux et poussa un faible gémissement. Debout près d'elle, Harry la regardait.

- Alice, murmura-t-il d'une voix sourde.

- Je comprends, dit-elle, j'aurais dû m'en rendre compte plus tôt. Ne vous inquiétez pas. Je serai prudente désormais.

- Je vais m'en aller, dit Harry en la fixant avec intensité, promettez-moi d'appeler un autre médecin en consultation pour avoir son avis.

- Bien sûr, je le ferai.

- Sortez, tonna Andrew.

Il partit sans se retourner et Alice remarqua que pour une fois, au lieu d'être voûté, il se tenait droit.

quand la porte fut refermée, elle se laissa aller en arrière, des larmes roulant sur ses joues.

Maintenant que sa colère était tombée, Andrew se tenait derrière elle avec humilité, les yeux baissés, mais elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'aux paroles d'Harry qui résonnaient sinistrement dans sa mémoire :

- que diable a-t-elle mangé, aujourd'hui? Des analyses doivent être faites. Ne devinez-vous pas ce qu'elle a ou préférez-vous vous boucher les yeux pour ne pas regarder la vérité en face?

Harry était médecin. Aux symptômes, il avait deviné

ce qu'elle avait.

Cela aurait dû être une surprise et cela ne l'était pas. Inconsciemment, elle l'avait toujours su et cela expliquait la peur grandissante qui l'envahissait chaque fois que ses nausées revenaient. Des spasmes douloureux s'étaient produits à chaque nouveau stade de ses recherches de Nesta, ou plus exactement, les malaises étaient survenus avant que ces stades fussent atteints.

quiconque avait tué avait peur, si peur que cette personne était prête à lui faire du mal, peut-être à la tuer dans un effort désespéré pour que la vérité ne fût pas connue.

Harry aurait pu l'aider, mais Harry avait été écarté.

Même s'il était resté, il n'aurait rien pu faire. Avec une grande lucidité, elle revit la scène juste avant qu'elle n'ait bu cette tasse de thé. Hugo et son oncle la regardaient en bavardant entre eux. Le thé était versé avant son arrivée. L'un d'eux aurait pu... Oh! c'était trop horrible! Comment pouvait-elle permettre à Harry de faire des examens pour découvrir de quel poison il s'agissait - Arsenic? Strichnine? - et d'incriminer ainsi son oncle ou son frère. C'était impossible. Cependant, Andrew avait déclaré que Justin Whittaker versait de l'argent à Nesta. Une pension? Ou un chantage? De son côté, Hugo avait confessé sa petite...

aventure avec Nesta, mais peut-être cette aventure n'était-elle pas aussi insignifiante qu'il voulait bien le laisser entendre et était-il prêt à tout pour que Jackie l'ignore.

- Bell, nous allons faire venir un autre médecin, dit enfin Andrew, quelqu'un qui connaisse vraiment son affaire, un spécialiste.

- Crois-tu? J'ai si peur, Andrew!

Ce n'était peut-être aucun d'eux. Il y avait eu d'autres hommes dans la vie de Nesta. En y réfléchissant, n'y avait-il pas eu quelque chose de sinistre dans la façon dont Mr. Feast l'avait pressée de prendre des yaourts? Il savait que personne d'autre à la maison n'en consommait. Mais avant tout, elle devait cesser de penser aux conséquences, à la police, aux questions, au procès où elle devrait témoigner et fournir des preuves que sa vie avait été en danger.

Peut-être était-il trop tard, peut-être le poison avait-il déjà pris sur

elle de façon irréversible. Comme pour confirmer ces pensées, une douleur lui déchira soudain la poitrine et tandis qu'elle poussait un gémissement, elle eut l'impression de sentir la présence de la mort.

- Si je meurs, Andrew... Mon chéri, écoute-moi, si je meurs, tout sera à toi. Cette maison, les actions dans l'Entreprise et tout ce qui est à la banque. J'ai fait un testament après notre mariage et je t'ai tout laissé.

- qui parle de mourir, dit-il, on ne meurt pas d'un empoisonnement alimentaire, ma chérie.

Tu es si fatiguée que tu ne sais plus ce que tu dis.

Si seulement elle avait pu se lever et les appeler tous pour leur dire qu'ils se trompaient s'ils pensaient qu'elle voulait rechercher Nesta. Elle ne désirait que la paix, retrouver sa vie normale de la semaine passée et un corps qui n'eut pas à se battre contre quelque chose de trop fort pour lui.

- Ne me laisse pas, murmura-t-elle, reste avec moi.

- Bien sûr, je reste là. Essaie de dormir.

Alors, il fit quelque chose de curieux. Du bout des doigts il lui effleura les paupières et docilement, elle ferma les yeux.

Ce ne fut qu'après, juste au moment où elle allait sombrer dans un sommeil réparateur, qu'elle s'avisait d'associer ce geste avec celui qui ferme les yeux d'un mort.

CHAPITRE XI

Le spécialiste allait venir demain. Depuis trois jours, Alice avait gardé le lit et il lui semblait que pas une heure ne s'était écoulée sans qu'elle eût repassé dans sa tête les détails de cette consultation. Cependant, elle n'avait pas encore décidé ce qu'elle devait dire.

Son association avec le crime, même si elle n'en était que la victime, lui semblait dégradante. Elle se représentait l'expression réprobatrice du grand médecin quand la vérité commencerait à lui apparaître.

Il faisait frais dans sa chambre, les fenêtres étant restées ouvertes jour et nuit en dépit du vent violent et cependant, il lui semblait que l'atmosphère était remplie de miasmes. Elle avait l'impression qu'il y avait du poison dans l'air comme dans l'esprit de quelqu'un et dans son propre corps.

Elle avait fait peur à Andrew en refusant de manger quoi que ce fût qui ne fût préparé par lui ou par Pernille et il avait été encore plus inquiet quand elle avait refusé de donner la moindre explication.

- Tu devrais recevoir Jackie, chérie, elle t'a préparé une compote et t'a apporté des fleurs.

Elle s'était alors dressée dans son lit en remontant ses draps avec une expression de terreur incohérente et Jackie avait dû s'en retourner sans la voir, blessée et indignée par son attitude en laissant un bouquet de chrysanthèmes. Alice avait toujours aimé les fleurs et elle avait demandé à Pernille de les mettre dans un vase. Mais ces fleurs s'associèrent aussitôt dans son esprit à une couronne mortuaire et elle décida qu'elle allait les faire enlever.

Assise dans son lit, Alice lisait continuellement, ne retenant qu'un mot sur dix, mais continuant néanmoins à tourner les pages.

- quand va-t-il venir? ne cessait-elle de demander à Andrew car elle redoutait et en même temps attendait avec impatience l'arrivée du praticien.

- Sir Omicron Pie? Andrew l'appelait toujours ainsi, affectant de ne plus se souvenir de son nom et lui donnant à la place celui d'un éminent médecin d'un de ses romans favoris, demain à quinze heures. On n'obtient pas une consultation immédiatement comme avec un simple médecin de quartier, fit-il avec une moue méprisante. Comment te sens-tu ce matin?

- Je ne sais pas. J'aimerais pouvoir le dire.

Jusqu'ici ses malaises avaient été physiques, mais depuis quelque temps, il s'était produit un subtil changement et elle ressentait de plus en plus le genre de dyspepsie qui accompagne une névrose. Tant de choses pouvaient la provoquer : le son de la voix de son oncle résonnant en bas dans le hall, le reflet d'une fleur dans la pénombre, ses propres pensées, parfois même cela arrivait spontanément, sans aucune provocation, surtout le soir ou quand elle venait de se réveiller.

- Pernille, dit-elle quand la jeune Danoise vint lui porter son déjeuner, voulez-vous enlever ces fleurs.

Sans avoir la moindre idée du sujet de son livre, elle tourna la dernière page du second volume de la série. Pernille posa le plateau

sur ses genoux et elle remarqua la robe bleue de la jeune fille, ses gants blancs et ses escarpins en vernis noir. Pendant un instant la vue de ces souliers lui rappela si intensément Nesta qu'elle se rejeta en arrière sans comprendre ce que lui disait Pernille. Faisant un effort désespéré pour se ressaisir, elle demanda :

- O^h allez-vous?

- C'est mon jour de sortie, Mrs. Fielding, dit Pernille en prenant le vase de fleurs.

- J'espère que vous passerez une bonne journée.

- Oui, je le crois. Mon frère arrive cet après-midi pour ses vacances et je vais l'attendre à l'aéroport.

- Les yeux brillants, elle ajouta : -Je suis si contente de le revoir.

- C'est bien naturel. Rentrez à l'heure que vous voudrez.

- Pensez donc, je ne l'ai pas vu depuis une année entière! - Elle hésita et se décida : - Knud descend chez un ami qu'il a connu à l'université et... Mr. Fielding a dit que je pourrais peut-être ne rentrer que demain matin, mais vous êtes malade alors...

- Mais non, restez avec votre frère. Vous pouvez même prendre deux ou trois jours. Mr. Fielding s'occu-pera de moi.

- Il va rentrer à dix-sept heures et tout est prêt pour votre thé et pour le dîner.

- Vous êtes un ange! - que pouvait-elle faire pour prouver sa gratitude de rester seule avec Andrew?

- Passez-moi mon sac, s'il vous plaît.

Elle arracha nerveusement les billets attachés par un élastique. Pernille rougit en prenant l'argent. Elle devait être trop surprise pour la remercier, pensa Alice en la regardant s'éloigner.

Après son départ, Alice se rappela qu'elle avait eu l'intention de lui demander d'aller lui chercher un livre intitulé Phineas Finn. Il était trop tard. Elle devrait descendre elle-même.

La porte de la chambre de Pernille était ouverte. La pièce était en ordre malgré les signes d'un départ hâtif.

Une écharpe froissée était posée sur la table de chevet.

A côté, elle vit quelque chose qu'elle avait déjà remarqué mais qui n'avait pas retenu son attention : une petite fiole brune. Nesta tenait une fiole semblable le soir de sa mort. Cela ne voulait rien dire, essaya-t-elle de se persuader en regardant le flacon qui lui sembla grandir hors de toutes proportions. Pernille avait souffert du mal du pays... Brusquement, elle se détourna et ferma la porte.

Bien que ce fût le début de l'après-midi, il faisait déjà sombre dans le hall. Dehors un volet claqua. La température était douce, mais le bruit du vent la fit frissonner. La cuisine lui parut remarquablement propre et... Vide. Naturellement, elle s'y était souvent trouvée seule, mais rarement alors qu'il n'y avait personne d'autre à la maison.

Pernille n'avait pas fermé la porte de service, Alice donna un tour de clef. Elle désirait être seule, n'est-ce pas? La dernière chose qu'elle souhaitait était de recevoir une visite.

Mieux valait aller chercher son livre. Elle entra au salon et s'approcha des étagères sur le côté de la cheminée. Andrew avait une collection complète des œuvres de Trollope et les livres se trouvaient sur la troisième étagère, à portée de la main. Oui, la série

" cléricale " était bien là. A force d'en entendre parler, elle connaissait les titres par cœur. Mais à l'endroit où auraient dû se trouver les romans politiques, il y avait un vide. La plupart de ces volumes étaient dans sa chambre, où étaient donc les deux parties de Phineas Finn?

Andrew prenait un soin passionné dans l'arrangement de ses livres. Il était improbable qu'il ait mélangé

ses précieux bouquins à des romans modernes sur une autre étagère. Malgré tout, elle chercha un peu partout. En vain. Les deux livres manquaient. Elle s'en était douté car la couverture en cuir brun, avec ses lettres bleues, était trop caractéristique pour ne pas être remarquée au premier coup d'œil.

Il n'aimerait pas qu'elle touchât aux éditions originales. Néanmoins, elle s'approcha de la bibliothèque qu'elle lui avait offerte pour les ranger. D'un vert triste, ces livres n'avaient de valeur que pour un bi-

bliophile. La clef était sur la serrure. Les livres semblaient dire " ne me touchez pas ".

Les exemplaires manquants étaient peut-être dans la salle à manger ou dans le petit salon dont on se servait rarement car il donnait sur le verger. Andrew s'y tenait parfois pour lire. En s'approchant de la porte un bruit la fit sursauter. C'était une sorte de crépitation parfaitement claire.

Cependant, elle était seule dans la maison. Ses nerfs à fleur de peau par la découverte de la fiole, la porte de service non verrouillée et les deux livres manquants aiguïsèrent encore sa sensibilité toujours en éveil.

Le crissement continua, lui perçant les oreilles comme un cri aigu. Elle poussa avec violence la porte de la cuisine et se tint sur le seuil en retenant sa respiration.

Puis, elle se laissa aller dans un soupir en secouant la tête avec impatience.

- Espèce de folle, fit-elle à haute voix car ce qu'elle venait d'entendre n'était que le dégivreur de réfrigérérateur qui s'était mis en marche. Ce devait être ce bruit qu'elle avait entendu l'autre nuit. Comment avait-elle pu l'assimiler à celui d'une machine à écrire?

Le petit salon était vide. Elle revint dans la salle à

manger. Une p,le lumière hivernale venait de la porte-fenêtre. Elle se sentit soudain plus à l'aise. Après tout, ce n'était qu'un jour de novembre ordinaire et elle était seule chez elle, un peu anxieuse comme pouvait l'être toute femme à sa place.

Les livres n'étaient décidément nulle part. La seule explication était qu'Andrew les avaient emportés avec lui. Elle ouvrit le tiroir du buffet, mais ne vit que des couverts en argent. Sur un tabouret se trouvait une pile de revues dans un équilibre précaire. Avec impatience, elle se mit à les entasser par terre. Soudain deux lourds volumes lui glissèrent entre les mains avec des feuilles de papier blanc et des feuilles de papier carbone.

Phineas Finn, volume I et II. Comment se faisait-il qu'Andrew, toujours si soigneux, les ait cachés là?

Mais naturellement, il était absurde de penser qu'il l'avait fait. Il avait d° les laisser sur la table dans l'intention de les lui porter et Pernille, avant de sortir, les avait glissés sous les magazines.

Les livres sous le bras, elle s'approcha de la fenêtre.

Vair Place semblait la regarder d'un air sinistre. En contemplant la demeure familière, elle se demanda de nouveau s'il était possible que son oncle ait voulu lui faire du mal. Son oncle ou son frère? Demain, quand le spécialiste serait venu, il serait trop tard pour arrêter le mécanisme de la procédure judiciaire. Ils seraient questionnés. Tous les hommes que Nesta avait connus seraient interrogés.

Tous les hommes. Un nouveau malaise, qui n'avait rien à voir avec Hugo ou Justin Whittaker l'assaillit.

Puis, comme un baume sur une plaie brûlante, revint l'idée qui l'avait effleurée lorsqu'elle parlait à Pernille : pourquoi ne partirait-elle pas avec Andrew? Rien ne les retenait à Salstead, et dans ce cas, pourquoi reste-raient-ils dans une maison qui devenait insupportable pour tous deux?

Elle monta dans sa chambre en réfléchissant, souleva les couvertures et se glissa dans son lit. Il était vraiment ridicule de passer autant de temps à chercher un livre qu'elle était trop fatiguée pour lire. Elle allait dormir un peu pour être reposée lorsqu'Andrew rentrerait.

- Prenez-vous du lait, Miss Whittaker?

Elle se mit à rire, délivrée, follement heureuse d'être seule avec lui. L'idée lui vint que cette vilaine affaire avait commencé à l'heure du thé et que c'était maintenant, à l'heure du thé qu'elle allait se terminer.

- Andrew, pourquoi ne partirions-nous pas d'ici?

Je veux dire de façon permanente. Cela te plairait-il?

Nous pourrions nous en aller demain.

- Sir Omicron Pie doit venir demain.

- Nous le décommanderions. C'est possible, n'est-ce pas? Je sais que je serais guérie si seulement je pouvais partir d'ici.

- Mais, Bell... et Pernille?

- Je lui donnerai six mois de gages. De toute façon, elle a terriblement envie de retourner chez elle. Chéri, nous pourrions faire les valises et partir... à l'hôtel, n'importe où pour commencer.

Il ne la regardait pas. Les yeux baissés sur le dessus-de-lit en soie, il avait une expression si étrange que pendant un instant, elle ne sut si

c'était de la joie ou de la consternation. Il serrait ses poings si fort que ses phalanges blanchissaient.

- Andrew...

- quand nous étions fiancés, dit-il lentement, je suis venu ici pour un week-end... Lors de mon second week-end à Vair j'avais l'intention de te dire qu'il faudrait que je t'emmène, Bell, que mon travail était ailleurs et ne pouvait être là. Mais, dès mon arrivée, tu m'as conduit dans cette maison. Tu me l'as fait visiter en disant qu'elle serait à nous. Tu avais l'air ravi d'une petite fille exhibant sa maison de poupée et je n'ai pas eu le cœur de te parler. Puis, nous avons déjeuné avec ton oncle. Il ne ressemblait pas à un petit garçon. Je connais les petits garçons, Bell, ils représentaient alors une partie importante de ma vie.

Elle voulut parler, mais il l'arrêta en secouant la tête.

- Ton oncle m'a offert un verre de sherry. Seigneur! C'était le sherry le plus sec que j'aie jamais bu et il se trouve que je l'aime doux, mais il ne pouvait le deviner et il n'avait pas pris la peine de me poser la question. Il me déclara sans ambages : " Nous devons vous trouver un emploi dans l'Entreprise. Je suppose que vous ne gagnez guère plus de vingt-cinq livres par semaine dans votre collège, n'est-ce pas? "

Ensuite, je me rappelle seulement m'être retrouvé

assis à cette énorme table avec Kathleen qui m'offrait des asperges derrière mon épaule droite.

- Oh! Andrew, je ne savais pas, je n'ai jamais deviné que...

- Je me suis souvent demandé ce que pouvait ressentir un prince consort. Oh! c'est très agréable d'être porté sur la liste civile naturellement, mais je dois dire que ma fierté a été mise à rude épreuve à

l'usine - pardon, à l'Entreprise - quand un contre-maître a fait un lapsus et m'a appelé Mr. Whittaker.

- Pourquoi l'as-tu supporté? Pourquoi ne m'as-tu rien dit?

Il lui prit les mains et la regarda au fond des yeux :

- Ne le sais-tu pas?

Elle hocha la tête, trop honteuse pour répondre.

- Parlais-tu sérieusement en envisageant de partir sans esprit de retour?

- Bien sûr, c'est ce que je désire.

Elle s'attendait à ce qu'il l'embrassât. Au lieu de cela, il lui tapota les mains et se redressa. Il paraissait étourdi, tel un homme qui, apprenant une grande nouvelle, éprouve une telle joie qu'il en reste sans paroles.

Il déclara qu'il allait rentrer la voiture au garage.

Puis il irait voir ce que Pernille leur avait laissé pour dîner et il lui apporterait un plateau, à moins qu'elle ne se sentît assez bien pour descendre. Il pourrait allumer le feu dans la cheminée, Pernille l'avait préparé.

quand il fut parti, elle se rappela qu'elle n'avait pas bu le thé qu'il lui avait versé. Il était froid, mais elle vida quand même la tasse. Elle entendit Andrew ouvrir la porte du garage. que disait donc Mrs. Johnson lorsqu'Alice était petite fille?... " Je sais toujours que je ne suis pas bien quand je trouve un drôle de goût à mon thé. "

Elle reposa la tasse et ramassa le premier volume de Phineas Finn qui avait glissé sur le sol.

Tout d'un coup la maison parut très silencieuse. Un bruit qui avait fait partie de son existence depuis une semaine avait cessé. Elle comprit que pendant qu'elle avait dormi, le vent était tombé.

Pendant un moment, elle resta étendue, le livre fermé entre les mains. La couverture en était un peu déchirée. Andrew pourrait lui monter de la colle pour la réparer.

S'ils devaient vraiment partir demain, il lui fallait faire un effort et ne pas rester couchée. Cependant, si Andrew la voyait lire, il comprendrait qu'elle commençait à se détendre, à prendre un intérêt à autre chose qu'à sa propre santé.

Les femmes victoriennes étaient-elles réellement courtisées par des hommes qui avaient des redingotes, des favoris et de grosses barbes noires? Elle sourit en regardant les dessins humoristiques d'Huskinson. Une jeune femme en crinoline se tenait devant une maison gothique, et là, il y avait la représentation d'une scène de chasse. Les images étaient amusantes, mais le texte sévère et terriblement politique.

Pourrait-elle jamais s'intéresser à la loi sur la ré-forme irlandaise? Au surplus, les illustrations étaient peu nombreuses et le texte important, près de trois cent soixante pages dans le premier volume.

Elle soupira et s'étira dans son lit douillet. En feuilletant le livre elle tomba sur la liste des personnages et le titre des chapitres.

Distraitement, elle les parcourut des yeux : Phineas Finn Prend Son Siège; Le Dîner de Lord Brentford; Le Nouveau Gouvernement; Perspectives Automnales... ses yeux se fermaient...

lorsqu'elle se redressa soudain, bien réveillée et se frotta les yeux en rapprochant le livre pour mieux lire.

Non, c'était impossible. Ce devait être une hallucination! Elle ferma les yeux et, effrayée par l'obscurité

et l'anxiété qui faisait battre ses tempes, les Ouvrit pour regarder fixement avec horreur la page ouverte où étaient imprimés deux mots en italiques : Saulsby Wood.

CHAPITRE XII

Brusquement, une sueur froide la recouvrit de la tête aux pieds.

Saulsby

Elle regarda de nouveau la page et les caractères se mirent à danser. Il était inutile de les fixer si attentivement. Croyait-elle qu'en les scrutant de la sorte, elle les transformerait en un autre mot?

Saulsby. Elle referma le livre en se laissant aller sur ses oreillers. Tout son corps était ruisselant de trans-piration. Les noms des maisons de Chelmsford Road avaient été réels, mais Saulsby était un mot imaginaire, inventé par un auteur. Et ce livre n'était pas un roman populaire que tout le monde lisait. Il était obscur, presque inconnu. Seul un connaisseur pouvait l'avoir lu.

Naturellement, il se pouvait que d'autres personnes, en dehors d'Andrew, l'aient lu à Salstead. Une grande faiblesse s'empara d'elle. " Essaie d'être détachée, se dit-elle, essaie de considérer tout cela comme le ferait un étranger. " Mais qui savait mieux que lui son intention de rechercher Nesta? C'était à Andrew qu'elle en avait parlé en premier parce qu'il était sur place, ici, dans cette maison.

Tu n'as aucune preuve, pensa-t-elle, c'est ton mari et tu l'aimes. Elle

avait frôlé la vérité la première fois qu'elle s'était rendue à Orphingham et qu'en rentrant elle avait trouvé Andrew assis près de la fenêtre occupé

à lire ce même livre. Ne lui avait-il pas fait remarquer que la couverture en était déchirée?

Tout avait commencé à l'heure du thé et c'était à

cette même heure que tout se terminait. Il lui avait demandé le nom de la maison de Nesta.

- Saulsby, avait-elle répondu, je l'ai noté sur mon carnet d'adresses, je vais le chercher.

- Ne te lève pas maintenant, avait-il répondu, je sais que tu ne commets pas d'erreur semblable.

Dix minutes plus tôt, il lisait ce livre, peut-être ce nom même.

Mais quand avait-il pu agir? Et qu'avait-il fait? Dans toutes les théories qu'elle avait élaborées sur la disparition de Nesta, jamais elle n'avait été capable de mettre un visage convaincant sur l'amant qui se faisait appeler Mr. Drage. Il avait été ridicule de penser que ce pouvait être Oncle Justin, Hugo ou Mr. Feast.

Comment aucun d'eux aurait-il pu aller à Londres tous les week-ends? Andrew le pouvait avant leur mariage quand une centaine de kilomètres les séparaient.

Andrew!

La violence du choc avait annihilé toute souffrance.

Elle avait maintenant l'impression d'avoir reçu un coup de couteau en plein cœur. Mais tandis qu'une partie d'elle-même était blessée, son esprit demeurait clair et analytique. Cela avait été facile pour lui.

Andrew était un homme si intelligent! Pernille lui avait fourni les tranquillisants - la petite fiole brune qui se trouvait dans sa chambre -. Une pilule blanche ressemble toujours à une autre pilule blanche. quand ils étaient montés ensemble voir Pernille, Nesta avait demandé de l'aspirine. Rien n'avait été plus simple que de lui donner deux comprimés - ou trois - de cette fiole. Et Andrew savait qu'ils allaient manger du fromage. Seulement quatorze morts dans ce pays depuis

1960 avait dit le jeune détective. Il avait précisé

aussi que cette combinaison particulière faisait monter la tension de façon dangereuse.

Supposons que la tension de Nesta ait déjà été élevée... Elle songea à tous les faits qui accablaient Andrew et mordit son drap pour s'empêcher de pleurer.

Oh! Andrew, Andrew!

Il avait fait cela pour elle. Afin de prévenir la découverte de son infidélité. Nesta avait-elle menacé

ce soir-là de révéler la vérité à Alice? Il avait tué

Nesta. Pouvait-elle continuer à vivre avec lui en sachant ce qu'il avait fait?

Et pourtant, s'il avait agi ainsi, c'était parce qu'il l'aimait davantage que Nesta. Ce qu'il avait éprouvé

pour Nesta n'était pas de l'amour. Et même s'il l'avait aimée, l'attrait de la fortune et d'une position dans le monde avait été le plus fort. Il avait parlé de prince consort et de liste civile, mais peut-être ne l'avait-il épousée que pour cela. Plutôt que de perdre ces avantages si chèrement acquis, il aurait fait... et avait fait...

n'importe quoi!

S'il m'aime pour ma fortune, c'est parce que je suis cette fortune. Je suis ce que cette fortune m'a faite.

Jamais elle ne laisserait voir à Andrew qu'elle avait deviné la vérité et pourtant elle y penserait à chaque heure de sa vie. Pas toujours. Le temps apporterait l'oubli. L'important était de supporter ce moment maintenant, ce soir, pendant qu'elle serait assise en face de lui pour dîner.

Dîner... le mot lui fit monter une bouffée de chaleur et elle frissonna, secouant ainsi sa tasse de thé. Andrew lui avait apporté ce thé et s'était penché sur elle en souriant. Un homme pouvait sourire et apporter la mort en souriant. Il avait accompli ce geste criminel parce qu'il l'aimait... Mais comment n'avait-elle pas vu la faille d'un tel raisonnement? Celui qui avait tué Nesta avait essayé de tuer ou au moins de neutraliser la femme qui le soupçonnait.

Chocolats, yaourts, flan, compote... quelle folle elle avait été. Personne en dehors de la maison n'aurait osé empoisonner des plats que n'importe qui pouvait manger. Mais Andrew lui avait apporté lui-même les plats et les boissons, sachant que seule elle y toucherait.

Elle se heurta contre la porte de la salle de bain et eut du mal à l'ouvrir. La nausée qui lui soulevait le cœur faisait trembler ses jambes. Avec épouvante, elle se souvint du goût amer de son thé. Et si elle mourait cette nuit? Harry avait été écarté à propos d'une querelle qui ne reposait sur rien. Dans son innocence, elle avait même demandé à Andrew de décommander la visite du spécialiste.

Pernille était sortie. Non seulement elle, mais Andrew lui avait dit de prendre la nuit. Charitablement, il l'avait renvoyée afin de rester seul avec sa femme.

- Il faut que je m'en aille, dit-elle à haute voix.

Cependant son malaise subsistait, lui retirant toute force et semblant même la paralyser. Elle tituba pour s'approcher de la fenêtre et écarta les rideaux.

La lumière du salon éclairait faiblement l'allée.

Les lauriers et les chênes verts, après une semaine d'intempérie, dressaient leurs têtes immobiles. Dieu merci, Oncle Justin était à côté.

Maladroitement, elle commença à s'habiller. Ses mains tremblaient. Elle n'avait pas le temps de se coiffer. Relevant ses cheveux, elle les enroula en chignon qu'elle maintint en place sur la nuque en le piquant d'épingles plantées au hasard.

Un manteau. Il ferait froid dehors la nuit. Elle décrocha son manteau de fourrure, s'en enveloppa et mit machinalement la main dans sa poche. Elle en sortit l'enveloppe de la première lettre de Nesta. Cette vue lui apporta une impression d'humiliation. Elle avait glissé ce papier dans sa poche en sortant du commissariat de police.

Si Andrew la voyait ainsi vêtue dans l'escalier, il essaierait de l'arrêter.

- que fais-tu Bell?

Plus personne ne l'appellerait ainsi. Pour toujours maintenant ce nom serait associé à cette douce fausseté, à ce sourire subtil d'un empoisonneur. Un petit sanglot s'étrangla dans sa gorge.

Il était inutile de penser à cela à présent. Elle aurait pour cela tout le reste de sa vie. Pour le mo-

ment, elle devait sortir d'ici. Avec précaution, elle ouvrit la porte. La maison était pleine de lumière. Devant elle, il y avait un escalier et en bas, la porte. Pourrait-elle aller jusque-là sans qu'il l'entendît?

Une lampe était allumée dans la salle à manger et elle pensa aussitôt à la porte-fenêtre donnant sur Vair Place.

De la cuisine lui parvint un bruit de vaisselle. Elle entra dans la salle à manger et tira les rideaux. La pièce lui parut changée. Il lui sembla qu'il s'agissait d'un agencement différent de meubles ou d'objets, difficile à préciser mais enregistré dans son subconscient. Elle tourna la tête vers la table et s'immobilisa. Sur la table se trouvait une machine à écrire.

Cinq ou six feuilles de papier étaient engagées dans le rouleau. Elle dut faire un effort pour s'approcher de la machine qui l'effrayait comme si elle était vivante, capable de transmettre ses mouvements par quelque méthode surnaturelle.

Où avait-elle déjà vu ces caractères parfaits? Méthodiquement, comme si elle était un expert envoyé par des détectives pour chercher une preuve, elle sortit l'enveloppe de sa poche.

Les caractères, l'espacement, l'empattement, tout était très rigoureusement identique.

Comme une brûlure au second degré, le choc fut faible comparé à celui qu'elle avait éprouvé en découvrant le mot Saulsby dans le livre. Ce qu'elle avait sous les yeux confirmaient seulement ce qui était déjà une certitude. Andrew avait-il espéré

qu'il pourrait la neutraliser autrement que par le poison? Avait-il eu l'intention de forger une nouvelle lettre?

Elle se tenait immobile, pétrifiée autant par l'horreur que par le chagrin. Elle ne sursauta même pas en entendant ses pas.

- Bell chérie!

- Je suis descendue pour te faire une surprise, dit-elle avec effort, puis elle reprit en se mettant à

rire : oui, j'ai voulu te faire une surprise.

C'était peut-être la nervosité de son rire qui le faisait la regarder ainsi ou alors c'était le fait qu'il avait vu la machine à écrire. Le geste avec lequel il déroula les feuilles de papier pour les sortir était à la fois rapide et furtif.

Son rire dément s'égreña dans le silence. Elle était incapable de le contrôler.

- Arrête, Bell, dit-il sèchement, viens t'asseoir.

Elle se raidit, puis le même rire spasmodique la secoua jusqu'à ce qu'il eût posé les mains sur ses épaules, terriblement près de son cou, la poussant vers son fauteuil.

- Laisse-moi t'aider à t'asseoir.

Sa volonté était trop faible pour cacher le fré-missement qui la secouait. Elle s'écarta de lui et son manteau glissa de ses épaules. Il le ramassa et le tint sur son bras.

- Tu n'en as pas besoin ici.

Bien qu'elle s'efforçât de la dissimuler, une partie de sa peur se communiquait à Andrew. D'abord, elle lut de l'appréhension dans son regard, puis il se res-saisit et demanda avec sollicitude :

- Tu ne songes quand même pas à partir dès ce soir, n'est-ce pas?

- Non! Oh! non, non, non.

Lorsque la main de son mari, sèche et calme, toucha son front et y resta, elle serra les dents, les muscles tendus. Si cela avait duré plus longtemps, elle aurait crié, mais il déclara :

- Nous allons dîner ici. Ensuite, je ne te perds plus de vue. - Les dents d'Alice s'étaient mises à claquer. - qu'as-tu donc? Le visage sévère, il se détacha d'elle sans la quitter des yeux.

- J'ai si froid.

Il ne lui rendit pas son manteau de fourrure mais se dirigea vers la porte en disant :

- Je vais chercher une couverture pour la mettre sur tes genoux.

Il n'y avait qu'une dizaine de mètres pour aller au vestiaire de l'entrée où il allait déposer son manteau.

Dès qu'il eut quitté la pièce, elle se leva et se précipita vers la porte-fenêtre, s'efforçant désespérément de tourner l'espagnolette.

Dans le rayon de lumière oblique provenant de la lampe posée sur la table, l'ombre d'Andrew déme-surément allongée se projeta à ses pieds. Elle avait eu le temps de se rasseoir dans son fauteuil. Il étendit la couverture sur ses genoux.

- Il faut rester là, dit-il d'un ton dénué de toute aménité, tu ne dois pas bouger, m'entends-tu? - Plus terrifiée que jamais, elle opina de la tête tandis qu'il concluait : - Plus vite nous aurons éclairci tout cela, et mieux cela vaudra.

Une fois seulement elle avait vu une telle haine se refléter dans ses yeux : le jour où il avait renvoyé

Harry.

- Je vais allumer le feu, reprit-il en frottant une allumette pour enflammer le petit bois.

Tout ce qu'il faisait, constata-t-elle avec effroi, il le faisait bien. La flamme claire s'éleva, remplissant la pièce de sa lumière dansante.

- Je reviens dans un instant, dit-il.

Elle l'entendit décrocher le téléphone et composer un numéro. Il poussa la porte qui se referma doucement, mais elle eut le temps de l'entendre demander le cabinet du professeur Welbeck.

Il téléphonait au spécialiste pour lui demander de ne pas venir.

Il ferait très froid dans le jardin. Elle s'enveloppa dans la couverture. La fenêtre ne fit aucun bruit en s'ouvrant. Un sanglot s'étrangla dans sa gorge, mais elle avait trop peur pour pleurer et s'attendrir sur elle-même.

L'air humide la frappa au visage.

CHAPITRE XIII

Les feuilles des plantes vertes étaient alourdies par la pluie. Elle se fraya un passage au milieu des buissons en tenant les mains en avant pour éviter les ron-ces. En passant devant la serre elle aperçut, dans

un rayon de lumière venant de la maison, une gerbe de fleurs jaunes jetées sur le tas de compost. C'étaient les chrysanthèmes de Jackie. Pernille avait dû les déposer là en sortant. Chacune des fleurs dorées lui rappela Nesta parce qu'elle aussi avait cessé d'être utile et qu'elle devenait gênante.

Une seule lumière brillait à Vair Place, celle du hall. Mrs. Johnson ouvrit la porte et Alice fut stupéfaite de voir qu'elle portait un manteau et un chapeau de feutre.

- O' est mon oncle?

- que se passe-t-il, madame?

- O' est mon oncle, répéta Alice dont la voix prenait des accents hystériques.

- Il dîne avec Mr. et Mrs. Hugo dont c'est l'anni-versaire de mariage.

Cette réponse produisit le même choc salutaire qu'une gifle chez une personne victime d'une crise de nerfs. Pour les autres, la vie continuait. que c'était drôle! Un anniversaire de mariage! Alice n'en connaîtrait jamais! Elle se cramponna au chambranle de la porte en s'efforçant de ne pas rire.

Mrs. Johnson regarda la couverture dont elle était enveloppée d'un air désapprobateur.

- qu'est-ce qui vous prend de sortir ainsi sans manteau, madame?

- Je vais attendre mon oncle. quelle heure est-il?

- A peine dix-neuf heures. De mauvaise gr,ce, elle ouvrit la porte un peu plus. Kathleen et moi allions partir à Pollington pour voir mon cousin Norman, mais si vous désirez attendre, nous pouvons nous décommander.

- Non, non, pas du tout, si vous alliez vous amuser...

- Il n'est pas question d'amusement, madame.

Norman est alité depuis des mois et Mr. Whittaker a toujours été si bon pour lui que j'ai cru devoir apporter, moi aussi, ma petite contribution. Dieu sait que les Dawson sont paresseux, et Norman n'est certes pas le plus courageux de la famille, mais il s'agit d'une véritable maladie...

- Cela ne fait rien...

Elle s'interrompit, faisant le rapprochement des initiales N.D. Norman Dawson. Son oncle avait fait des chèques pour le cousin malade de sa gouvernante.

Une autre porte se refermait, une autre question se trouvait résolue.

- Bien entendu, vous devez y aller. Je peux fort bien attendre toute seule.

- Malheureusement, Kathleen vient d'arrêter la chaudière car la cheminée doit être ramonée demain.

Dans une demi-heure tous les radiateurs seront froids.

- Tant pis, je vais m'arranger, murmura Alice.

Elle pouvait aller chez Hugo. Ce n'était pas loin, à

moins de trois cents mètres de là. Elle se détourna en frissonnant un peu, épuisée par l'effort. La porte resta ouverte juste assez longtemps pour lui permettre de trouver son chemin dans l'allée entre les lauriers. Une fois dans la rue, elle se mit à courir, s'arrêtant de temps à autre pour reprendre son souffle.

Il n'oserait pas se lancer à sa poursuite. Ou bien l'oserait-il?

Si seulement ses jambes n'avaient pas été si faibles et les trottoirs si glissants! Les pensées se bouscu-laient dans sa tête en feu. Son mari voulait la tuer.

Il avait tué une autre femme et elle, Alice, en savait trop. Il voulait la supprimer pour qu'elle ne parle pas et parce qu'il désirait son argent. Tout était maintenant clair dans son esprit, mais l'horreur même de cette situation fournissait un anesthésique qui annihila toute émotion.

La maison de Hugo était la première dans un quartier de grandes demeures modernes construites au milieu d'ormes séculaires. Des lumières brillaient à

travers les arbres. Elle allait g,cher leur soirée en faisant irruption au milieu de ces gens joyeux qui levaient gaiement leur verre, mais elle n'y pouvait rien.

Au moment où elle posait la main sur la grille, les phares d'une voiture

percèrent l'obscurité. Le bruit du moteur retentit comme celui d'un train sortant d'un tunnel. Alice s'aplatit contre la haie, le souffle coupé, abritant ses yeux de son bras levé, mais la voiture passa près d'elle sans s'arrêter, éclaboussant ses jambes de boue.

" C'est ce que doit ressentir un lièvre traqué, pensa-t-elle, effrayé d'instinct, mais ignorant de quoi il a peur. "

L'allée jusqu'à la maison était longue, sinueuse, mal pavée, mais l'idée qu'elle arrivait au but lui redonna un peu de courage. Elle gravit les marches et tam-bourina contre la porte.

Jackie allait venir. Dieu merci, elle serait la première à la voir. Elle l'emmènerait dans sa chambre et lui permettrait de se réchauffer et de se reposer jusqu'à ce que sa panique soit calmée. En entendant des bruits de pas et l'approche de contacts humains, l'affreuse réalité lui apparut avec une acuité accrue : Andrew avait tué Nesta, Andrew essayait de la tuer!...

Seigneur! que devait-elle faire? Elle n'osait pas y penser.

La porte s'ouvrit :

- Oh! Jackie, j'ai cru que jamais...

Elle haleta, trop bouleversée et stupéfaite pour trouver ses mots. Sur le pas de la porte, Christopher dans ses bras, se tenait Daphné Feast.

Des cartes d'anniversaires posées contre les vases de fleurs couvraient la cheminée. Une paysanne échevelée, le visage rouge, une couverture écossaise sur les épaules regardait Alice dans le miroir. Christopher se mit à pleurer.

- Ils sont allés au Boadicea, déclara Daphné, ne le saviez-vous pas? Vous pensez bien qu'elle n'allait pas se mettre à faire la cuisine le jour de son anniversaire de mariage!

- que faites-vous là?

- Je garde les enfants et je vous assure que ce n'est pas une sinécure! Celui-ci n'a pas arrêté de hurler depuis qu'ils sont partis. - Elle tendit l'enfant à Alice : - Prenez-le un peu, si cela ne vous ennuie pas.

Heureusement, un fauteuil se trouvait là, Alice y tomba sans regarder derrière elle. Elle serra le petit garçon contre elle en essayant de le calmer.

Distract par un nouveau visage, il s'arrêta de pleurer. Elle retira un peigne de ses cheveux et le lui donna. Il le retourna entre ses mains avec un sourire émerveillé.

- Y a-t-il quelque chose à boire?

- Je l'ignore. Je ne suis pas chez moi.

- Il doit y avoir du cognac dans le buffet.

Daphné la regarda avec des yeux ronds. Sans répondre, elle ouvrit la porte du buffet et sortit une bouteille et un verre qu'elle tendit à Alice. Celle-ci posa Christopher par terre où il se mit aussitôt à peigner le tapis en haute laine tandis qu'elle se versait du cognac et le buvait. La chaleur qui la parcourut la réconforta.

- Je crois que vous devriez téléphoner à Mr. Fielding de venir vous chercher.

- Je vais le faire, mentit Alice.

Fort opportunément, le téléphone était dans le hall.

Elle ferma la porte. Il y avait près d'un an qu'elle n'avait pas composé ce numéro, mais elle le connaissait par cœur. Poussant un gros soupir, elle attendit qu'il décroche.

Sans doute Jackie avait-elle raison. Si elle s'était coiffée ainsi depuis des années, si elle avait pris soin de son visage, rien ne serait peut-être arrivé. La coiffeuse de Jackie offrait tout un assortiment de produits de beauté qu'Alice n'avait jamais songé à acheter.

Elle se brossa soigneusement les cheveux puis, au lieu de les aplatiser, elle les releva au-dessus de la tête en les faisant gonfler et en les faisant retomber sur son front en une vague souple. Avec une étrange surexcitation, elle se recula pour juger de l'effet.

Bien qu'elle s'y attendît, elle eut un petit sursaut de surprise. Elle imita alors le petit sourire en coin, appuyé par une œillade aguichante qu'elle connaissait si bien. " Ainsi, voilà donc l'explication ", pensa-t-elle.

Ce fut avec l'impression de céder à un vice caché

qu'elle commença à se maquiller. Un fond de teint réchauffa la peau, ses lèvres furent avivées de rose, ses paupières enduites

de cosmétique bleu et, pour terminer, elle accentua avec un crayon brun, l'arc de ses propres sourcils blonds. La transformation était complète.

Cependant, elle ne pouvait retourner dans la rue drapée dans une couverture de voyage. La garde-robe de Jackie offrait toute une collection de manteaux.

D'une main tremblante, elle décrocha un élégant vêtement en laine bouclée noire et l'enfila.

Le décor était planté, le rideau pouvait se lever. Se redressant, elle se retourna. Oui, comme elle s'y attendait, Nesta Drage avançait à sa rencontre.

Alice se laissa tomber sur le lit, l'euphorie faisant place au choc. S'en étaient-ils tous aperçus sauf elle?

Etait-ce là ce que Jackie avait voulu lui dire : " Tu devrais te coiffer comme Nesta parce qu'avec un peu d'adresse, un changement dans ton maquillage, tu lui ressemblerais " ?

Son front était plus haut, ses yeux plus grands que ceux de la fleuriste, mais elle avait la même silhouette épanouie, la même bouche aux lèvres pulpeuses. En dépit de ses malaises, son visage s'était rempli au cours des dernières semaines, accentuant encore la ressemblance.

Justin Whittaker l'avait remarquée. Son affection pour Nesta avait été celle d'un oncle tolérant pour la jolie femme que sa nièce ne serait jamais. Andrew l'avait remarquée également. Il l'avait épousée parce qu'elle ressemblait à Nesta. Cette constatation la frappa et dans le miroir son visage prit l'air mélancolique de Nesta.

- Est-ce que tout va bien, Mrs. Fielding?

Elle répondit sur le ton qui était exclusivement le sien : cultivé, autoritaire, habitué à être obéi.

- J'ai emprunté un des manteaux de Mrs. Whittaker. Elle n'y verra pas d'inconvénients.

Eteignant la lumière, elle entra dans le hall.

- N'allez-vous pas attendre Mr. Fielding?

- Je vais à sa rencontre.

- Oh! que vous êtes chic! - Si Daphné avait remarqué la ressemblance, elle n'en fit rien voir et poursuivit : - Vous aviez l'air affolée en arrivant.

J'ai pensé que quelqu'un vous avait fait peur dans la rue. Etait-ce un homme, Mrs. Fielding?

- Oui, c'était un homme.

En téléphonant à Harry, elle n'avait rien expliqué.

Encore sous l'effet de l'alcool, il lui avait semblé qu'une fois en sa présence, tout s'arrangerait. Harry l'avait toujours aimée et n'avait vu en son mari qu'un étranger. Il attendait l'inévitable pour courir sa propre chance. Il allait l'emmener ailleurs et un jour, quand tout serait terminé...

Elle descendit Station Road, franchit le pont, passa devant l'Entreprise sans éprouver d'appréhension.

Dans un instant, la voiture d'Harry allait apparaître et s'arrêterait à sa hauteur.

" Si quelque chose vous trouble, Alice, quoi que ce soit, tournez-vous vers moi. " Mais il était son médecin aussi bien que son ami. Elle ne pouvait le compro-mettre. Pour le moment, elle ne souhaitait qu'une oreille attentive, le secours d'un ami alors que tous les siens l'avaient déçue.

Les choses n'arrivent jamais quand et comme on les attend. Pourtant, au moment o ù elle se disait : il va arriver, sa voiture tourna dans High Street et s'arrêta près d'elle.

A la façon dont son cœur se mit à battre, elle pensa que cette émotion ressemblait à celle que l'on éprouve à un premier rendez-vous. Le voir surgir à cet instant précis fit plus que toute autre considération pour dissiper ses doutes. Comment avait-elle jamais pu le juger gauche et maladroit?

Elle s'installa dans la voiture près de lui sans le regarder. quand elle se décida enfin à tourner la tête, la vue de sa laideur sympathique, accentuée par ses traits tirés, refroidit son enthousiasme. Irrésistiblement, elle le compara à Andrew.

Andrew... le reverrait-elle jamais? Dans un lointain avenir, assise dans une voiture, peut-être à côté d'Harry, elle l'apercevrait dans la foule

comme un étranger...

- Je suis heureux que vous m'ayez téléphoné, dit Harry, je pensais que vous le feriez. Nous avons commencé une conversation l'autre jour dans la salle de réunions de l'église. Nous devons la terminer. - Il parut soudain s'aviser qu'il faisait nuit, qu'il avait plu et qu'elle avait marché seule dans la rue. - A quoi donc songe Andrew pour vous laisser...

- Je l'ai quitté.

Elle savait qu'il ne serait pas surpris. Depuis le début, il s'y attendait. Il tourna dans High Street sans répondre. L'éclairage orange de la bretelle de l'autoroute allumait des lueurs dans le ciel. On aurait dit qu'à l'horizon, il y avait un incendie.

- Harry, je ne peux en parler maintenant. J'ai cru que ce serait possible avant de vous rencontrer, mais tout cela est encore trop frais. Je vous demande seulement de rester avec moi jusqu'au retour d'Hugo...

Je ne veux être un embarras pour personne. Peut-être vaudrait-il mieux que j'aille à l'hôtel.

Ils passèrent devant le Boadicea. " Hugo est là, pensa-t-elle. Hugo et mon oncle. " Si elle ne pouvait se confier à Harry, comment pourrait-elle parler aux autres?

- J'aimerais que vous me fassiez confiance, murmura Harry et elle se mit à pleurer. Cela vous ferait du bien.

Il lui tendit la main pour l'aider à descendre de voiture devant la maison où brillait sa plaque.

Dans la salle d'attente, les chaises étaient rangées contre le mur et les magazines remis en pile. Il ne prit pas la peine d'allumer la lumière ni de tirer le verrou derrière lui.

- Vous pouvez vous allonger ici, dit-il, je vais vous donner un sédatif.

Il se dirigea vers la salle d'examen et elle vit son propre reflet venir au-devant d'elle dans la vitre sombre battue par la pluie. A la vue de cette silhouette, elle porta la main à ses yeux et se laissa tomber dans un fauteuil. En silence, il prit deux pilules qu'il lui tendit avec un verre d'eau. Il avait poussé l'interrupteur et, sous la lumière crue, elle cilla.

- Voulez-vous me parler maintenant, demanda-t-il avec bonté.

- Je regrette de vous avoir interrompu ce jour-là à l'église, dit-elle, vous alliez tout me révéler, n'est-ce pas, Harry? J'aurais sans doute mieux supporté le choc à ce moment-là.

Il parut déconcerté :

- Je ne vous suis pas bien, Alice.

- Ne vous en souvenez-vous pas? Vous m'avez recommandé de ne pas voir de lien entre Andrew et Nesta.

- Ne me dites pas que vous l'avez quitté pour cela, fit-il avec un drôle de petit rire.

Surprise, elle le dévisagea.

- Pour cela... et pour bien d'autres raisons.

Il s'assit à côté d'elle avec une expression alarmée :

- Alice, je ne sais pas ce que sont ces autres raisons. Je ne vous les demande pas, mais je n'avais pas l'intention de vous faire la moindre révélation au sujet de votre mari.

- que vouliez-vous insinuer alors?

- Je pensais seulement que le moment était venu de vous ouvrir les yeux sur Nesta Drage. Oh! Seigneur!

je me suis tu si longtemps! mais quand vous avez commencé à parler d'elle... j'ai résolu de tout vous confesser.

- Me parler d'elle? Tout le monde savait que j'étais mortellement inquiète à son sujet.

On ne pouvait se tromper sur l'incrédulité qui se lisait sur le visage du médecin.

- Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit?

Cette question lui fit l'effet d'une douche froide.

Il avait raison. Elle ne lui en avait jamais parlé. Parmi tous les gens qu'elle avait consultés, elle n'avait jamais songé à s'adresser à lui parce qu'elle avait peur.

- Mais Harry... Nesta n'était pas malade, pourquoi vous aurais-je parlé d'elle?

Il eut ce même rire amer.

- Pas malade? Pensez-vous qu'il soit normal pour une jeune femme de devenir grasse, de perdre ses cheveux et d'être aussi déprimée qu'elle l'était?

- Non, mais... Harry oublions tout cela. Je vous demande seulement de me dire quand Andrew est intervenu dans cette histoire.

Elle était plus calme. Les pilules qu'il lui avait

données avaient probablement un effet rapide. Elle se pencha vers lui en s'appuyant sur la table.

Soudain, Harry eut l'air d'un homme qui est arrivé

au bout de son rouleau et qui est prêt à admettre n'importe quoi parce que plus rien ne compte pour lui.

- Il n'y a eu que deux hommes dans la vie de Nesta, déclara-t-il d'une voix sourde : Feast, et je ne crois pas qu'il se soit trouvé seul avec elle plus de cinq minutes à la fois et... un autre...

- Andrew? chuchota-t-elle.

- Alice, je vous ai recommandé de ne pas les associer. Andrew, Hugo, votre oncle, ils n'étaient que des prétextes qu'elle se donnait. Croyez-moi, vous avez besoin d'un réconfort lorsque vous êtes une jeune et jolie femme et que brutalement un mal insidieux vous défigure. Vous avez besoin d'être rassurée. C'est l'un des symptômes de la maladie : vous avez besoin que l'on vous répète tout le temps que vous êtes toujours belle et désirable.

- Mais enfin qu'avait-elle? De quoi souffrait Nesta?

- Dans ce cas, vous faites tout pour le cacher.

Je crois que seul Feast l'a senti. Cela explique même cette attirance, l'attrait de deux êtres aussi opposés physiquement, l'un manquant de ce qui était un tel fardeau pour l'autre. Je ne pense pas que vous ayez jamais entendu le nom de cette maladie...

Le grand salon chez Hugo, deux enfants qui sont écartés, le mot difficile, prononcé par Jackie, lui revint :

- Myxcedème?

- que vous êtes savante! fit-il avec l'ombre d'un sourire.

- Mais comment savez-vous tout cela sur Feast, Andrew et mon oncle?

- J'ai décidé de tout vous dire, Alice. Voyez-vous, l'autre homme dans la vie de Nesta, c'était moi.

Machinalement sa main avait saisi le téléphone. Elle n'avait qu'une pensée : il faut que j'appelle Andrew.

Mais il l'arrêta. Elle était faible et la détermination d'Harry était grande.

- Laissez-moi terminer. Ne m'abandonnez pas encore, Alice. Voyez-vous, elle me faisait un peu penser à vous. Il y avait entre vous, une vague ressemblance, comme si je vous voyais dans un miroir déformant. Je ne pouvais vous avoir, mais je devais continuer à vivre, n'est-ce pas?

- Je veux voir Andrew, je veux retourner près de lui.

La colère le secoua. Il lui saisit les poignets.

- Ne pouvez-vous l'oublier un seul instant? Ne me devez-vous pas au moins une heure de votre temps?

- Très bien, mais...

- Nous nous retrouvions dans un endroit qu'elle connaissait. Cet hôtel sordide de Paddington. Je vous choque, Alice... Ce ne pouvait qu'être ainsi, secret, clandestin... parce que j'étais son médecin et dans notre pays on ne badine pas avec la morale. Ce n'est pas très joli de ma part. Oh! il y a longtemps que je n'ai plus besoin d'elle, mais elle avait besoin de moi.

Elle répétait que si je la laissais, elle ne saurait plus quoi devenir. Je savais qu'elle était atteinte de myxédème, comment ne l'aurais-je pas su étant médecin et vivant si près d'elle? Je savais que si elle ne se faisait pas soigner elle deviendrait comme une idiote et sombrerait dans une apathie profonde la rendant incapable de se subvenir à elle-même. Mais elle était si vaine! Lorsque j'essayais de lui démontrer que sa vanité était un symptôme de sa maladie, elle me répon-dait :

- Laisse-moi tranquille, je vais aller mieux. Tu me persécutes parce que

tu veux te débarrasser de moi.

Se débarrasser d'elle. Les mots résonnèrent dans l'esprit d'Alice. Brusquement, elle voulut l'arrêter et se sauver dans l'air pur de la nuit.

- Je vous en prie, ne vous levez pas, dit-il d'une voix pressante, laissez-moi tout vous raconter.

Il fit une pause et reprit :

- Ensuite, elle a déclaré qu'elle ne voulait plus travailler. Avec ce que lui rapporterait la vente de sa boutique, elle irait s'installer quelque temps dans cet hôtel de Paddington et réfléchirait avant de prendre une décision. Je pourrais venir la voir là-bas, prétendait-elle. D'un côté, c'était un soulagement, mais de l'autre c'était pire. Tôt ou tard, je le savais, elle devrait faire appel à un autre médecin et alors que lui raconterait-elle à mon sujet?

- Je ne veux plus vous écouter, je ne veux rien savoir...

- Asseyez-vous, Alice, je vous en prie.

- Je sais ce que vous allez me dire. Vous lui avez donné une drogue et elle a mangé du fromage, alors...

- Les choses ne se sont pas passées ainsi, dit-il avec étonnement. Manger du fromage n'aurait pas fait de mal à Nesta. Sa tension serait montée. Les malades qui souffrent de myxédème ont une tension basse.

Oh! Alice, pauvre Alice, est-ce là ce que vous avez cru?

- qu'est-il donc arrivé?

- J'avais une clef de sa boutique et je devais l'y rencontrer la nuit de son départ. J'avais l'intention de tenter un dernier effort pour l'obliger à se soigner...

- Il hésita : - A diverses reprises j'avais essayé de lui faire prendre des extraits thyroïdiens qui convenaient à son état. Je lui avais prescrit des cachets de thyroïdes en prétendant que c'étaient des euphorisants, mais elle a refusé de les prendre. A ce moment-là, elle n'aurait accepté aucune de mes prescriptions.

L'histoire qu'il racontait ressemblait de plus en plus à un cauchemar. Elle se voyait dans une maison remplie de pièces qu'elle parcourait

jusqu'à ce qu'elle se trouvât au grenier. Elle voulait sortir de la maison et descendre l'escalier, mais il l'obligeait à grimper toujours plus haut.

- Harry, je vous en prie...

- Je ne suis arrivé chez elle qu'à vingt et une heures trente. Je l'ai appelée. Elle ne m'a pas répondu.

Toutes les couvertures étaient empaquetées et elle était étendue à même sur le matelas.

A nouveau, il fit une pause, comme s'il avait peur de poursuivre. Alice poussa un petit cri inarticulé...

- Elle était... elle était inconsciente. Je ne savais pas ce qui était arrivé ni ce qu'elle avait pu prendre.

Ah! Seigneur! je voudrais vous faire comprendre ce que j'ai ressenti à ce moment-là. Etre libre enfin... un petit coup de pouce et... même pas cela. Il suffisait de ne rien faire et de la laisser mourir. Personne ne le saurait. Il était même facile de la faire disparaître avec le cimetière dont la terre était retournée... Je l'ai longtemps regardée étendue là avec sa perruque qui s'était mise de travers et puis...

Une exclamation de terreur s'échappa des lèvres d'Alice :

- qu'allez-vous me dire? demanda-t-elle et son regard tomba sur le verre vide devant elle : Non, Non, Non, Harry, Non!

Elle avait gravi tous les escaliers de cette maison de cauchemar avec lui derrière elle. Les portes s'étaient ouvertes une par une et elle avait vu ce que les pièces contenaient en s'affolant de plus en plus à chacune de ses découvertes. Maintenant, ils étaient arrivés au faîte de la maison et il ne restait plus qu'une seule porte à ouvrir.

Elle s'écarta de lui, prête à crier, et il s'approcha, grand, énorme, redoutable...

Derrière la porte, il y eut des pas, étouffés d'abord, puis plus clairs. Elle devait sortir d'ici, retourner près d'Andrew... Était-ce un bruit réel ou était-ce l'effet de son imagination? Il y eut un faible cliquetis quand la poignée se mit à tourner. C'était une vieille porte avec une plaque de propreté blanche et une poignée en fer.

Alice s'immobilisa, ses yeux s'agrandirent de frayeur en voyant le battant bouger d'un centimètre, s'arrêter et continuer à s'ouvrir.

Un petit courant d'air frais s'engouffra par l'ouverture et avec lui parut une mèche de cheveux blonds et la pointe d'une chaussure noire.

Tous les muscles de son corps tendus, Alice était immobilisée par une frayeur panique qu'elle ne pouvait surmonter. Au fond d'elle-même montait un cri qui resta emprisonné au fond de sa gorge. Elle porta la main à la bouche lorsqu'elle vit apparaître le chignon de cheveux blonds, le tailleur à carreaux noirs et blancs et qu'entre les doigts gantés de noir, elle reconnut la boîte à maquillage avec les initiales dorées qui brillaient dans la lumière.

- Eh bien, quelle surprise, Alice, il y a longtemps que nous ne nous étions vues!

CHAPITRE XIV

Affalée sur son fauteuil, la tête sur ses genoux, elle n'avait pas complètement perdu connaissance. Le bord du verre qu'Harry lui tendait claqua entre ses dents et l'eau éclaboussa le manteau de Jackie.

Un profond silence régnait dans la pièce. Elle entendait les battements précipités de son cœur. Puis le silence fut rompu par le pas lourd d'Harry qui tra-versait la pièce pour aller rincer le verre.

Son regard ne se porta pas sur Harry. Le croisement d'une vache hollandaise et d'une poupée de porcelaine. Cette description ne convenait pas à la jeune femme élégante assise sur le bord de la table qui la contemplait en balançant ses longues jambes fuselées. Nesta était belle. Ses cheveux dorés enca-draient son visage en vagues souples. Sa peau n'avait jamais eu un éclat plus transparent. Alice se souvenait du maquillage épais qui avait recouvert ses joues.

Nesta avait retrouvé toute sa sveltesse.

Les deux femmes se considéraient sans parler. Nesta avait les lèvres entrouvertes comme si elle voulait dire quelque chose mais ne pouvait s'y décider. Alice avait l'impression que tout cela n'était qu'un rêve; ce fut Harry qui ramena les choses à la réalité. Voyant qu'Alice retrouvait ses esprits, il se tourna vers Nesta en disant avec colère :

- Tu es inexcusable de t'être introduite ici de la sorte. que fais-tu là, du reste? Tu ne devais pas sortir avant la semaine prochaine.

Nesta battit des paupières. Dès qu'elle se mit à parler, les mots se

précipitèrent.

- Je me portais comme un charme. On avait assez de moi là-bas et on m'a donné le feu vert. J'ai pensé

que je ne pouvais faire mieux que de rendre visite à mon dévoué médecin.

Alice arrivait à peine à y croire. C'était bien Nesta.

Ces mots, ces phrases, c'était bien elle qui les prononçait, mais c'était Nesta telle qu'elle était arrivée à

Salstead. Elle entendait le rire roucoulant et vit les doigts gantés frapper le dessus de la table.

- Je suis tombée sur Feast et je suis allée chez lui pour me refaire une beauté. Je n'allais pas rester une minute de plus dans cet affreux imperméable rouge que tu m'as acheté. Se tournant vers Alice avec un sourire complice, elle ajouta : rouge! je vous demande un peu!

Sans savoir ce qu'elle faisait, à moins que ce ne fût par soulagement ou un prélude au pardon, Alice posa sa main sur celle de Nesta. Celle-ci la serra en souriant. Nesta pencha la tête et sentit le bouton de rose fixé au revers de son tailleur.

- Je suppose que je vous dois des excuses, Alice.

Je me suis mal conduite envers vous. J'ai même l'impression que je vous ai un peu inquiétée.

- Ce doit être l'euphémisme de l'année, dit Harry.

- Mais où étiez-vous donc, demanda Alice en retrouvant sa langue, je vous croyais morte.

- J'ai bien failli mourir . Au cours des dernières semaines que j'ai passées à Salstead, j'ai été si malade que j'ai cru perdre la tête. quelque chose n'allait pas avec... avec mon métabolisme. Rien que l'on puisse déceler. C'était surtout mental.

- quelle sottise! dit Harry.

Elle lui lança un regard indigné.

- J'étais dans un drôle d'état ce dernier vendredi.

Je peux bien vous avouer que les visites que j'ai faites aux Graham, au Boadicea, puis à Hugo et Jackie et leurs mioches, ne m'ont guère réconfortée. quand je suis arrivée chez votre oncle, j'étais positivement dans les trente-sixièmes dessous. Bref, je suis allée à la cuisine dire au revoir à Mrs. Johnson.

- Et cette vieille toquée lui a conseillé de prendre quelque chose pour les nerfs et lui a donné une fiole contenant trois comprimés de tofranil. Elle n'arrête pas de distribuer ce médicament aux quatre vents comme si c'était une panacée universelle.

- Elle a voulu m'en donner l'autre jour, dit Alice.

- Nesta a été assez folle pour les prendre.

- Lorsque je suis montée voir Pernille, confirma Nesta, je suis entrée dans la salle de bain et j'ai avalé

les trois comprimés avec de l'eau que j'ai bue dans votre verre à dents.

- Le tofranil fait baisser la tension ce qui est la dernière chose à faire chez un malade souffrant de myxoïdème.

Nesta tressaillit en entendant le mot et Alice lui serra la main.

- Ce médicament a d'autres effets secondaires, reprit Harry, tremblements, tachycardie, perte d'appétit.

- Je me suis sentie mal en rentrant chez moi et j'ai voulu m'étendre pour me reposer. J'ai dû perdre connaissance parce que j'étais inconsciente quand Harry m'a trouvée. Je suppose que je lui dois de la reconnaissance. Il n'y avait pas de lit disponible à Pollington, aussi m'a-t-il conduit à l'hôpital d'Orphingham en prétendant que j'habitais cette ville.

- Orphingham? Voulez-vous dire que vous étiez là?

C'était incroyable et cependant plus plausible que toutes ses conjectures. Tandis qu'elle allait à la police, au bureau de poste, alors qu'elle poursuivait une ombre chez la fleuriste et une autre sur le trottoir, Nesta était couchée à cent mètres de là sur un lit d'hôpital.

- Harry est venu me voir deux ou trois fois par semaine. Il ne voulait pas que l'on s'occupe de ce qui m'était arrivé, à Salstead et je partageais ce

point de vue.

Un jour, il m'a dit que je devais vous adresser un mot parce que vous aviez l'intention de faire paraître un avis de recherche et l'une des infirmières aurait pu le remarquer. D'un autre côté, je ne voulais pas que vous me voyiez dans cet état.

- On lui avait retiré sa perruque et on ne lui laissait utiliser aucun maquillage, car tout cela aurait contribué à cacher les symptômes. Nesta ne voulait pas que vous constatiez l'état où sa propre folie l'avait conduite.

- Taisez-vous, dit Alice en posant un bras protecteur sur les genoux de la jeune femme, ne soyez pas cruel.

- Je m'étais habituée aux infirmières, mais c'était pénible de les entendre plaisanter, sauf une avec qui je m'amusais. C'est une chic fille. Harry n'arrêtait pas de me faire la morale chaque fois qu'il venait me voir. Dès que je fus un peu mieux, il me porta des livres sérieux en prétendant que ce serait une excellente thérapie. Heureusement, mon amie l'infirmière achetait en cachette des revues féminines plus distrayantes.

- L'essentiel de tout cela, Alice, dit Harry avec impatience, est que je lui ai prêté ma machine à écrire en espérant qu'elle pourrait se reconvertir en secrétaire quand elle sortirait de l'hôpital. La vente des fleurs n'avait pas été d'un si bon rapport.

- J'ai honte de moi-même, Alice, et je ne sais comment m'expliquer. Je ne voulais pas que vous vous fassiez du souci à mon endroit. Cependant, cette infirmière dont je vous ai parlé, Miss Currie, s'est étonnée que je ne reçoive pas de lettres. Elle m'a raconté que cela lui rappelait un vieil homme qui habitait une maison appelée Sewerby dans Chelmsford Road, à côté de chez sa mère. Il ne recevait jamais de lettre, paraît-il, et un jour en allant à la poste, il avait lu une affiche disant : " quelqu'un, quelque part, attend une lettre de vous " et cela lui avait fait de la peine.

Elle a ri en ajoutant que c'était une chance que les habitants de Chelmsford Road reçoivent leurs lettres car le nouveau facteur était un peu simplet.

- Oh! Nesta, s'exclama Alice.

- Vous me connaissez, je suis toujours prête à

m'amuser avec les puzzles et les énigmes.

- Continue, dit Harry.

- Très bien, mais laisse-moi raconter à ma façon, s'il te plaît. J'ai donc rempli un formulaire et j'ai indiqué Sewerby comme étant ma dernière adresse.

Alice leva la tête, mais ne l'interrompit pas. - Je-pensais me faire envoyer le courrier à l'hôpital. J'en avais l'intention, je vous le jure. Puis j'ai pensé que si, par hasard, Miss Currie m'apportait mon courrier, elle remarquerait l'adresse d'une maison à côté de chez sa mère, j'aurais l'air bien sotté. Alors j'ai décidé

de faire suivre le courrier à l'hôtel Endymion. J'y étais connue et je pourrais aller récupérer les lettres dès que je sortirais. On me promettait toujours que je n'en avais plus que pour une semaine. Comment aurais-je pu imaginer que vous continueriez à écrire et prendriez les choses au tragique?

- Vous avez pourtant fait de votre mieux pour me décourager, dit Alice, vos lettres étaient très laconiques.

- Ce n'était pas intentionnel, mon chou. Je n'ai jamais su me servir convenablement de cette machine.

Je n'étais guère capable d'écrire plus que quelques lignes. Il ne faut pas en vouloir à Harry, Alice, je ne lui avais parlé de rien.

- Je ne comprends pas comment vous avez cru que votre plan marcherait, Nesta. Le facteur aurait pu y voir clair, j'aurais pu ne pas envoyer la bague...

- C'est là qu'Harry est intervenu. Il ne vous avait pas rencontrée, mais il a eu vent de la chose par la rumeur publique.

Harry l'interrompt :

- Laisse-moi expliquer, veux-tu? J'ai rencontré

votre belle-sœur, Alice. Elle m'a appris que vous aviez écrit à Nesta. De son côté, Mr. Cropper m'a raconté

que vous lui aviez expédié sa bague après lui avoir réglé le montant de la réparation. Nesta accepta alors de vous écrire pour vous en accuser réception. Elle me déclara par la même occasion qu'elle n'appren-drait

jamais à taper à la machine et que je pouvais la reprendre. Andrew m'avait dit qu'il en avait besoin d'une et je la lui ai apportée le jour où vous étiez à

Orphingham. Dieu sait que je ne peux pas le souffrir - il serait vain de prétendre le contraire - mais je ne pouvais supporter l'idée qu'il allait encore dépenser votre argent. Cette voiture, cette montre que vous lui aviez données, je n'allais pas encore le laisser gaspiller une centaine de livres pour un autre de ces jouets coûteux.

Alice sentit qu'elle plissait de colère, mais elle serra les dents. quand elle parla, sa rage intérieure fit vibrer les mots :

- Vous ne comprendrez jamais, Harry!

- Je regrette, je n'aurais pas dû dire cela. Andrew me raconta que vous étiez à Orphingham pour y chercher Nesta. Il précisa qu'elle habitait là-bas dans une maison privée. Je ne comprenais plus rien. Je lui avais rapporté un livre que Nesta venait de lire. Je l'ai posé sur la table et je me suis sauvé en prétendant que je devais passer à mon cabinet. Le lendemain, je vous ai rencontrée à St. Jude. Vous m'avez raconté que vous n'aviez pas trouvée Nesta et vous avez commencé à poser des questions à Daphné Feast.

J'étais sur le point de vous révéler où se trouvait Nesta quand cette maudite bonne femme m'a interpellé pour me parler de son régime. Je vous ai alors demandé de venir me voir si quelque chose n'allait pas. C'était une invitation, mais vous n'êtes pas venue.

- Alors, je lui ai tout raconté, dit Nesta. J'ai vidé

mon cœur, ajouta-t-elle en riant, on dit que la confession est un soulagement pour l'âme. Seigneur! J'ai cru qu'il allait me battre, tellement il était furieux. Lorsque je lui ai avoué que le courrier était dirigé sur l'hôtel Endymion, j'ai cru qu'il allait avoir une attaque d'apoplexie!

- Je suis allé chercher les lettres, dit Harry. Après cela, je ne pouvais plus rien vous dire, Alice. Vous l'auriez répété à Andrew et il n'aurait été que trop heureux de me faire passer devant le Conseil de l'Ordre. Je voyais déjà Mr. Drage, alias Dr Blunden, accusé de passer ses week-ends avec une de ses patientes dans un hôtel, et quel hôtel!

Les yeux baissés, Nesta regardait ses mains gantées.

- Le pauvre Harry aurait été rayé du Conseil de l'Ordre, dit-elle,

pouvez-vous l'imaginer faisant du porte à porte comme visiteur médical? C'est ce qui arrive aux médecins déchus, j'ai vu ça à la télévision.

- Tais-toi! cria Harry. - Se tournant vers Alice, il reprit : - Une fois que ces lettres ont été récupérées, j'ai respiré, mais quand vous avez commencé à

voir un lien entre Andrew et Nesta, j'ai cru bon de mettre les choses au point.

- Vous n'avez pas besoin d'aller plus loin, dit Alice, je comprends tout, sauf une chose. Si vous aviez l'intention d'indiquer votre adresse comme étant Sewerby, Nesta, pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

- Mais, c'est ce que j'ai fait, naturellement.

L'étonnement d'Alice ne fut que momentané :

- Avez-vous aimé Phineas Finn, Nesta?

- Si j'ai aimé... quoi?

- Un roman victorien avec une couverture en cuir brun.

- Vous voulez parler du livre d'Andrew. Il y a des limites, Alice. Je suppose qu'Harry a dû penser que j'allais me cultiver. Je l'ai parcouru en regardant les images et, croyez-moi, cela m'a suffi.

- Cela vous a surtout suffi pour faire une erreur mentale et écrire Saulsby au lieu de Sewerby. - Se souvenant des paroles du jeune détective, elle ajouta :

- C'est une erreur facile à commettre.

- Il n'est pas étonnant que je n'arrive jamais à terminer une grille de mots croisés, déclara Nesta.

- Je vais vous reconduire, Alice, dit Harry.

Il fouilla dans sa poche et tendit la main vers Nesta.

quelque chose brilla dans sa paume quand la lumière toucha le clips en diamant.

- A propos, j'ai cela pour toi depuis une semaine.

J'ai oublié de te le donner.

Lentement, Nesta retira le gant de sa main gauche et montra son annulaire.

- Eh bien, je crois que je n'en aurai pas besoin, dit-elle en exhibant un gros diamant noir taillé en carré. Mon fiancé... Oh! tu ne le connais pas, c'est un homme important dans sa partie. Il s'est cassé une jambe quand sa Jag est entrée en collision avec un camion le jour de l'ouverture de la bretelle sur l'autoroute.

Elle se mit à rire devant leur mine étonnée.

Alice se souvenait de l'ambulance dont elle avait entendu la sirène chez les Feast et s'émerveilla de cette autre coïncidence.

C'était le jour où elle avait acquis la conviction que Nesta était morte. Cette ambulance ne lui avait-elle pas, en fait, apporté une nouvelle vie?

- Naturellement, il avait une chambre privée à

Orphingham, poursuivit Nesta, mais il y avait un grand salon à l'hôpital où pouvaient se rendre tous les malades valides. Je ne le connais que depuis une semaine. C'est ce que l'on appelle le coup de foudre.

Ne fais pas cette tête, Harry, je ne lui parlerai pas de toi.

Elle enfila son gant et, dans un geste d'espoir, pressa ses deux index sur ses sourcils peints.

- J'ai quelque chose à perdre maintenant, conclut-

elle.

- Je ne comprends pas pourquoi j'étais si sûre qu'elle était morte.

- Peut-être le souhaitiez-vous inconsciemment.

- Comment pouvez-vous prétendre que j'ai souhaité

la mort de Nesta? C'est absurde et horrible! J'ai passé

des jours et des semaines à la rechercher. J'étais folle d'inquiétude.

- Pourquoi avez-vous essayé de lui ressembler ce soir?

- Je...

Pourquoi avait-elle fait cela? Elle porta son mouchoir à ses yeux pour enlever le bleu des paupières.

Il reprit avec impatience :

- Vous n'êtes pas vraiment semblables, vous savez. Ce que vous voyez dans un miroir n'est pas la véritable image. C'est une inversion latérale. Ce n'est pas ce que voient les autres. Je crois que vous vous regardiez dans votre miroir et que parfois vous y voyiez l'autre côté de vous-même.

Elle le regarda tandis qu'il tournait dans Station Road et arrêta la voiture.

- Voyez-vous, Alice, Nesta avait réussi là où vous aviez échoué. A trente-sept ans, vous étiez une vieille fille, riche mais sans amour et sans profession. Nesta s'était mariée jeune et avait gagné sa vie, mais surtout, elle savait être séduisante. Vous ne vous êtes vraiment intéressée à elle que lorsqu'elle est tombée malade.

- J'en étais malheureuse pour elle.

- Peut-être. A ce moment-là, vous n'étiez plus malheureuse vous-même. Vous vous étiez mariée, puis Nesta est partie. Vous aviez changé de place et vous n'avez pas voulu perdre cette autre partie de vous-même qui était seule comme vous l'aviez été. L'argent vous la ramènerait comme l'argent vous avait tout apporté.

- Non, cria-t-elle, non, Harry, ce n'est pas vrai!

- Pourquoi ne considérez-vous pas tout cela avec objectivité? Vous avez commencé à découvrir des choses à son sujet. La façon dont elle a attiré Andrew.

Peut-être avait-elle été attirante pour d'autres hommes aussi. - Alice se voila le visage de ses mains. - Vous alliez tuer cette autre image et tout ce qu'elle impliquait, particulièrement l'infidélité d'Andrew. Dans votre cœur vous l'avez tuée. Où avez-vous été chercher cette idée extravagante sur le fromage? Et comme vous ne pouviez la tuer vous-même, vous avez décidé

que ce serait Andrew. Il fallait que ce fût Andrew qui tue, ce qui était

jeune, joli, désirable.

- Comme vous me détestez, Harry!

- La haine, vous dirait Nesta, est proche parente de l'amour.

- Pas ce genre de haine. Pour empêcher Nesta de me parler, vous avez été prêt à tout. - Elle se mit à

sangloter : - Harry, j'aurais pu tout vous pardonner, mais pourquoi avez-vous voulu m'empoisonner?

Elle respirait fort entre deux sanglots. Elle ignorait ce qu'il allait faire, mais après cette orgie de frayeur qu'elle avait connue à Vair d'abord, puis ensuite dans son cabinet - frayeur qui n'en avait pas été moins réelle parce qu'elle était sans fondement - elle était maintenant indifférente à tout ce qui pouvait lui arriver.

Comme elle allait descendre, il lui toucha le bras.

La question qu'il lui posa fut totalement inattendue et, dans les circonstances présentes, elle la considéra comme une véritable insulte :

- Comment vous sentez-vous, Alice?

- que croyez-vous? Vous me parlez de vos inquiétudes, que pensez-vous que tout cela ait été pour moi?

J'étais malade, terrifiée à l'idée de manger, je suspec-tais tous ceux que j'aime de vouloir me tuer.

- Vous n'êtes pas malade, dit-il, personne n'a essayé de vous empoisonner. Vous allez avoir un enfant.

Elle ne répondit pas et descendit de voiture. L'air était frais et vif. Elle s'appuya contre une aile et se mit à pleurer. Harry vint la rejoindre.

- Je ne le savais pas au début, dit-il, mais je l'ai deviné à ce déjeuner où vous vous êtes mise dans un tel état. Lorsque vous vous êtes évanouie et que je suis venu à Vair, je voulais vous examiner pour m'en assurer, mais Andrew ne l'a pas permis. - Il soupira : - D'une certaine façon, j'ai préféré qu'il en ait été ainsi. Voyez-vous, Alice, quand vous êtes amoureux d'une femme et qu'elle en épouse un autre, le seul moyen de retrouver votre équilibre est de vous nourrir d'illusions. Ne pouvant accepter les faits, vous vous dites que ce mariage n'est qu'une union

blanche.

Dans votre cœur, vous savez qu'il s'agit d'un mariage dans tous les sens du terme, mais vous continuez à

vous illusionner et vous vous habituez à cette idée qui finit par s'ancrer dans votre esprit.

Il la regarda et fit un geste comme s'il voulait lui prendre la main, mais elle resta immobile, figée sur place, le vent soufflant sur son visage.

- Puis quelque chose d'autre arriva et je ne pus m'illusionner plus longtemps. Pour moi ce fut mille fois pire que le jour où vous m'avez annoncé vos fiançailles. C'était comme si le fait même du mariage prenait pour moi sa réelle signification. Alors je n'ai pu me résoudre à vous dire la vérité. Le spécialiste le ferait. - Il eut un petit rire de dérision. - Comme s'il était besoin d'un spécialiste pour cela! N'importe quelle sage-femme l'aurait vu rien qu'à votre façon de marcher, votre visage plus plein qui vous faisait paraître dix ans plus jeune, vos malaises caractéristiques, pourquoi croyez-vous que vous ayez eu toutes ces idées fantastiques au sujet de Nesta? Ne vous êtes vous jamais avisée, ne le voyez-vous pas maintenant, que ce n'étaient là que les fantasmes de votre imagination exagérée par votre état de grossesse?

Elle était toujours sans parole. Une pluie fine commençait à tomber.

- que quelqu'un d'autre leur apprennent, pensais-je. Je ne pouvais supporter l'idée de votre bonheur.

- Sa voix se brisa : - Voir cela et savoir que je n'y étais pour rien.

- Je suis heureuse, fit-elle d'une voix étranglée.

Elle ferma le manteau autour d'elle et posa ses mains autour de sa taille. Le bonheur la submergeait.

- Partons, dit-il.

- Non. Je vais téléphoner à Andrew de venir me chercher.

- Andrew, fit-il avec amertume, toujours Andrew.

C'est curieux Alice, je pensais que ce ne serait qu'une question de temps. Il vous quitterait et alors vous vous tourneriez vers moi.

Elle s'éloigna de lui d'un pas rapide. Il y avait une cabine téléphonique à l'angle de High Street. Une bande de jeunes gens sortirent du Boadicea et bien que ses cheveux fussent défaits et que le rouge à lèvres de Jackie fût presque effacé, l'un d'eux siffla admirativement en la voyant passer. Elle entra dans la cabine vitrée et ferma la porte avec l'expression moqueuse d'une femme consciente de sa beauté.

Ce ne fut qu'en décrochant le récepteur qu'elle prit conscience de la situation : elle n'avait pas d'argent.

Elle n'avait pas d'argent! Pendant des années, elle avait pu tout s'acheter, mais aujourd'hui qu'elle voulait faire le geste simple que les plus pauvres pouvaient se permettre, elle n'avait pas la plus petite pièce de monnaie pour établir la communication!

Peu importait. Elle rentrerait chez elle à pied. L'indépendance était un tonique revigorant et joyeux qui se doublait d'une nouvelle dépendance envers Andrew.

Les phares de la voiture l'éblouirent au moment où

elle sortait de la cabine. Pendant un instant, elle pensa que c'était Harry qui revenait la chercher et la pitié

l'emporta sur l'indignation. Pourtant, une main sur les yeux, elle avança dans la lumière. Cette voiture était petite, rouge, gaie.

- Andrew! dit-elle avec autant de calme que s'ils se retrouvaient lors d'un rendez-vous préalablement fixé.

- Bell chérie, s'écria-t-il en sautant de la voiture pour la prendre dans ses bras. Je t'ai cherchée partout, j'ai cru que tu m'avais quitté. Je suis allé au Boadicea pour voir si tu étais avec Justin et les autres.

Où étais-tu donc?

- J'ai vu des fantômes.

Elle fut sur le point d'ajouter : je te raconterai cela plus tard, mais les mots moururent sur ses lèvres.

Pouvait-elle avouer à son mari qu'elle l'avait soup-

çonné de meurtre, d'adultère et de tentative d'assassinat sur sa propre personne? Aucun mariage, surtout aussi récent que le sien, n'y survivrait.

" Dépendance et confiance ", songea-t-elle. Il lui fallait du temps et de la patience. Oui, le temps dissiperait les derniers mystères qui restaient encore.

Subitement la fatigue se fit sentir. Elle monta dans la voiture. Elle avait conscience de son propre corps et le traitait avec respect. Mais en arrivant à la maison, il allait lui demander à nouveau où elle était allée. La réponse lui vint facilement. Où se rend une femme quand elle soupçonne qu'elle attend un enfant si ce n'est chez son médecin? S'être sauvée ainsi de la maison pour courir dans High Street était compatible avec les craintes et les espoirs de son état.

Durant un moment, elle ne parla pas. Il la regardait avec tendresse. Puis, il dit en choisissant ses mots avec hésitation :

- Je viens de rencontrer quelqu'un que nous connaissions... Elle était devant chez les Feast et montait dans une énorme Jaguar avec une aile emboutie...

- Je sais.

- L'as-tu vue, toi aussi? Je ne lui ai pas parlé. Je te cherchais.

...PILOGUE

Alice souleva le bébé de son landau. Il dormait déjà, cet enfant au teint olivâtre et aux cheveux noirs comme ceux de son père.

Elle roula le landau à l'ombre du porche en stuc de la maison de fonction. Andrew aimait le voir quand il rentrait du collège en fin d'après-midi.

Elle disposait de deux heures pour lire le livre.

Il était arrivé de chez l'éditeur par le dernier courrier et, pour la centième fois, elle admirait le titre : Trollope et la Chambre des Communes par Andrew Fielding.

Certaines personnes prétendaient que la création artistique ressemblait à la naissance d'un enfant et ils avaient connu une gestation simultanée.

Ses yeux dépistèrent le mot Saulsby dans le second chapitre. Elle sourit en se souvenant d'une réaction bien différente. Elle avait pris la résolution de ne jamais lui avouer ce qu'elle avait soupçonné, mais il y

avait eu des questions à poser.

- Comment n'as-tu pas reconnu le nom quand je te l'ai donné? Te souviens-tu? Je revenais d'Orphingham et tu avais préparé le thé.

Il avait ri en la prenant dans ses bras pour atténuer sa légère moquerie.

- A quoi ressemble le mot Saulsby quand il est prononcé par quelqu'un qui a la bouche pleine de massepain?

- Je vois! Oh! Andrew, tu as cru que je disais Salisbury

- Il doit y avoir un village de ce nom dans tous les comtés d'Angleterre.

Toujours souriante, elle tourna les pages, s'émerveillant qu'un mot de sept lettres, cause de tant d'angoisse, n'ait été, après tout, qu'une toute petite pièce de ce grand puzzle.

FIN